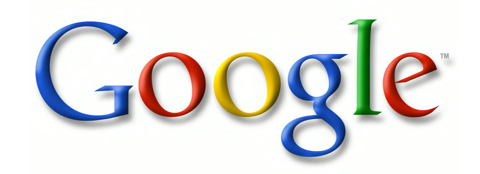


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

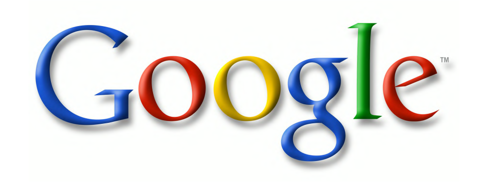
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

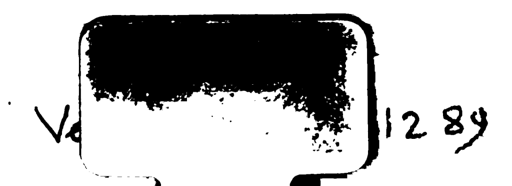
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



ŒUVRES

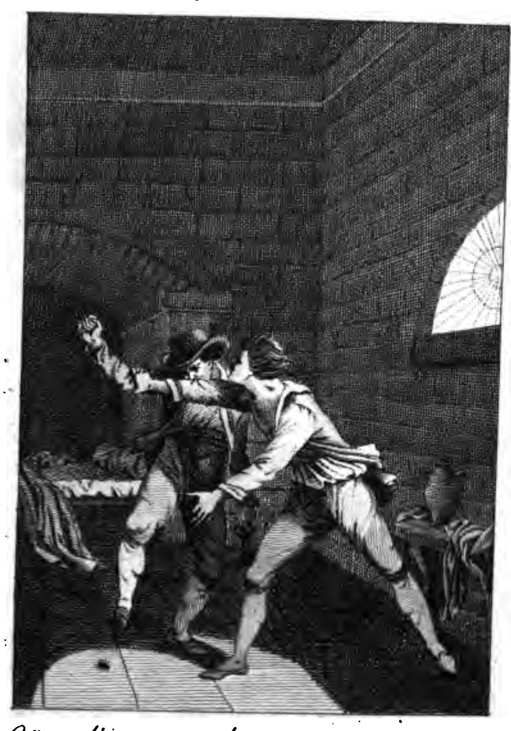
DE

JACQUES DELILLE.

L'IMAGINATION,

POËME EN VIII CHANTS,

ACCOMPAGNÉ DE NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.



Un geolier, au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un Malheureux,
foule aux pieds son amie, et l'écrase à ses yeux.

L'IMAGINATION,

POËME.

PAR JACQUES DELILLE.

TOME DEUXIÈME.



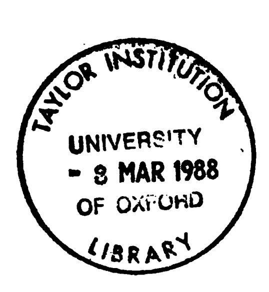
A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 34.

M. DCCC. VI.

1...


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 MAR 1988
OF OXFORD
LIBRARY

L'IMAGINATION,

CHANTS V, VI, VII, VIII.

L'IMAGINATION,

POËME.

CHANT CINQUIÈME.

LES ARTS.

Toi que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis des cieux et règnes sur les mondes;
Toi, qu'après la bonté l'homme chérit le mieux,
Toi qui naquis un jour du sourire des dieux,
Beauté! je te salue : hélas! d'épais nuages
A mes yeux presqu'éteints dérobent tes ouvrages!
Voilà que le printemps reverdit les coteaux,
Des chaînes de l'hiver dégage les ruisseaux,
Rend leur feuillage aux bois, ses rayons à l'aurore;
Tout renaît; pour moi seul rien ne renaît encore;

Et mes yeux, à travers de confuses vapeurs,
A peine ont entrevu tes tableaux enchanteurs.
Plus aveugle que moi, Milton fut moins à plaindre;
Ne pouvant plus te voir, il sut encor te peindre;
Et, lorsque par leurs chants préparant ses transports
Ses filles avaient fait entendre leurs accords, (1
Aussitôt des objets les images pressées
En foule s'éveillaient dans ses vastes pensées;
Il chantait, et tes dons, tes chefs-d'œuvre divers,
Éclipsés à ses yeux, revivaient dans ses vers.
Hélas! je ne puis pas égaler son hommage;
Mais dans mes souvenirs j'aime encor ton image.
Source de volupté, de délices, d'attraits,
Sur trois règnes divers tu répands tes bienfaits!
Tantôt, loin de nos yeux, dans les flancs de la terre,
En rubis enflammés tu transformes la pierre;
Tu donnes en secret leurs couleurs aux métaux,
Au diamant ses feux, et leur lustre aux cristaux;
Au sein d'Antiparos tu filtres goutte à goutte
Tous ces glaçons d'albâtre, ornement de sa voûte;

Édifice inconnu qui, dans ce noir séjour,
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour. (*
Tantôt nous déployant ta pompe éblouissante
Pour colorer l'arbuste, et la fleur, et la plante,
D'or, de pourpre et d'azur tu trempes tes pinceaux;
C'est toi qui dessinas ces jeunes arbrisseaux,
Ces élégants tilleuls et ces platanes sombres
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.
Dans le monde animé qui ne sent tes faveurs?
L'insecte dans la fange est fier de ses couleurs;
Ta main du paon superbe étoila le plumage;
D'un souffle tu créas le papillon volage;
Toi-même au tigre horrible, au lion indompté,
Donnas leur menaçante et sombre majesté;
Tu départis au cerf la souplesse et la grâce;
Tu te plus à former le coursier plein d'audace,
Qui, relevant sa tête et cadençant ses pas,
Vole et cherche les prés, l'amour ou les combats;
A l'aigle, au moucheron tu donnas leur parure;
Mais tu traitas en roi le roi de la nature:

L'homme seul eut de toi ce front majestueux,
Ce regard noble et doux, fier et voluptueux,
Du sourire et des pleurs l'intéressant langage;
Et sa compagne enfin fut ton plus bel ouvrage.
L'homme en naissant voyait les globes radieux;
Sa compagne naquit, elle éclipsa les cieux;
Toi-même t'applaudis en la voyant éclore:
Dans le reste on t'admire, et dans elle on t'adore.
Que dis-je? cet éclat, ces formes, ces couleurs,
O beauté! ne sont pas tes plus nobles faveurs:
Non; ton chef-d'œuvre auguste est une âme sublime:
C'est l'Hôpital si pur, sous le règne du crime; (3
C'est Molé, du coup-d'œil de l'homme vertueux
Calmant d'un peuple ému les flots tumultueux; (4
C'est Bayard, dans les bras d'une mère plaintive,
Sans tache et sans rançon remettant sa captive; (5
C'est Crillon (6); c'est Sully (7), c'est l'austère Caton,
Tenant entre ses mains un poignard et Platon,
Parlant, et combattant, et mourant en grand homme,
Et seul resté debout sur les débris de Rome. (8

Soit donc que vous teniez la plume ou le pinceau,
La lyre harmonieuse ou l'habile ciseau;
Soit que du cœur humain vous traciez la peinture,
Soit que dans ses travaux vous peigniez la nature,
C'est le choix du vrai beau qu'il faut étudier.
N'allez pas imiter cet artiste grossier
Qui va choisir sans goût ce qu'il peint sans adresse.
Veut-il représenter les traits de la vieillesse?
Son crayon fera choix d'un pauvre à cheveux blancs,
Qu'a flétri le besoin, bien plutôt que les ans.
S'il peint les champs, ses fleurs, ses arbres sont vulgaires;
Dans l'asile honteux des amours mercenaires
Il cherche une Vénus qu'il copie au hasard,
L'opprobre de son sexe et la honte de l'art.
O combien chez les Grecs, où l'art a pris naissance,
Des modèles plus purs assuraient sa puissance!
Là, dans les jours brillants de leurs solennités,
De superbes rivaux, l'élite des beautés,
Dans la première fleur de leur fraîche jeunesse,
Disputaient de vigueur, de grâce et de souplesse.

Toujours le ris moqueur ou l'applaudissement
Jugeait chaque attitude et chaque mouvement.
Qui tombait avec art ne tombait point sans gloire,
Et souvent le vaincu remportait la victoire.
Ainsi de la beauté le modèle certain
Instruisait le regard et dirigeait la main.
Mais, pour en retracer la peinture fidèle,
Ne croyez pas que l'art fut content d'un modèle;
La nature se plaît à diviser ses dons.
Dans le pompeux concours de trente nations,
Parmi l'essaim charmant des filles de Crotone,
Des vierges de Lesbos ou bien de Sicyone,
Tout ce qui, dans l'éclat des fêtes et des jeux,
Dans le cirque, au théâtre, avoit frappé les yeux,
Composait la beauté du choix de mille belles:
Ainsi Vénus naquit sous le pinceau d'Apelles.

C'est peu: l'art plus hardi, plus noble en son essor,
Dans ce monde borné se sent captif encor:
Dérobé dans les cieux, le beau feu qui l'anime,
Se ressouvient toujours de sa source sublime.

Il est entre la terre et la voûte des cieux
Un sanctuaire auguste où le maître des dieux
A déposé les plans de ses vastes ouvrages,
Des mondes qu'il médite immortelles images.
L'Imagination, avec une clef d'or,
Seule a le droit d'ouvrir ce céleste trésor.
C'est là que, sur un trône éclatant de lumière,
Réside la beauté dans sa source première;
Non point avec ces traits faibles, décolorés,
Que lui prêtent ici nos sens dégénérés,
Que le temps affaiblit, que l'ignorance altère,
Ou qu'enfin dénature un mélange adultère;
Mais vierge, mais gardant toute sa pureté,
Et tout empreinte encor de la divinité:
C'est là qu'il faut la voir, c'est là qu'est son empire.
Sous les traits d'Apollon l'affreux Pithon expire:
Qui nous retracera ce dieu triomphateur?
Celui qu'il embrasa de son feu créateur,
Celui qui pour atteindre à sa forme épurée,
Dédaigneux de la terre, habita l'empyrée;

Sans doute en le formant il avait sous les yeux,
Non les plus beaux mortels, mais les plus beaux des dieux.

O prodige ! long-temps dans sa masse grossière,
Un vil bloc enferma le dieu de la lumière.
L'art commande, et d'un marbre Apollon est sorti ;
Son œil a vu le monstre, et le trait est parti ; (9)
Son arc frémit encore entre ses mains divines ;
Un courroux dédaigneux a gonflé ses narines ;
Avec ces yeux perçants devant qui l'avenir,
Le passé, le présent, viennent se réunir ;
Du haut de sa victoire il regarde sa proie,
Et rayonne d'orgueil, de jeunesse et de joie.
Chez lui rien n'est mortel : avec la majesté
Son air aérien joint la légèreté ;
A peine sur la terre il imprime sa trace ;
Ses cheveux sur son front sont noués avec grâce.
D'un tout harmonieux j'admire les accords ;
L'œil avec volupté glisse sur ce beau corps.
A son premier aspect, je m'arrête, je rêve ;
Sans m'en apercevoir, ma tête se relève,

Mon maintien s'ennoblit. Sans temple, sans autels,
Son air commande encor l'hommage des mortels;
Et, modèle des arts et leur première idole,
Seul il semble survivre au dieu du Capitole.

A ces brillants contours que dessina sa sœur,
La Peinture plus riche ajouta la couleur.
Son empire est plus vaste, et sa noble magie
Parle aux yeux, parle au cœur avec plus d'énergie;
Mais leur but est le même : ainsi que du ciseau
Le choix d'un beau modèle est l'objet du pinceau,
Tant que l'art plus borné ne montre à notre vue
Que le monde visible et la beauté connue,
Le choix est plus facile, et l'art judicieux
Des traits qu'il faut choisir avertira les yeux.
Mais du monde réel franchissant la barrière,
Dans le monde idéal s'il étend sa carrière,
Comment montrer à l'homme un objet plus qu'humain,
Peindre un être immortel d'une mortelle main,
Lui composer des sens, une forme, un visage,
Et créer à la fois le modèle et l'image?

C'est alors que de l'art épuisant les secrets,
L'Imagination épure tous ses traits;
Là triomphe son art. C'est toi que j'en atteste,
O divin Ráphaël, dont le pinceau céleste
Osa représenter, par un sublime essor,
Le Christ transfiguré sur le mont de Tabor? [10]
Ah! pour ce grand moment où, reprenant son être,
Le dieu va se montrer et l'homme disparaître,
Où prendre ton modèle, artiste audacieux?
Il n'est point sur la terre, il n'est point dans les cieux;
Il est dans la pensée. Il dessine, il colore,
Il dit: « Que le dieu naisse », et le dieu vient d'éclore!...
Ses vêtements, ses traits, ses yeux éblouissants,
Des célestes clartés semblent resplendissants:
Tout l'Olympe attentif contemple sa victoire;
Ses disciples tremblants se courbent sous sa gloire:
L'ouvrage était parfait, si la cruelle mort.....
Ah! jeune infortuné, digne d'un meilleur sort,
Hâte-toi, le temps fuit, achève ton ouvrage!
Si le destin sévère épargne ton jeune âge,

Tu seras Raphaël ! Vain espoir ! il n'est plus, [11]
Et ses nobles travaux restent interrompus :
En vain se soulevant, à son heure dernière,
Il tourne encor vers eux sa mourante paupière ;
En vain pour achever son ouvrage naissant
Il reprend en ses mains son pinceau languissant,
Il meurt..... Courez, portez à son ombre chérie
Ces fleurs, ces frêles dons, emblêmes de sa vie.
Mais, non... son ombre attend un hommage plus beau ;
Muses, talents, beaux arts, placez sur son tombeau
Ce chef-d'œuvre échappé de sa main défaillante ;
Joignez-y ses pinceaux, sa palette brillante ;
Et changeant en triomphe une pompe de deuil,
Conduisez un trophée et non pas un cercueil :
Rome n'aura jamais vu de fête plus belle.
Et moi, moi qui jadis, d'une voix solennelle,
Jurai de visiter ces beaux champs, ce beau ciel
Où Virgile chantait comme a peint Raphaël ;
J'irai, j'en jure encor, j'irai voir cet asile
Où Raphaël peignait comme a chanté Virgile. [12]

YLOR INST. FORD

Virgile! Raphaël! ô douleur! ô destin!
Tous deux sitôt ravis par le sort inhumain:
Tous deux ils ont pleuré sur leur gloire imparfaite;
Mais le temps ne peut rien sur les vers du poète,
Et dans le Vatican, par les temps outragés,
Les traits de Raphaël périssent négligés! (13
Rome, au nom de ta gloire, arrête ce ravage;
Chaque trait effacé te dérobe un hommage;
Et, quand ton culte saint renaît de toutes parts,
Garde encor dans tes murs le culte des beaux arts.

Mais quand mon œil à peine entrevoit la nature,
Malheureux! de quel droit vanté-je la Peinture?
O divine Harmonie! au moins tes doux accents
Pour mon oreille encore ont des charmes puissants.
Et qui ne connaît pas ton pouvoir ineffable?
L'histoire en te louant le dispute à la fable.
Combien ma déité fut prodigue pour toi!
Elle ordonne; et tu peins l'allégresse et l'effroi,
Animes les festins, échauffes les batailles,
Mêles des pleurs touchants au deuil des funérailles;

Et du pied des autels, en sons mélodieux,
Vas porter la prière aux oreilles des dieux.
Ainsi Mars s'enflammait aux accords de Tyrthée ;(14
Ainsi sur mille tons le fameux Timothée,
Touchait son luth divin, parcourait tour à tour
Le mode de la gloire et celui de l'amour ;(15
D'un regard de Thaïs enivrait Alexandre ;
Roulait son char vainqueur sur Babylone en cendre ;
Ou peignant Darius et sa famille en deuil,
Des pleurs de l'infortune attendrissait l'orgueil.
Dans ses noirs ateliers, sous son toit solitaire,
Tu charmes le travail, tu distrais la misère.
Que fait le laboureur conduisant ses taureaux ?
Que fait le vigneron sur ses brûlants coteaux,
Le mineur enfoncé sous ses voûtes profondes,
Le berger dans les champs, le nocher sur les ondes,
Le forgeron domtant les métaux enflammés ?
Ils chantent, l'heure vole, et leurs maux sont charmés.
Mais tandis que l'amour, le plaisir, la tristesse
Accourent à ta voix, quelle autre enchanteresse

Marche au son de la lyre, et, mesurant ses pas,
Aux lois de la cadence asservit ses appas?
C'est ta sœur, c'est l'aimable et jeune Terpsichore;
C'est ma divinité qui la conduit encore:
C'est elle dont la douce et vive émotion
A tous ses mouvements donne l'expression.
Sans elle à nos regards vainement elle étale
De ses pas sans dessin l'insipide dédale:
Tel jadis l'acrostiche, admiré par les sots,
Tourmentait le langage et se jouait des mots.
Que la danse toujours, ou gaie ou sérieuse,
Soit de nos sentiments l'image ingénieuse;
Que tous ses mouvements du cœur soient les échos,
Ses gestes un langage, et ses pas des tableaux!
Tantôt échevelée, impétueuse, ardente,
Le thyrse dans sa main, s'élance une bacchante;
Ses longs cheveux aux vents flottent abandonnés;
Son regard est brûlant, ses pas désordonnés;
De l'amour et du vin sentant la double ivresse,
Elle tourne en fureur sous le dieu qui la presse;

L'œil qui la suit la perd dans ses sauts vagabonds.
Tandis qu'elle s'élance et s'échappe par bonds,
Voyez-vous s'avancer cette nymphe timide?
La décence en secret à tous ses pas préside;
Ses regards sont baissés, ses deux bras demi-nus,
Semblent nager dans l'air, mollement soutenus;
A peine de ses pas elle laisse la trace;
L'innocence est son charme, et la pudeur sa grâce.
Les yeux avec respect semblent suivre ses pas,
Et le faune qui l'aime en palpite tout bas.
Pourrai-je t'oublier, auguste Architecture,
Qui domtes des rochers la rebelle nature?
Le marbre sous tes mains se découpe en festons,
Se taille en chapiteaux, se déploie en frontons,
S'arrondit en volute, en frise se façonne,
S'allonge en architrave ou s'élance en colonne;
Et des proportions la savante beauté
A joint la simétrie à la variété.
Cependant, qui l'eût cru? pour des formes si belles,
La nature à notre art n'offrait point de modèles;

L'Imagination seule en fit tous les frais.
Je sais que nos aïeux, au sortir des forêts,
Des arbres imitant les voûtes végétales,
Courbèrent en arceaux leurs vastes cathédrales :
Mais ces formes sans goût, le goût les rejeta ;
Image de leurs troncs, la colonne resta.
Alors des temples grecs et des palais antiques,
L'art plus majestueux releva les portiques,
Et le ciseau qui fit les dieux et les héros,
Tailla pour leur séjour les marbres de Paros.
Enfin vient Michel-Ange, et son audace extrême
Prétend surpasser Rome et la Grèce elle-même.
Il n'imitera point ces masses de rochers,
Ces aiguilles, ces tours, ces énormes clochers,
Qui, menaçant les cieux de leur cime tudesque,
Allaient perdre dans l'air leur hauteur gigantesque.
Il commande, à sa voix accourent tous les arts;
Il veut que son chef-d'œuvre, attachant les regards,
Avec l'immensité joigne encor l'élégance;
Soit simple, mais hardi, grand sans extravagance.

Il s'élève, et jamais les arts audacieux
D'aspects plus imposants n'étonnèrent les yeux.
L'œil admire en tremblant ces voûtes colossales,
Des voûtes de l'Olympe orgueilleuses rivales,
Dont la proportion trompant le spectateur,
Même en la déguisant ajoute à la grandeur.
Le ciel semble appuyé sur sa vaste rotonde,
De sa hauteur sacrée elle commande au monde. (16
Que dis-je ? l'Éternel, en descendant des cieux,
Habite avec plaisir ce dôme spacieux;
Sublime effort de l'art, miracle d'un grand homme !
Digne séjour d'un dieu, digne ornement de Rome !
Rome, Athènes, les rois, les Césars sont vaincus,
Et l'univers admire un prodige de plus.

La Poésie, enfin, plus féconde en merveilles,
Charme à la fois l'esprit, le cœur et les oreilles.
Tout est de son empire : elle plane à la fois
Sur le chaume du pâtre et les palais des rois.
Tel, du haut de son char, le dieu de la lumière,
S'empare, en se montrant, de la nature entière ;

Et, sur tous les objets répandant ses couleurs,
Peint les monts et les champs, et l'insecte et les fleurs.
Art sublime! art divin, que j'aimai dès l'enfance,
Accepte le tribut de ma reconnaissance!.....
Par toi tout est sacré, par toi l'homme ennobli,
Brave la nuit des temps et le fleuve d'oubli.
Tu protèges son nom, son tombeau, sa retraite;
Le rameau d'or le cède au laurier du poète;
Le mûrier de Milton, debout jusqu'aujourd'hui,
Vieux comme son poète, est sacré comme lui.
Du feu des passions tu sauves la jeunesse;
Tes doux accents encore amusent la vieillesse.
Dans nos jours orageux, que ne te dois-je pas?
Retiré, tu le sais, loin des fougueux débats,
Seul je touchais ma lyre, et plus heureux qu'Orphée,
Quand ses chants attiraient les monstres du Riphée,
L'ambition, l'orgueil, et la haine et l'effroi,
Tous ces monstres affreux s'enfuyaient loin de moi.

Qu'en vers pleins de bon sens, et quelquefois de grâce,
Boileau dicte en détail les règles du Parnasse;

Le sublime idéal seul m'occupe aujourd'hui.(17
Deux genres avant tout semblent formés pour lui:
L'un fait naître les ris, l'autre couler les larmes.
Qui d'eux veut le plus d'art, lequel a plus de charmes?
A d'oisifs discoureurs je laisse ce débat.
Je sais que parcourant les mœurs de chaque état,
Le comique ne peint que la vie ordinaire;
Le sujet est commun, mais l'art n'est pas vulgaire:
Il a sa vérité, ses modèles à part;
Il ne prend point des sots, des méchants au hasard;
Le cœur n'est pas toujours plaisant dans sa bêtise.
Il faut des passions bien choisir la sottise;
Il faut dans le tissu d'un plan ingénieux,
La faire vivre, agir, et mouvoir à nos yeux;
Il faut nous attacher, nous égayer, nous plaire,
Il faut suivre, en un mot, la nature ou Molière........
Molière! à ce nom seul se rassemblent les ris;
Les fronts sont déridés, les cœurs épanouis.
Qui dans les plis du cœur surprend mieux la nature?
Qui sait mieux lui donner cette adroite torture,

Qui rend le ridicule ou le vice indiscret,
Et fait, avec le rire, éclater leur secret?
Quel naïf, et souvent quel sublime langage!
O Molière! ô grand homme! ô véritable sage!
Avec un vain amas de sots admirateurs,
Je ne te loûrai pas, dans mes portraits flatteurs,
D'avoir, du cœur humain, corrigé le caprice,
Détruit le ridicule et réformé le vice:
Tous deux sont immortels, et ne font que changer;
Tu peux charmer le monde, et non le corriger.
Comme, par une vague une vague est poussée,
La sottise du jour est bientôt remplacée.
Sans cesse variant nos volages humeurs,
Le temps conduit la mode, et la mode les mœurs;
Ainsi pour un travers il s'en reproduit mille.
Mais puisqu'il nous distrait, ton art nous est utile:
Tous ces fous, tous ces sots, par toi si bien décrits,
Incommodes ailleurs, charment dans tes écrits.
Que dis-je? chacun d'eux, grâce à ton art suprême,
Chez toi, sans le savoir, vient rire de lui-même:

Ainsi l'oiseau léger, crédule et curieux,
Vient se prendre au miroir qui le montre à ses yeux.
Bien plus puissante encor sur la scène tragique,
L'Imagination, de son sceptre magique,
Maîtrise en souveraine et l'esprit et le cœur.
C'est là que le poète, ou plutôt l'enchanteur,
De mille illusions peuple à son gré la scène,
Me transporte à son choix, à Rome, dans Athène,
Dans le palais des rois, au sérail des sultans;
Rapproche les climats, les peuples et les temps;
Réalise la fable, et reproduit l'histoire;
Peint les crimes d'amour, les forfaits de la gloire;
Verse la peur, l'espoir, la joie et les erreurs,
Et des feux d'un cœur seul embrase tous les cœurs.
Tel, au fond d'un volcan, dont les fournaises grondent,
Brûle un vaste foyer, où cent foyers répondent.
C'est dans cet art profond, que, d'un adroit pinceau,
Il faut savoir chercher et saisir le vrai beau.
Voyez l'adorateur de la belle nature,
Racine, des forfaits adoucir la peinture:

Dans cette grande lutte où d'un jeune empereur
Le vice et la vertu se disputent le cœur,
Néron, monstre naissant, s'essaie encore au crime;
Narcisse, à force d'art, est devenu sublime;
Mais le cœur déchiré ne les soutiendrait plus,
Si Burrhus n'y versait le baume des vertus.

Avec plus d'art encore, aux tragiques alarmes,
Les Grecs religieux ont su prêter des charmes....(1)
Là, la fatalité sur ses sanglants autels,
Tyran même des dieux, enchaînait les mortels,
Et souillait un cœur pur d'un crime involontaire.
Tels Sophocle, Euripide, ont peint Phèdre adultère,
OEdipe malgré lui cruel, incestueux,
Oreste parricide, et pourtant vertueux.
Par ces forfaits du sort la scène ensanglantée,
Émeut profondement mon âme épouvantée;
J'admire, en frémissant, le pouvoir souverain,
Qui fait fléchir les cœurs sous son sceptre d'airain,
Et dans le même instant, dans la même victime,
Je pleure la vertu, le malheur et le crime.

Dignes du même hommage et des mêmes autels,
Deux modernes rivaux, deux chantres immortels,
L'orgueil de notre scène, et Voltaire et Racine,
Ont tenté d'égaler cette hauteur divine.
Joas peut me toucher : cependant je n'y voi
Qu'un enfant malheureux, menacé d'être roi;
Mais qu'un pontife saint, plein du dieu qui l'inspire,
Attache à cet enfant les destins de l'empire,
De l'antique Sion déplore la grandeur,
De la Sion nouvelle annonce la splendeur,
Ce n'est plus une fable, une action humaine,
C'est un dieu qui me parle, un dieu remplit la scène;
Et cet enfant divin s'agrandit à mes yeux,
A la voix du pontife, interprète des dieux.
Voyez-vous Ninias, que le destin sévère
Appelle pour venger le meurtre de son père ?
La tombe s'ouvre ! il entre, et le sang a coulé;
Le voyez-vous sortir, farouche, échevelé ?
Il demande quel sang rougit sa main fumante;
Et sa mère à ses pieds s'en vient tomber mourante !

Ce temple, ce tombeau, ces mânes gémissants;
Tout d'un sublime horrible épouvante mes sens.
L'homme seul, sans prodige, attache dans Corneille;
Son génie est divin, c'est sa seule merveille.
Ainsi que ses héros, ses vers sont plus qu'humains.
Il peint presque des dieux en peignant des Romains;
Mais à leur renommée il manquait ce grand homme,
Le ciel devait Corneille aux grands destins de Rome,
Et Pompée et César en sont encor plus fiers.

Après ces grands travaux de l'art brillant des vers,
Des genres plus bornés savent encor nous plaire.
Du Parnasse français législateur sévère,
Boileau les peignit tous; épigramme, sonnet,
Madrigal, vaudeville, et jusqu'au triolet.
Sa muse cependant, je l'avoue avec peine,
Oublia l'apologue, oublia Lafontaine.
Ma muse, en le blamant, contrainte à l'admirer,
Peut venger son oubli, mais non le réparer.
L'Imagination, dans cet auteur qu'elle aime,
Du modeste apologue a fait un vrai poëme:

Il a son action, son nœud, son dénoûment.
Chez lui, l'utilité s'unit à l'agrément;
Le vrai nous blesse moins en passant par sa bouche;
Il ménage l'orgueil qu'un reproche effarouche;
Sous l'attrait du plaisir il cache la leçon,
Et par d'heureux détours nous mène à la raison.
Cet art ingénieux, que la crainte a fait naître,
Qu'inventa le sujet pour conseiller son maître,
Par Ésope l'esclave, et Phèdre l'affranchi,
A Rome et chez les Grecs fut sans faste enrichi.
Il reçut le bon sens, l'élégante justesse;
Mais né dans l'esclavage, il en eut la tristesse.
Lafontaine y jeta sa naïve gaîté.
Quel instinct enchanteur! quelle simplicité!
Il ignore son art, et c'est son art suprême;
Il séduit d'autant plus qu'il est séduit lui-même.
Le chien, le bœuf, le cerf, sont vraiment ses amis;
A leur grave conseil par lui je suis admis.
Louis qui n'écoutait, du sein de la victoire,
Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,

Dont, peut-être, l'orgueil goûtait peu la leçon
Que reçoit dans ses vers l'orgueil du roi lion,
Dédaigna Lafontaine, et crut son art frivole.
Chantre aimable ! ta muse aisément s'en console.
Louis ne te fit point un luxe de sa cour ;
Mais le sage t'accueille en son humble séjour ;
Mais il te fait son maître, en tous lieux, à tout âge,
Son compagnon des champs, de ville, de voyage ;
Mais le cœur te choisit, mais tu reçus de nous,
Au lieu du nom de grand, un nom cent fois plus doux ;
Et, qui voit ton portrait, le quittant avec peine,
Se dit avec plaisir, « c'est le bon Lafontaine. »
Et dans sa bonhomie et sa simplicité,
Que de grâce ! et souvent, combien de majesté !
S'il peint les animaux, leurs mœurs, leur république,
Pline est moins éloquent, Buffon moins magnifique,
L'épopée elle-même a des accents moins fiers.
  De la divinité que célèbrent mes vers,
La sublime épopée est le plus beau domaine.
C'est là qu'elle commande et qu'elle habite en reine.

Salut ! toi, le plus cher de tous ses favoris,
Vieil Homère, salut ! De tes divins écrits
Tous les talents divers empruntent leur puissance.
C'est toi que l'on peignait ainsi qu'un fleuve immense,
Où, la coupe à la main, venaient puiser les arts.
Virgile sur toi seul attachait ses regards ;
Bouchardon des héros t'empruntait les modèles ; (19)
Ta muse à Bossuet prêta souvent ses ailes ; (20)
Phidias sur le tien tailla son Jupiter,
Tel que tu peins ce dieu sur le trône de l'air,
Bien loin des autres dieux qui devant lui s'abaissent ;
Ainsi tous tes rivaux devant toi disparaissent :
Ou, tel que tu peignais ce souverain des cieux,
De sa puissante main enlevant tous les dieux,
Les maîtres du pinceau, les rois de l'harmonie,
Tu les suspendis tous à ton puissant génie.
Partout cher à la Grèce, et partout citoyen,
Sept langages divers enrichissent le tien.
Que n'as-tu point tracé dans ta vaste peinture ?
Les champs et les cités, les arts et la nature,

Ton ouvrage peint tout : tel brille dans tes vers
Le bouclier céleste où se meut l'univers.
Que tu m'offres du cœur des peintures savantes!
Les mains du sang d'Hector encor toutes fumantes,
Achille au nom de père adoucit sa fierté;
Par la voix des vieillards tu louas la beauté.
Qui peint mieux les héros que ta muse guerrière?
Alexandre pleura de n'avoir point d'Homère.
Ton berceau fut caché! qu'importe aux nations:
Le Nil nous tait sa source et nous verse ses dons;
Le monde est ta patrie : enseigne tous les âges,
Plais à tous les esprits, vis dans tous les langages;
Tes vers, que la nature a marqués de son sceau,
Comme elle en vieillissant ont un charme nouveau.
L'antiquité crédule a perdu ses miracles;
Tous ces dieux que tu fis, leur culte, leurs oracles,
Tout est anéanti; tes autels sont debout;
Tu n'eus point de tombeau, mais ton temple est partout.
Accepte donc mon hymne, ô dieu de l'harmonie!

Mais quel mortel guidé par un plus doux génie,

Avec un air si simple et de si nobles traits,
S'avance d'un front calme? Ah! je le reconnais,
C'est Virgile accordant sa lyre harmonieuse;
La flûte qui soupire est moins mélodieuse.
Le génie, il est vrai, moins prodigue pour lui,
Le laisse quelquefois sur les traces d'autrui;
Pour former son nectar il imite l'abeille,
Peuple heureux dont sa muse a chanté la merveille,
Qui compose son miel de mille sucs divers;
Et quel miel, ô Virgile! est plus doux que tes vers?
Si d'un accent moins fier ta voix chanta les armes,
Ah! combien ta Didon m'a fait verser de larmes!
Ton charme le plus doux, son art le plus flatteur,
L'Imagination, le puisa dans ton cœur.
Homère déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique;
Ta muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans effort, c'est la grâce elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.

Des trésors du génie économe prudent,
Brillant mais naturel, et pur quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse :
Le goût fut ton génie ; et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erraient encor sans frein,
A mis, pour les guider, les rênes dans ta main :
Règle, sans l'arrêter, sa marche impétueuse.

Cette divinité vive et tumultueuse
Se plaît aux temps de trouble ; ils animent ses jeux ;
Et, comme un feu brûlant part d'un ciel orageux,
C'est du choc des partis qu'elle sort plus ardente :
Ainsi naquit Milton, ainsi parut le Dante ;
Le Dante, qui mêla dans sa vie et ses vers,
Les beautés, les défauts, les succès, les revers ;
Qui monte, qui descend, inégal, mais sublime,
Du noir abîme aux cieux, des cieux au noir abîme.
D'une affreuse beauté son style étincelant
Est, comme son enfer, profond, sombre et brûlant ;
Soit qu'aux portes du gouffre où règne la vengeance,
Il écrive ces mots : ICI PLUS D'ESPÉRANCE ; (21)

Soit que du noir cachot où rugit Ugolin,
Au milieu de ses fils qui demandent du pain,
Et ont un feu cruel dévore les entrailles,
Il ferme sans retour les fatales murailles
Où l'affreux désespoir se renferme avec eux ;[22]
Ah ! de quels traits il peint ce père malheureux,
Ses soupirs étouffés, son horrible constance,
Cette douleur sans larme et ce morne silence,
Tandis que l'un sur l'autre il voit tomber ses fils !
O murs ! écroulez-vous à ces affreux récits !
Non, Oreste fuyant les déesses sévères,
Ces scènes qui hâtaient l'enfantement des mères,
N'effrayaient point autant l'oreille ni les yeux.
Comme lui parcourant et l'enfer et les cieux,
Milton a pris son vol : zéphyrs, faites silence !
Il va chanter Éden, va chanter l'innocence,
Et le jeune univers commençant ses beaux jours,
Et le premier hymen, et les premiers amours.
Loin d'ici le poète et le peintre profane,
Loin la lyre d'Homère et les pinceaux d'Albane !

Cet amour innocent, pur et délicieux,
Veut des pinceaux trempés dans les couleurs des cieux:
Milton prend sa palette, et la fleur près d'éclore,
L'eau pure qu'un berger n'a point troublée encore,
Les doux rayons du jour sont moins purs, sont moins doux
Que les chastes couleurs dont il peint ses époux.
Est-ce donc là celui qui, du séjour du crime,
Creusait au fier Satan l'épouvantable abîme
Qui l'ensevelissait dans ses gouffres de feu,
Sous la masse du monde et sous le poids d'un dieu?
C'est lui : ce dieu qu'il chante échauffe son délire;
Sa main des séraphins semble toucher la lyre;
Il semble qu'introduit dans les chœurs éternels,
Il répète aux humains les chants des immortels.
Allumez donc vos feux aux feux de son génie.

De tableaux sérieux quelquefois rembrunie,
L'Imagination, pour égayer sa cour,
Permet aux ris légers d'y paraître à leur tour.
Un jour que de l'ennui les vapeurs léthargiques
S'exhalaient d'un amas d'écrits soporifiques,

D'insipides sonnets, d'odes sans majesté,
De poëmes sans art, de chansons sans gaîté,
Pour chasser les vapeurs de la mélancolie,
Ma déesse appela le Goût et la Folie,
Et leur dit d'enfanter un prodige nouveau.
L'Arioste naquit : autour de son berceau
Tous ces légers esprits, sujets brillants des fées,
Sur un char de saphirs, des plumes pour trophées,
Leurs cercles, leurs anneaux et leur baguette en main,
Au son de la guittare, au bruit du tambourin,
Accoururent en foule; et, fêtant sa naissance,
De combats et d'amour bercèrent son enfance :
Un prisme pour hochet, sous mille aspects divers,
Et sous mille couleurs lui montra l'univers.
Raison, gaîté, folie, en lui tout est extrême;
Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même;
Fait naître un sentiment qu'il étouffe soudain;
D'un récit commencé rompt le fil dans ma main,
Le renoue aussitôt, part, s'élève, s'abaisse :
Ainsi, d'un vol agile essayant la souplesse,

Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor,
S'élève, redescend, et se relève encor,
S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne :
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plaît aux récits
De géants, de combats, de fantômes, d'esprits;
Qui, dans le même instant, désire, espère, tremble,
S'irrite ou s'attendrit, pleure et rit tout ensemble :
Trop heureux si sa muse ornait la vérité!
Non qu'ici je prétende avec sévérité
Proscrire la fêrie, aimable enchanteresse,
Héritière aujourd'hui des fables de la Grèce;
Mais, fille de l'aimable et sage fiction,
Que sa mère l'instruise à suivre la raison;
L'art en a plus de force, et n'a pas moins de grâce.
Voyez cet arbre aux cieux monter avec audace;
Son feuillage est peuplé d'harmonieux oiseaux,
Ses fleurs parfument l'air, ses ondoyants rameaux
Amusent les zéphyrs; mais sa base profonde
Attache sa racine aux fondements du monde.

Telle est la Poésie : ainsi cet art flatteur
Fonde sur la raison son prestige enchanteur.
Voyez, dans ses récits, le fabuleux Ovide,
Qui d'erreurs en erreurs conduit l'esprit avide,
De prodiges sans nombre embellir l'univers !
La raison en secret présidait à ses vers :
C'étaient des fictions, mais non pas des chimères ;
Chaque être, en dépouillant ses traits imaginaires,
Reste dans la nature et dans la vérité.
Les bois offrent encore à l'œil désenchanté
L'arbre de Philémon, celui de sa compagne,
Narcisse est une fleur, Atlas une montagne ;
Hyacinthe expirant ne meurt pas tout entier ;
Que Daphné disparaisse, il nous reste un laurier ;
Du palais du soleil les brillantes demeures,
Ses coursiers enflammés, attelés par les Heures,
En s'évanouissant laisseront sous nos yeux
Et l'ordre des saisons, et la marche des cieux.
Dans Ixion enfin, dans la vapeur qu'il aime,
L'Imagination se peignit elle-même :

Ainsi la vérité sort de la fiction ;
Ainsi la vigilante et sévère raison
Ne se laisse bercer que par d'heureux mensonges,
Et veut à son réveil aimer encor ses songes.
L'Arioste lui seul l'oublie impunément.
Quelques sages fâchés de leur amusement
S'efforcent de blâmer sa fiction frivole,
Sa morale un peu libre et sa muse un peu folle;
Mais qui peut gravement censurer ses écrits ?
La plainte commencée expire dans les ris.

Avec plus de grandeur, avec non moins de charmes,
Le Tasse sur l'autel va consacrer les armes
Qui du tombeau d'un dieu doivent venger l'affront.
Des palmes dans les mains, le casque sur le front,
Sous les drapeaux du ciel et l'œil sacré des anges,
Du Christ aux fiers combats il conduit les phalanges ;
Et la religion, et la gloire, et l'amour,
De lauriers et de fleurs le parent tour à tour.
Que ses pinceaux sont vrais ! qu'il trace avec génie
Et la fière Clorinde, et la tendre Herminie!

Ami de la fêrie, en ses vers séducteurs
Lui-même est le premier de tous les enchanteurs ;
Et noble, intéressante, et brillante, et rapide,
Sa muse a pour charmer la baguette d'Armide.
O Voltaire ! combien ton sort fut moins heureux !
Ton sujet, un peu triste, est trop près de nos yeux,
Est trop près de nos temps (23). L'histoire rigoureuse
Sans doute effaroucha la fable ingénieuse,
Qui de loin nous montrant la riche fiction,
Se plaît dans les vieux temps et vit d'illusion :
Aussi tu préféras dans ton style sévère,
La plume de Tacite à la lyre d'Homère.
Mais quel Français peut voir sans en être attendri,
Les douleurs de d'Estrée et les pleurs de Henri ?
Je ne citerai pas ta trop fameuse Jeanne ;
Si l'esprit lui sourit, la vertu la condamne ;
Et la chaste Pudeur, alarmée en secret,
Du coin de l'œil à peine en effleure un feuillet.
Mais combien de lauriers réunis sur ta tête !
Conteur, historien, philosophe, poète,

Comment fier, gracieux, fort et doux à la fois,
De tant de sentiments peux-tu pórter le poids ?
Si l'on peut au géant comparer le grand homme,
Je crois voir cet Atlas que la fable renomme,
Qui seul réunissant les diverses saisons,
Embelli de vergers, hérissé de glaçons,
Entendait tour à tour les zéphyrs, les orages,
La chute des torrents, les combats des nuages,
Les hymnes des mortels, les doux concerts des dieux,
S'appuyait sur la terre et supportait les cieux.

L'Éloquence elle-même, ou sublime, ou touchánte,
Que ne doit-elle pas à ce don que je chante !
L'Imagination redouble son pouvoir :
C'est trop peu d'éclairer, elle sait émouvoir ;
Sans elle la raison glisserait sur notre âme.
Avant qu'un Genevois gravât en traits de flamme
Ce que Loke autrefois avait dit avant lui,
La clarté sans chaleur vainement avait lui.
L'erreur régnait partout : sa voix enchanteresse
D'un ton plus éloquent fit parler la sagesse ;

Par lui l'homme rompit le joug du préjugé;
Des liens du maillot l'enfant fut dégagé;
La baleine cessa d'emprisonner les belles;
On vit au cri du sang les mères moins rebelles;
Et, la nature enfin reprenant tous ses droits,
Leur fils leur dut la vie une seconde fois.

Mais ces beaux arts si doux, si brillants, si sublimes,
Ont-ils seuls notre amour? Non, le Pinde a deux cimes;
Sur l'une, les neuf sœurs animent le ciseau,
La lyre harmonieuse et le savant pinceau
Inspirent le poète et conduisent la danse;
Les trois Grâces en chœur y sautent en cadence.
Sur l'autre est dans leurs mains le tube observateur,
Le prisme des rayons heureux distributeur,
Le cercle, le cadran, le compas et l'équerre,
Qui divisent le ciel et mesurent la terre.
Croyez-vous qu'à ces arts, moins gais, plus sérieux,
L'Imagination ne prête point ses yeux?
Non : elle a fait Newton comme elle a fait Voltaire.
Pénétrez de Newton le secret sanctuaire :

Loin d'un monde frivole et de son vain fracas,
Et de ces vils pensers qui rampent ici-bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge; il poursuit, il atteint ces grands corps
Qui jusqu'à lui sans lois, sans règles, sans accords,
Roulaient désordonnés sous ces voûtes profondes :
De ces brillants chaos Newton a fait des mondes.
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui;
Il calcule leur cours, leur grandeur, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses
La comète espérait échapper à ses yeux;
Fixes ou vagabonds, il saisit tous ses feux,
Qui suivant de leur cours l'incroyable vitesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussent sans cesse;
Et par deux mouvements, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur soi.
O pouvoir d'un grand homme et d'une âme divine !
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine;

Et chaque astre répète en proclamant leur nom :
« Gloire au Dieu qui créa les mondes et Newton ! »
Quelle science enfin, à cette enchanteresse
Ne doit point son éclat, sa force et sa richesse ?
Ce géomètre même, armé de son compas,
Qui semble mesurer et compter tous ses pas,
Que ma divinité lui prête son audace,
De la vieille routine il va quitter la trace ;
Et tandis qu'à pas lents quelque chiffreur obscur,
Suit le chemin tracé, lui, d'un vol prompt et sûr,
Laissant loin le troupeau des têtes calculantes,
Par ses signes fictifs, ses formules savantes,
Des hauteurs où la foule à peine arrive encor,
Vers des mondes nouveaux a déjà pris l'essor ;
Des termes inconnus perce les routes sombres ;
Parcourt tous les degrés de l'échelle des nombres ;
Des vitesses, des chocs, de l'espace et du temps
Révèle la mesure ; et, comme ces Titans,
Sur leurs monts entassés menaçant les cieux même,
Met calcul sur calcul, problème sur problème :

Tels à pas de géants, au sein des infinis,
S'avançaient les Newton, les Euler, les Leibnitz;
Tel Lagrange sous lui voit ramper le vulgaire;
Ainsi, semblable aux dieux que fait marcher Homère,
Dans son sublime essor, des règles affranchi,
Il part, forme trois pas, et le monde est franchi.

De la philosophie et des hautes sciences,
Descendrai-je à ces arts que tant d'expériences
Ont polis lentement, et qui, par tant de soins,
Nourrissent notre luxe ou servent nos besoins?
D'abord, avec ses mains l'homme creusait la terre,
Aux monstres des forêts ses mains livraient la guerre,
Au lieu des vins pourprés, de la jaune moisson,
Les glands étaient ses mêts, un torrent sa boisson,
Le carnage ses jeux, sa couche le feuillage,
Les forêts son séjour, son abri leur ombrage;
Mais l'esprit inventeur enfin fut excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité;
Les arts prirent naissance, et l'heureuse industrie
Vint cultiver la terre et défricher la vie.

Le bled sort du sillon, et de son jus brillant
La vigne fait jaillir le nectar pétillant.
Au sortir de la chasse ou des travaux rustiques,
Sa maison le rappelle à ses dieux domestiques;
Sa maison, doux séjour de la paternité,
Est le premier berceau de la société.
Mais avant de semer, de planter, de construire,
Combien de jours perdus! En vain dans son empire,
Le ciel avait pour lui jeté de toutes parts,
Avec profusion, la matière des arts:
En vain, dans son esprit, la nature, en silence,
Avait de leurs secrets déposé la semence;
Leurs germes inféconds reposaient dans son sein;
Nul instrument n'aidait son ignorante main,
Et ses bras désarmés languissaient sans adresse.
Mais enfin le fer vint seconder leur faiblesse;
Il abat les forêts; il domte les torrents;
De l'outre mugissante il déchaîne les vents;
Par leur souffle irrité l'ardent fourneau s'allume;
J'entends le lourd marteau retentir sur l'enclume;

L'urne aux flancs arrondis se durcit dans le feu;
Il fait crier la lime, il fait siffler l'essieu,
Ou sur le frêle esquif hasarde un pied timide.
Tournez, fuseaux légers; cours, navette rapide,
Et venant, revenant, par le même chemin,
Dans le lin, en glissant, entrelasse le lin.
Les jours sont loin encore où la riche peinture
Sur des tissus plus beaux tracera la nature,
Où, figurant le ciel, l'homme et les animaux,
Le peintre, sans les voir, formera ses tableaux.
Ils viendront, ces beaux jours! Cependant l'industrie
Allège à chaque instant le fardeau de la vie:
L'équilibre puissant nous révèle ses lois,
Et par des poids rivaux on balance les poids.
A l'aide d'un levier l'homme ébranle la pierre,
Par la grue enlevée elle a quitté la terre.
L'art s'avance à grands pas; mais c'est peu que ses soins
Satisfassent au cri de nos premiers besoins;
Bientôt accourt le luxe et sa pompe élégante;
Du lion terrassé la dépouille sanglante

Dès long-temps a fait place aux toisons des brebis;
Un jour un noble ver filera ses habits.
La beauté se mirait au cristal d'une eau pure;
La glace avec orgueil réfléchit sa figure.
L'ombre, le sable et l'eau lui mesuraient les jours,
Un balancier mobile en divise le cours;
Des rouages savants ont animé l'horloge,
Et la montre répond au doigt qui l'interroge:
Quel Dieu sut mettre une âme en ces fragiles corps?
Comment, sur le cadran qui cache leurs ressorts,
Autour des douze sœurs qui forment sa famille,
Le temps, d'un pas égal, fait-il marcher l'aiguille?
Art sublime! par lui la durée a ses lois;
Les heures ont un corps, et le temps une voix.
A tous ces grands secrets un seul manquait encore;
Ma divinité parle, et cet art vient d'éclore.
Avant lui, d'un seul lieu, d'un seul âge entendus,
Pour le monde et les temps les arts étaient perdus;
Cet art conservateur en prévient la ruine.
Quand le bienfait est pur qu'importe l'origine?

5...

Des vils débris du lin que le temps a détruit,
Empâtés avec art, et foulés à grand bruit,
Vont sortir ces feuillets où le métal imprime
Ce que l'esprit humain conçut de plus sublime;
Un amas de lambeaux et de sales chiffons
Éternise l'esprit des Plines, des Buffons;
Par eux le goût circule, et plus prompte qu'Éole,
L'instruction voyage, et le sentiment vole.(24
Trop heureux si l'abus n'en corrompt pas le fruit!
Mais veux-tu voir en grand ce que l'art a produit?
Regarde ce vaisseau, destiné pour Neptune,
Favori de la gloire, ou cher à la fortune,
Qui doit braver un jour, navigateur hardi,
Ou les glaces du nord, ou les feux du midi.
Quelle majestueuse et fière architecture!
Le calcul prévoyant dessina sa structure;
Dans sa coupe légère, avec solidité,
Il réunit la force à la rapidité.
Emporté par la voile, et dédaignant la rame,
Le chêne en est le corps, et le vent en est l'âme.

L'aimant, fidèle au pôle, et le timon prudent,
Dirigent ses sillons sur l'abîme grondant.
L'équilibre des poids le balance sur l'onde;
Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde;
La foudre arme ses flancs; géant audacieux,
Sa carêne est dans l'onde, et ses mâts dans les cieux.
Long-temps de son berceau l'enceinte l'emprisonne;
Signal de son départ, tout à coup l'airain tonne,
Soudain, lassé du port, de l'ancre et du repos,
Aux éclats du tonnerre, aux cris des matelots,
Au bruit des longs adieux mourants sur les rivages,
Superbe, avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Il part, et devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

NOTES
DU CHANT CINQUIÈME.

---

[1]) PAGE 10, VERS 3.

Plus aveugle que moi, Milton fut moins à plaindre;
Ne pouvant plus te voir, il sut encor te peindre;
Et, lorsque par leurs chants préparant ses transports
Ses filles avaient fait entendre leurs accords,
Aussitôt....

MILTON était un républicain farouche et fanatique. Il fit contre Saumaise un plaidoyer détestable, pour les assassins de Charles Ier. Cet écrit, brûlé à Paris par la main du bourreau, valut, à Londres, plus de cinquante mille francs de notre monnoie actuelle à son auteur. Charles II, rétabli sur le trône de ses pères, ne punit point Milton de sa coupable témérité. On lui accorda des lettres d'abolition, et seulement il fut exclus des charges publiques. Sa vieillesse fut obscure, mais non pas indigente, comme on l'a dit plusieurs fois. Il mourut à l'âge de 66 ans, laissant une succession considérable, que les éditions multipliées du *Paradis perdu* grossirent beaucoup, long-temps après sa mort. Son imagination était dans la plus grande activité depuis le mois de septembre jusqu'à l'équinoxe du printemps; et l'on

assure que ses trois filles avoient coutume de chanter et de jouer de plusieurs instruments, pour exciter en lui cette inspiration presque divine dont il paraît souvent animé.

2) PAGE 10, VERS 19.

Au sein d'Antiparos tu filtres goutte à goutte
Tous ces glaçons d'albâtre, ornement de sa voûte;
Édifice inconnu qui, dans ce noir séjour,
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour.

Antiparos, petite île de l'Archipel, située, comme son nom l'indique, vis-à-vis celle de Paros, ne renferme point ces belles carrières de marbre, d'où les Phidias et les Praxitèle tiraient la matière de leurs plus nobles travaux; mais on y voit une grotte fameuse où des esprits systématiques ont cru reconnaître la végétation des pierres. On n'a pourtant pas besoin de leurs savantes théories pour expliquer les phénomènes de la grotte d'Antiparos. L'eau qui découle lentement du haut de sa voûte se congèle en tombant, et la première goutte acquiert une consistance semblable à celle d'une écaille fragile; la seconde s'étend autour de la première, de sorte qu'en brisant ces stalactites, à l'extrémité desquelles est toujours une goutte d'eau claire, et en les examinant, on croit voir une infinité de tuyaux de verre, faits pour être enchassés l'un dans l'autre, et dont le dernier a plus de circonférence que celui qui le précède. Les stalactites sont aussi blanches que l'albâtre. Mais les autels qui s'élèvent de terre, et dont quelques-uns ont sept ou huit pieds de hauteur, sont

d'une couleur différente. Ils sont d'un gris brun et paraissent plus durs que le marbre. Il est pourtant certain qu'ils sont produits par la même cause. C'est aux naturalistes à expliquer pourquoi la même matière, dans le même atmosphère, peut produire, par la congélation, deux sortes de pétrifications si différentes. Ne serait-ce point parce que la première reste suspendue en l'air et s'y congèle, tandis que l'autre, attachée au rocher, s'y change graduellement en pierre, comme le sable dans les entrailles de la terre? Au reste, rien n'est plus beau que les formes variées des cristallisations attachées à la voûte de la grotte. Si, par quelque accident, une goutte d'eau, au moment de sa congélation, est détournée de sa direction, elle en prend une nouvelle; et, comme il en coule constamment des millions qui se congèlent sur le champ et dont plusieurs sont détournées par les accidents les plus légers, les pétrifications prennent toute sorte de figures, représentent des plis de rideaux, des draperies, des festons suspendus, et forment, à la lueur des flambeaux, le spectacle le plus brillant et le plus singulier. (Voy. le *Voyage pittoresque de la Grèce* de M. de Choiseuil, et le voyage de milady Craven.)

3) PAGE 12, VERS 12.

C'est l'Hôpital si pur, sous le règne du crime.....

Michel de l'Hôpital, chancelier de France, né en 1505, mort en 1573, fut le modèle de l'honneur et de la vertu

dans un temps où les guerres civiles et le fanatisme religieux étouffaient si souvent l'un et l'autre. Ni les fureurs de la ligue, ni la corruption de la cour, ne purent altérer sa modération et son intégrité. Il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler à quel titre le poète présente ici ce caractère simple et sublime comme un exemple du beau moral.

4) PAGE 12, VERS 13.

C'est Molé, du coup-d'œil de l'homme vertueux
Calmant d'un peuple ému les flots tumultueux.....

Ce nom, l'un des plus illustres de la magistrature française, rappelle plusieurs hommes célèbres qui méritèrent également l'hommage que M. Delille offre dans ces vers à Mathieu Molé. Édouard Molé, son père, était procureur général du parlement de Paris pendant la ligue. Ce fut sur son rapport et sur ses conclusions, qu'en présence des ambassadeurs de Philippe II, et, pour ainsi dire, sous le poignard des seize, le parlement rendit ce fameux arrêt par lequel il déclarait que *la couronne de France ne pouvait passer ni à des femmes, ni à des étrangers.* Son fils, Mathieu Molé (dont il est ici question), fut premier président pendant les troubles de la fronde, et fit paraître avec le même éclat la grandeur d'âme, la fidélité, le désintéressement et le courage héréditaires dans sa maison. Une populace furieuse était attroupée devant son hôtel et manifestait, par des cris de rage, le projet d'assassiner cet incorruptible magistrat. Il en fit ouvrir les portes, en

disant que *la maison du premier président devait être ouverte à tout le monde*. Il ajoutait *qu'il y avait bien loin du poignard d'un scélérat au cœur d'un homme de bien*. Quelqu'un lui représentait qu'il avait tort de s'exposer avec si peu de prudence aux coups de ceux qui soulevaient un peuple séditieux : il répondit *que six pieds de terre feraient toujours raison au plus grand homme du monde*. C'est cette audacieuse intrépidité qui a fait dire au cardinal de Retz : « Si ce n'était pas un blas» phême d'avancer que quelqu'un a été plus brave que le » grand Condé, je dirais que c'est Mathieu Molé. » Cet homme illustre mourut garde-des-sceaux en 1656, laissant à ses fils un exemple mémorable qui a été fidèlement suivi.

5) PAGE 12, VERS 15.

> C'est Bayard, dans les bras d'une mère plaintive,
> Sans tache et sans rançon remettant sa captive....

Tout le monde connaît ce beau trait de la vie du *Chevalier sans peur et sans reproche*.

6) PAGE 12, VERS 17.

> C'est Crillon....

Voltaire a dit dans la *Henriade* :

> Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
> Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.

Mais ce n'est pas le courage invincible de ce digne chevalier, c'est sa piété, sa constance, son désintéresse-

ment, sa fidélité généreuse, les traits de ressemblance qu'il eut avec Bayard, qui l'ont fait placer ici parmi les caractères dont la beauté morale honore l'humanité. Henri IV fit peu de chose pour la fortune de Crillon; mais il s'en justifia par ces paroles qui suffisent à la gloire de ce guerrier célèbre : *j'étais assuré du brave Crillon, et j'avais à gagner ceux qui me persécutaient.*

7) PAGE 12, VERS 17.

C'est Sully....

Maximilien de Béthune, duc de Sulli, le compagnon, le ministre et l'ami d'Henri IV.

8) PAGE 12, VERS 20.

C'est l'austère Caton,
Tenant entre ses mains un poignard et Platon,
Parlant, et combattant, et mourant en grand homme,
Et seul resté debout sur les débris de Rome.

Ce morceau sur la beauté, considérée dans les trois règnes de la nature et dans la perfection morale des caractères, a été imprimé plusieurs fois, et long-temps avant la publication de ce poëme.

9) PAGE 16, VERS 3.

O prodige! long-temps dans sa masse grossière,
Un vil bloc enferma le dieu de la lumière.
L'art commande, et d'un marbre Apollon est sorti;
Son œil a vu le monstre, et le trait est parti....

« De toutes les statues antiques, dit Winckelmann,

» qui ont échappé à la fureur des barbares et à la puis-
» sance du temps, la statue d'Apollon est sans contredit
» la plus sublime. L'artiste a composé cet ouvrage sur
» l'idéal, et n'a employé de matière que ce qu'il lui en
» fallait pour exécuter et représenter son idée. Autant
» la description qu'Homère a donnée d'Apollon surpasse
» les descriptions qu'en ont faites après lui les poètes,
» autant cette figure l'emporte sur toutes les figures de
» ce même Dieu. Sa taille est au-dessus de celle de l'hom-
» me, et son attitude respire la majesté. Un éternel prin-
» temps, tel que celui qui règne dans les champs fortu-
» nés de l'Élysée, revêt d'une aimable jeunesse son beau
» corps, et brille avec douceur sur la fière structure de
» ses membres. Pour sentir tout le mérite de ce chef-
» d'œuvre de l'art, tâchez de pénétrer dans l'empire des
» beautés incorporelles, et devenez, s'il se peut, créa-
» teur d'une nature céleste; car il n'y a rien ici qui soit
» mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité.
» Ce corps n'est ni échauffé par des veines, ni agité par
» des nerfs : un esprit céleste circule comme une douce
» vapeur dans tous les contours de cette figure admirable.
» Ce Dieu a poursuivi Python, contre lequel il a tendu
» pour la première fois son arc redoutable : dans sa course
» rapide il l'a atteint et lui a porté le coup mortel. De la
» hauteur de sa joie son auguste regard pénètre comme
» dans l'infini et s'étend bien au-delà de sa victoire. Le
» dédain siège sur ses lèvres, l'indignation qu'il respire

» gonfle ses narines et monte jusqu'à ses sourcils ; mais » une paix inaltérable est empreinte sur son front, et son » œil est plein de douceur, comme s'il était au milieu des » muses empressées à le caresser. Parmi toutes les figures » qui nous restent de Jupiter, vous ne verrez dans aucune » le père des dieux approcher de la grandeur avec la- » quelle il se manifesta jadis à l'intelligence d'Homère, » comme dans les traits que vous offre ici son fils ; les » beautés individuelles de tous les autres dieux sont réu- » nies dans cette figure comme dans celle de Pandore. » Ce front est le front de Jupiter renfermant la déesse de » la sagesse ; ces sourcils, par leur mouvement, annoncent » sa volonté ; ce sont les grands yeux de la reine des dées- » ses, et sa bouche est la bouche même qui inspirait » la volupté au beau Branchus. Semblable aux tendres re- » jetons du pampre, sa belle chevelure flotte autour de » sa tête, comme si elle était légèrement agitée par l'ha- » leine du zéphyr. Elle semble parfumée de l'essence des » dieux et attachée négligemment au haut de sa tête par » la main des Grâces. A l'aspect de ce chef-d'œuvre j'ou- » blie tout l'univers ; je prends moi-même une attitude » noble pour le contempler avec dignité. De l'admiration » je passe à l'extase ; je sens ma poitrine qui se dilate et » s'élève, comme l'éprouvent ceux qui sont remplis de » l'esprit des prophéties ; je suis transporté à Délos et » dans les bois sacrés de la Lycie, lieux qu'Apollon ho- » norait de sa présence : car la figure que j'ai sous les yeux

» paraît recevoir le mouvement, comme le reçut jadis la » beauté qu'enfanta le ciseau de Pygmalion. Mais com- » ment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre ? » il faudrait, pour cela, que l'art même daignât m'ins- » pirer et conduire ma plume. Les traits que je viens de » crayonner, je les dépose à tes pieds : ainsi ceux qui ne » peuvent atteindre jusqu'à la tête de la divinité qu'ils » adorent, mettent à ses pieds les guirlandes dont ils au- » raient voulu la couronner. » (Winckelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, tom. III, liv. 6, ch. 6.)

10) Page 18, vers 3.

C'est toi que j'en atteste,
O divin Raphaël, dont le pinceau céleste
Osa représenter, par un sublime essor,
Le Christ transfiguré sur le mont de Tabor !

Le tableau de la *Transfiguration* passe pour le chef-d'œuvre d'un peintre qui n'a fait que des chefs-d'œuvre, et qu'une mort prématurée a seule empêché, peut-être, d'atteindre à cette perfection qui semble interdite à la main des hommes. On sait que Raphaël destinait son ouvrage à François Ier., dont les bienfaits allaient dans toute l'Europe chercher la reconnaissance des talents. La cour de Rome ne voulut point accomplir la dernière volonté de Raphaël ; mais elle ordonna que le tableau de la *Transfiguration* serait porté en pompe à ses funérailles. Il fut ensuite placé dans l'église de St.-Pierre-du-Mont,

à Rome, où il a resté jusqu'au jour où la victoire l'a rappelé à sa première destination. C'est aujourd'hui le plus digne ornement du musée Napoléon. Nous avons vu dernièrement au sallon un tableau représentant la mort de Raphaël : le peintre a marqué avec beaucoup d'expression et de vérité le deuil que ce triste évènement répandit dans les arts, dans les lettres, et parmi les personnages les plus illustres de la cour de Léon X. Le tableau de la *Transfiguration*, placé dans le lointain, rappelle les honneurs funèbres qui furent rendus à son auteur. Cette composition ingénieuse est de M. *Monciau*, qui a fait pour les éditeurs de ce poëme un dessin représentant aussi les derniers moments de Raphaël, tels que les a exprimés M. Delille, et dans une situation peut-être plus intéressante et plus pittoresque que le tableau dont je viens de parler.

11) PAGE 18, VERS 18.

Ah! jeune infortuné, digne d'un meilleur sort,
Hâte-toi, le temps fuit, achève ton ouvrage!
Si le destin sévère épargne ton jeune âge,
Tu seras Raphaël!

On aime à reconnaître ici ces vers admirables de Virgile :

Heu! miserande puer, si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris....

Vers qui arrachèrent des larmes au maître du monde, et firent évanouir Octavie de saisissement et de douleur.

Elle témoigna sa reconnaissance et son admiration au poète, en lui faisant compter dix grands sesterces pour chaque vers (environ 32,500 fr.) Au reste, il n'y a de ressemblance entre le jeune Marcellus et Raphaël que celle d'une fin prématurée, et j'ose croire que l'imitation de ce morceau célèbre pourrait être placée plus heureusement. *Tu Marcellus eris* rappelait un des plus illustres aïeux du jeune prince, Marcus Claudius Marcellus, surnommé *l'Épée de Rome*, qui fut cinq fois consul, et qui périt en combattant contre Annibal, après avoir gagné deux batailles. C'est à ce grand homme que Virgile fait allusion : ce sont les mêmes triomphes qu'il promet au fils d'Octavie, s'il peut vaincre sa destinée. *Tu seras Raphaël* n'a ni le même intérêt, ni le même sens. Ici les regrets du poète portent sur le tableau qui reste imparfait ; mais Raphaël n'avait pas besoin de vivre davantage pour être lui-même, encore moins pour égaler les artistes qui l'avaient précédé : il a même vécu assez pour servir à jamais de modèle à ceux qui sont venus et qui viendront après lui.

12) PAGE 19, VERS 16.

Et moi, moi qui jadis, d'une voix solennelle,
Jurai de visiter ces beaux champs, ce beau ciel
Où Virgile chantait comme a peint Raphaël;
J'irai, j'en jure encor, j'irai voir cet asile
Où Raphaël peignait comme a chanté Virgile.

C'est dans le poëme des *Jardins*, que M. Delille a

prononcé ce serment poétique, que les Italiens, amis des muses françaises, lui ont souvent rappelé, et que des évènements imprévus l'ont toujours empêché de remplir: c'est en peignant les campagnes de l'Ausonie, ses admirables paysages, ses bords pittoresques, ces monuments où le luxe des modernes lutte contre la magnificence des anciens, que le poète s'écria:

Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai; de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

(Les Jardins, ch. II.)

13) PAGE 20, VERS 4.

Mais le temps ne peut rien sur les vers du poète,
Et dans le Vatican, par le temps outragés,
Les traits de Raphaël périssent négligés!

Il est question ici de ces fameuses salles du Vatican, (*le Stanze di Rafaello*) où ce grand artiste a peint l'*école d'Athènes*, *Héliodore chassé du temple*, la *Dispute sur le saint sacrement*, la *messe du pape Jules*, etc. Ces chefs-d'œuvre ont déja beaucoup souffert des injures du temps, et n'ont pas été conservés avec les soins religieux que méritait leur juste célébrité.

14) PAGE 21, VERS 3.

Ainsi Mars s'enflammait aux accords de Tyrthée;

Nous avons quelques fragments de Tyrthée, traduits en

vers français par Poinsinet de Sivry. On y reconnaît difficilement l'enthousiasme poétique et belliqueux qui produisait un si grand effet sur les soldats de Lacédémone, et qui les fit triompher dans la seconde guerre contre les Méséniens. Horace a dit :

Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit.

15) PAGE 21, VERS 4.

Ainsi sur mille tons le fameux Timothée,
Touchant son luth divin, parcourait tour à tour
Le mode de la gloire et celui de l'amour....

Timothée, né à Milet dans l'Ionie, avait un talent singulier pour la poésie lyrique et pour la musique ; cependant ses premiers essais furent malheureux. Les Athéniens le sifflèrent, mais Euripide le jugea. Les encouragements que lui prodigua ce grand poète, lui firent oublier sa disgrâce. Il se livra tout entier à son génie, et fit une révolution dans la musique des Grecs. A l'imitation de Therpandre, il ajouta des cordes à la lyre, et tira de ce nouvel instrument une harmonie si douce et si pénétrante, que l'austérité des mœurs lacédémoniennes en fut alarmée. Le sénat de Sparte condamna ce progrès de l'art par un décret que Boëce nous a conservé. Cette excessive sévérité n'arrêta point Timothée, et ne l'empêcha point de perfectionner la musique des anciens ; on le regarde comme

l'inventeur du genre chromatique, qui introduisit dans la mélopée un chant plus savant et plus varié.

16) PAGE 25, VERS 7.

Le ciel semble appuyé sur sa vaste rotonde,
De sa hauteur sacrée elle commande au monde.

L'église de St.-Pierre est assurément le prodige de l'architecture ancienne et moderne : elle fut projetée, dit un écrivain célèbre, par la vanité de Jules II, qui prétendait que son tombeau fût un temple ; entreprise par le génie de Léon X, qui désirait former un chef-d'œuvre en réunissant les chefs-d'œuvre de tous les beaux arts ; achevée par le caractère de Sixte V, qui voulait tout achever. Il y a l'empreinte de tout cela dans ce temple admirable. Il y a plus : il y a dix-huit années de la vie de Michel-Ange. On pouvait amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres : mais, de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand ; de tant de richesses accumulées faire un monument qui ne paraisse que magnifique ; et par l'étonnante harmonie des proportions, former un seul prodige de tant de prodiges réunis : voilà le chef-d'œuvre de l'art et l'ouvrage de Michel-Ange.

La coupole de St.-Pierre en est peut-être la partie la plus étonnante. On ne peut douter que le Panthéon n'en ait donné la première idée. Les artistes admiraient la

masse imposante du temple de tous les dieux : le peuple paraissait étonné que la terre la soutînt. Michel-Ange dit : *je la mettrai dans les airs;* et il éleva le dôme de St.-Pierre.

Homère, ajoute l'écrivain que j'ai déjà cité, Bossuet et Michel-Ange semblent avoir eu successivement la même imagination. Est-elle éteinte ?

17) PAGE 26, VERS 19.

Qu'en vers pleins de bon sens, et quelquefois de grâce,
Boileau dicte en détail les règles du Parnasse;
Le sublime idéal seul m'occupe aujourd'hui.

Il ne s'agit ici que de l'*Art poétique*, ouvrage écrit sous la dictée du bon sens par le goût le plus sévère et le plus pur. Sous ce rapport, il n'appartient point à l'imagination, ce qui ne prouve rien contre celle du poète qui a fait le *Lutrin;* ou plutôt ce qui prouve que les grands écrivains ne s'écartent jamais du caractère et des convenances de leur sujet. Cette observation serait inutile, si, pour faire une injure égale à Boileau et à M. Delille, on n'avait accusé le traducteur de Virgile de ne pas *admirer* le législateur du Parnasse, et s'il ne fallait pas ôter à la malveillance l'inépuisable ressource des fausses interprétations. Tous ceux qui sont en état d'apprécier les vers de M. Delille, n'ont pas besoin d'apprendre qu'il n'y a point d'auteur français qu'il ait étudié plus que Boileau, ni dont il estime davantage la versification. Ils en

trouvent la preuve dans ses ouvrages, où d'ailleurs il a déposé cent fois le tribut de son admiration éclairée pour le poète de la raison.

TAYLOR INST. OXFORD

18) PAGE 30, VERS 7.

Avec plus d'art encore, aux tragiques alarmes
Les Grecs religieux ont su prêter des charmes....

Sans doute l'intention de M. Delille n'est pas de résoudre par ces deux vers la question de la supériorité du théâtre d'Athènes sur celui de Paris, ni de prononcer entre Eschyle et Corneille, Euripide et Racine, Sophocle et Voltaire. Il ne parle ici que de l'influence du système religieux et du dogme de la fatalité sur la tragédie ancienne. On ne peut en nier les effets sublimes, ni méconnaître la sombre majesté de ces tableaux, où l'homme vertueux est aux prises avec sa destinée, sous le regard des dieux. Voltaire disait que la race d'Atrée et la famille des Labdacides étaient les mines de la tragédie. Il a fouillé ces mines dans son *OEdipe* et surtout dans son *Oreste*, l'une des pièces où le génie des modernes a le plus heureusement imité les anciens. Malgré la différence des temps et des religions, ces grands exemples de la vertu, terrassée sans être vaincue par la fatalité, font couler des larmes parmi nous, comme chez les peuples de la Grèce. Nous avons aussi, parmi les chefs-d'œuvre de la scène française, des pièces qui ne doivent rien aux anciens, et dont l'effet repose uniquement sur les idées religieuses. Telle

est *Athalie*, le plus admirable monument du génie dramatique dans les siècles modernes : telles sont encore, avec des nuances différentes et un mérite inégal, les tragédies de Polyeucte, de Zaïre, de Sémiramis, etc.

19) PAGE 35, VERS 7.

Bouchardon des héros t'empruntait les modèles....

On connaît le mot de ce sculpteur célèbre : *quand je lis Homère*, disait-il, *il me semble que les hommes ont dix pieds de haut.*

20) PAGE 35, VERS 8.

Ta muse à Bossuet prêta souvent ses ailes....

On a dit que Bossuet lisait beaucoup Homère et que l'imagination du père des poètes enflammait souvent la sienne. Je croirais plutôt que ces deux grands génies avaient, par la nature, des traits qui leur étaient communs, et par la religion, des inspirations différentes. Bossuet empruntait au christianisme je ne sais quel caractère imposant et divin ; on sent qu'il était rempli de l'éloquence des livres sacrés. On la reconnaît dans son *Discours sur l'Histoire universelle* et dans ses *Oraisons funèbres*. Mais il semble que l'idée d'Homère se mêle nécessairement à tout ce qui est majestueux et sublime ; et peut-être n'a-t-il jamais été plus dignement loué que par l'erreur de ceux qui ont cru reconnaître l'influence de son génie dans celui de Bossuet.

[21]) PAGE 38, VERS 19.

Soit qu'aux portes du gouffre où règne la vengeance,
Il écrive ces mots : ICI PLUS D'ESPÉRANCE....

C'est la fameuse inscription de la porte de l'enfer :

« Per me si và nella città dolentè :
» Per me si và nell'eterno dolore :
» Per me si và tra la perduta gente.

» Giustitia mosse'l mio alto fattore :
» Fecemi la divina potestate ;
» La somma sapienza, e'l prim'amore.

» Dinanzi a me non fur cose create
» Se non eterne ; et io eterno duro :
» Lassat'ogni speranza, voi che'ntrate. »

INFERNO, c. III.

« C'est moi qui vis tomber les légions rebelles ;
» C'est moi qui vois passer les races criminelles,
» C'est par moi qu'on arrive aux douleurs éternelles.
» La main qui fit les cieux posa mes fondements ;
» J'ai de l'homme et du jour précédé la naissance,
» Et je dure au-delà des temps.
» Entre, qui que tu sois, et laisse l'espérance.

***Trad. de* RIVAROL.**

Cette imitation rend très faiblement l'harmonie sourde, et conserve à peine les formes pittoresques de l'original ; elle est bien loin de satisfaire l'oreille et le goût de ceux qui connaissent la poésie italienne, ce qui est beaucoup plus rare que d'entendre et de parler la langue vulgaire de l'Italie ; mais elle suffit pour donner une idée de ce

passage du Dante, regardé partout comme le modèle d'une précision effrayante et d'un sublime profond et ténébreux, comme le sujet de son poëme.

22) PAGE 39, VERS 1.

Soit que du noir cachot où rugit Ugolin,
Au milieu de ses fils qui demandent du pain,
Et dont un feu cruel dévore les entrailles,
Il ferme sans retour les fatales murailles
Où l'affreux désespoir se renferme avec eux....

Voyez la note 21 du quatrième chant.

23) PAGE 45, VERS 5.

O Voltaire! combien ton sort fut moins heureux!
Ton sujet, un peu triste, est trop près de nos yeux,
Est trop près de nos temps.

Le sujet de la *Henriade* n'est pas *triste*: c'est Henri IV conquérant son royaume sur ses sujets révoltés. Il y a dans ce sujet de la variété, de la grandeur, un intérêt vraiment national, et ce n'est pas un choix malheureux que celui d'un héros dont le nom seul consacre un ouvrage. On a reproché plus justement à ce poëme l'imperfection du plan, la sécheresse des détails, l'absence du merveilleux; peut-être, en effet, comme l'observe M. Delille, la cause principale de ces défauts reconnus, c'est que le sujet est *trop près de nos yeux*. Les fictions épiques tiennent certainement trop peu de place dans la *Henriade*. Des hommes d'un goût sévère ont pensé qu'elles s'accorderaient mal avec la gravité d'un sujet

historique et récent. La distance des temps et des lieux, l'esprit de son siècle et le caractère de sa religion, permettent au poète plus ou moins dans ce genre; et sans doute on n'aurait souffert dans la *Henriade* ni les prodiges de la fable, ni les enchantements de la féerie. Mais, quoique Boileau paraisse d'un avis contraire, des critiques célèbres ont jugé le christianisme très susceptible d'une espèce de merveilleux, que Voltaire a mise en œuvre avec un grand succès, dans la belle fiction du Fanatisme sortant des enfers, sous les traits de Guise, pour exciter Jacques Clément au parricide, et lui remettre le poignard qui doit frapper Henri III. M. de la Harpe croit que ce merveilleux pouvait figurer plus souvent dans la *Henriade*, et qu'il n'aurait blessé ni la raison, ni les convenances du sujet. Cet écrivain a discuté, dans son *Lycée*, avec tout le talent qu'il avait pour la critique littéraire, les beautés et les défauts de ce poëme: il n'en a jamais condamné le sujet. Ses observations, qui m'ont paru frappantes de vérité, sont restées sans réplique, et j'y renvoie les lecteurs qui auraient encore besoin d'être convaincus.

24) PAGE 54, VERS 5.

Un amas de lambeaux et de sales chiffons
Éternise l'esprit des Plines, des Buffons;
Par eux le goût circule, et, plus prompte qu'Éole,
L'instruction voyage et le sentiment vole.

Dans l'un de ces nombreux ouvrages échappés à la

vieillesse de Voltaire, qui accusent aujourd'hui sa mémoire sans avoir augmenté sa renommée, on trouve aussi des vers sur le papier, qui méritent d'être remarqués. Ce sont les seuls qu'on ait retenus de la *Guerre de Genève*. Peut-être sera-t-on bien aise de les comparer à ceux de M. Delille sur le même sujet.

Tout ce fatras fut du chanvre en son temps;
Linge il devint par l'art des tisserands,
Puis en lambeaux des pilons le pressèrent;
Il fut papier. Vingt têtes à l'envers
De visions à l'envi le chargèrent.
Puis on le brûle, il vole dans les airs;
Il est fumée aussi bien que la gloire :
De nos travaux voilà quelle est l'histoire;
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui va nous engloutir.

Ces vers sont excellents, dit M. de la Harpe; la rapidité de cette transition inattendue, *il est fumée, aussi bien que la gloire*, est admirable. M Delille, bien digne de soutenir la comparaison, a mis dans ses vers des images et des pensées différentes, mais également vraies, telles que la nature de son ouvrage devait les lui inspirer. C'est ainsi que deux grands écrivains se rencontrent, traitent le même sujet, et conservent le caractère particulier de leur talent.

L'IMAGINATION,

POËME.

CHANT SIXIÈME.

LE BONHEUR ET LA MORALE.

Voyez cet élément, âme de l'univers,
Source de mille maux, de mille biens divers;
Il ramène le jour au sein de l'ombre obscure;
De nos foyers brûlants écarte la froidure,
Forme le diamant, mûrit les végétaux,
Dans la forge embrâsée amollit les métaux,
Célèbre avec éclat l'hymen et les conquêtes,
Et comme de nos arts est l'âme de nos fêtes.
Mais ce même élément, utile bienfaiteur,
Se change quelquefois en fléau destructeur,

7...

S'échappe des volcans, éclate avec la foudre,
Met les palais en cendre et les temples en poudre :
Imagination, ce sont là tes effets.
Source de mille maux et de mille bienfaits,
Suivant qu'on abandonne ou règle ton empire,
Tu peux nuire ou servir, ou créer ou détruire.
C'est donc à la sagesse à diriger ton cours;
Et comme Raphaël nous a peint les amours,
Caressant tour à tour ou battant leur chimère, (1
Ce que font ces enfants, la raison doit le faire.

Mais je veux, avant tout, de chaque illusion,
Dans les âges divers, suivre l'impression.

Sans soin du lendemain, sans regrets de la veille,
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille;
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir
Le passé, le présent, et l'immense avenir.
A peine au présent seul son âme peut suffire;
Le présent seul est tout, un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité.

Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance;
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.

Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté,
Dévore le présent avec avidité,
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde:
Plein des brûlants transports dont son cœur surabonde,
Il déborde, pareil à l'élément fumeux
Qui croît, monte, et répand ses bouillons écumeux,
Devance l'avenir, entend de loin la gloire,
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire,
Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file en riant ses jours.
Age aimable! âge heureux! ton plus bel apanage,
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux;
Non, tu sais espérer, ce trésor les vaut tous.

L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret, ou marche sans effroi.

Ce n'est plus l'homme en fleurs, nous faisant des promesses;
C'est l'homme en plein rapport, déployant ses richesses;
Ses esprits ont calmé leurs bouillons trop ardents;
Sa prudence est active et ses transports prudents;
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre;
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre,
Et sur le temps passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.
Hélas! telle n'est point la vieillesse cruelle;
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle.
Si la raison encor lui permet de prévoir,
C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir.
Voyez ce chêne antique! en son âge encor tendre,
Dans les champs paternels il aimait à s'étendre;
Chaque jour, plus robuste et plus audacieux,
Il plongeait dans la terre, il s'élançait aux cieux;
Mais quand l'âge a durci sa racine débile,
Dans la terre marâtre il languit immobile,
Et voilà la vieillesse! adieu les grands desseins,
Adieu l'amour, les vœux, l'hommage des humains!

Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre;
Déplacé sur la scène, il descend du théâtre;
Alors, n'attendant rien ni du temps ni d'autrui,
Il revient au présent, se ramène sur lui.
Que dis-je? le présent est un tourment lui-même.
Il se rejette donc vers le passé qu'il aime;
Il cherche à consoler, par un doux souvenir,
Et la douleur présente, et les maux à venir;
Et même, lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelqu'ombre de bonheur charme encor sa faiblesse.
Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté long-temps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie, (a
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.
Ce qu'il fit autrefois, il le voit aujourd'hui,
Et le présent lui-même est le passé pour lui.
Ne vîtes-vous jamais, au bord de la Tamise,
Cette noble retraite aux vieux guerriers promise?
La jeunesse, à ses yeux, part, navigue et revient;
Que fait le vieux nocher? Il voit, il se souvient,

Se rappelle les mers, les nations lointaines,
Ses dangers, ses combats, ses plaisirs et ses peines.
Il recommande aux vents les jeunes matelots,
Se rembarque en idée, et les suit sur les flots.
Ainsi l'homme repose assis sur le rivage,
Et de la vie encore embrasse au moins l'image.
Tant le ciel entretient la douce illusion! (3

Tout âge a ses faveurs, mais c'est à la raison
A diriger son cours. Elle dit à l'enfance :
« Je ne viens point troubler ta douce insouciance;
» Vis, jouis, sois heureux, quand tu le peux encor,
» Mais laisse à mes conseils diriger ton essor;
» La vie, en commençant, t'a fait d'heureux mensonges;
» Je ne veux point t'ôter, mais te choisir tes songes. »
Au jeune homme emporté par ses désirs fougueux,
Elle dit : « Sois plus sage, et modère tes vœux.
» Veux-tu, dans ta fureur, d'un vain regret suivie,
» De ses plaisirs futurs déshériter la vie?
» User fait le bonheur, abuser le détruit. »
Lorsque, dans ses forêts, il veut cueillir un fruit,

Du sauvage, dit-on, l'avide imprévoyance
Quelquefois coupe l'arbre, avec lui l'epérance.
« Voilà le despotisme, » a dit un grand auteur. [4]
Je dis : « voilà le vice ; il use le bonheur,
» Il tarit l'avenir. » La vie est un passage ;
Ménageons prudemment les vivres du voyage.
Le fou vers les plaisirs s'élance avec ardeur ;
Le sage en prend le miel, mais sans blesser la fleur.
Cueille encor, si tu veux, cette fleur fraîche éclose,
Mais laisse le bouton à côté de la rose.
L'âge viril, plus calme, a pourtant son écueil.
Alors le doux plaisir fait place au noble orgueil ;
Il vient, montrant des croix, des cordons et des mitres.
« Reçois, dit la raison, mais ennoblis ces titres ;
» Souvent au plus haut rang est le cœur le plus bas ;
» Tout honneur avilit qui ne l'honore pas. »
Mais quand l'homme vieillit, « hâte-toi, lui dit-elle,
» Qui sait si tu verras la vendange nouvelle ?
» Le doux présent échappe ; avant qu'il soit détruit,
» Goûte bien son bonheur, savoure bien son fruit. »

Lorsqu'aux hôtes des bois le chasseur fait la guerre,
De moment en moment l'enceinte se resserre :
Ainsi l'âge nous presse, et chassant les désirs,
Resserre chaque jour le cercle des plaisirs.
Ne sens-je point déjà la vieillesse ennemie
Déchirer mes liens et dénouer ma vie ?
Raffermi sous ces nœuds, au défaut des plaisirs,
N'a-t-on pas l'amitié pour charmer ses loisirs ?
N'a-t-on pas des enfants ? Dirigeons leur jeune âge,
Laissons-leur nos vertus, nos projets en partage ;
Les travaux que pour eux commença notre amour,
Nos enfants, dirons-nous, les finiront un jour.
Ainsi, prêt à mourir, l'homme apprend à renaître,
Et dans l'être qu'il aime il prolonge son être.
Tant le monde est lié ! tant Dieu voulut unir
Au père les enfants, au présent l'avenir !
De la saine raison tel est le doux langage.
Suivons ses lois : la vie est un terrain sauvage ;
Le germe du bonheur n'y croît point au hasard :
Enfant de la nature, il demande un peu d'art.

La liberté d'abord nourrit sa jeune plante :
Non cette liberté, farouche, menaçante,
Qui d'un peuple superbe, ardent, impétueux,
Soulève tout à coup les flots tumultueux,
Se plaît dans la tempête, et s'ennuie au rivage;
Mais cette liberté douce, discrète et sage
Qui cheminant sans bruit, d'un pas tranquille et sûr,
Va jouir à l'écart de son bonheur obscur.
Les potentats du nord, du midi, de l'aurore,
L'écharpe aux trois couleurs, les noirs drapeaux du Maure
Ne l'épouvantent pas. Sous le casque, en turban,
Sous les lois d'un sénat, sous les lois d'un divan,
Elle ne reçoit point, ne donne point d'entraves :
Il n'est que les tyrans qui soient vraiment esclaves.
Qui craint de commander risque peu de servir.
Voilà la liberté qu'on ne peut asservir,
Qui ne vient point des lois, d'un code, d'un système,
Qu'on doit à sa raison, qu'on se fait à soi-même.
Je la chéris pour moi, je la conseille à tous.
Heureux ! cent fois heureux qui, maître de ses goûts

Règle en paix de ses jours la course volontaire!
Le plaisir le plus doux est celui qu'on préfère.
L'imagination à son gré veut choisir,
Ses études, ses plans, ses travaux, son loisir;
La raison et l'instinct ont le même langage.
Observez cet oiseau dont vous dorez la cage!
Seul, captif, à l'aspect de l'immense horizon,
De son bec, de son aile il heurte sa prison;
Il regrette les champs, l'air, le ruisseau limpide:
Que sa cage s'entr'ouvre! il part d'un vol rapide;
Et les monts et la plaine, et les prés et les bois,
Il veut tout, choisit tout, est partout à la fois.
Ma muse n'en a point l'harmonieux ramage,
Mais elle en a gardé l'humeur libre et sauvage.
Eh! quel pouvoir eût pu ravir ma liberté?
Des champs américains le coursier indomté,
Le cerf qui, dans ses bois, dans ses libres campagnes,
Choisit ses eaux, ses prés, son gîte, ses compagnes,
Redoutent moins le frein, craignent moins les tyrans.
Si quelquefois je fus accueilli par les grands,

Je chéris leurs liens, mais sans porter leurs chaînes,
Et, lorsque les partis allumaient tant de haines,
Quand, suivant l'intérêt, le ton, l'ordre du jour,
Courageux, circonspect, emporté tour à tour,
Plus d'un adroit Protée, avec tant de prudence,
Pliait à tous les tons sa souple indépendance,
Rien ne put arracher un mot à ma candeur,
Une ligne à ma plume, un détour à mon cœur.
Eh! quel bien, dites-moi, vaut le charme suprême
D'obéir à son âme et de plaire à soi-même?

Mais c'est peu d'être libre, il faut d'un soin prudent
Fixer par le travail un cœur indépendant:
Sans lui la liberté nous tourmente et nous pèse,
Par lui des passions le tumulte s'appaise,
Les chagrins sont calmés, le vice combattu,
Il ajoute au plaisir, il nourrit la vertu.
Si j'entre dans la chambre où la modeste fille
Tient en main le fuseau, la navette ou l'aiguille,
D'un parfum de vertu je crois sentir l'odeur:
Les réduits du travail sont ceux de la pudeur.

De Buffon, de Rousseau, l'asile solitaire
Était du vrai bonheur l'auguste sanctuaire.
Mais loin tout effort vague, indécis, sans objet!
On poursuit sans courage un travail sans projet.
Voyez cet amateur dont la main incertaine
Sur vingt arts différents au hasard se promène!
Moins ami du travail, qu'amoureux du tracas,
Tour à tour il essaie une lyre, un compas,
Prend, quitte le crayon, quitte et reprend la plume,
Effleure une brochure, affronte un gros volume,
Et, consumant sa force en stériles essais,
Toujours se met en route et n'arrive jamais.
C'est ce fleuve sans lit qui couvrant son rivage
Se déborde sans force et se perd sans usage;
Mais redonnez un cours à tous ces flots épars,
Ils vont nourrir les champs, vont animer les arts.
Le travail veut un but: au bout de la carrière
On s'anime à sa vue, et surtout on espère.
Les travaux sans espoir nous sont toujours moins chers;
Enfin, soit qu'on cultive ou les champs ou les vers,

Qu'on habite la cour, la ville ou la campagne,
Quelle est du vrai plaisir la fidèle compagne ?
Tout dit : c'est la vertu, c'est là qu'est le bonheur,
Qu'il est beau ! qu'il est grand ! ce mot d'un vieil auteur
Qui s'écriait : « Grand Dieu ! veux-tu punir le vice ?
» Montre-lui la vertu, qu'il la voie, et frémisse ! »
Quoiqu'amante du vrai, fille de la raison,
Qui, mieux qu'elle, connaît la douce illusion ?
De l'espoir précédée et du plaisir suivie,
Elle seule embellit tout le cours de la vie.
Vers l'avenir obscur jette-t-elle les yeux ?
Au-delà de la vie elle aperçoit les cieux.
Revient-elle au présent ? déjà pour récompense
Elle a de ses bienfaits la douce conscience,
Et si le souvenir n'en est pas effacé
Avec quel doux transport elle voit le passé !
Cicéron nous l'a dit, les jours de la vieillesse
Empruntent leur bonheur d'une sage jeunesse.
Malheureux le mortel qui de ses premiers jours
Interrogeant la trace et remontant leur cours,

N'y voit qu'un vide affreux et qu'un désert immense !
Semblable au voyageur, conduit par l'espérance,
Qui foulait en partant des gazons et des fleurs,
S'ils ont du noir volcan éprouvé les fureurs,
Ne retrouve au retour que le deuil, le ravage,
Et d'un lieu désolé l'épouvantable image ;
Ainsi, dans ses beaux jours, jadis si pleins d'attraits,
Il ne retrouve plus que douleurs, que regrets ;
Dans ses réduits charmants, dans ses bosquets de rose
Où sur un lit de fleurs la volupté repose,
Tel qu'un affreux serpent, le repentir vengeur
Lève sa tête horrible, et s'attache à son cœur.

Cependant le temps fuit, le temps irréparable
Ajoute chaque jour au fardeau qui l'accable.
Sans force pour le mal, sans attrait pour le bien,
N'osant voir dans les cœurs, ni lire dans le sien,
Par les maux à venir, par la honte passée,
Vers un présent affreux son âme est repoussée,
Et passe sans retour du plaisir au remord,
Du remords aux douleurs, des douleurs à la mort.

Mais heureux ! trop heureux dans sa noble carrière
Celui qui rejetant ses regards en arrière,
Y retrouve partout les vices combattus,
La trace du travail et celle des vertus.
Je crois voir dans ses champs cet agricole utile
Dont j'ai peint le bonheur. Dans son terrain fertile,
Partout il reconnaît le fruit de ses travaux :
Il sécha ces marais, il creusa ces canaux;
Il défricha ces bois et ce côteau sauvage;
On lui doit cette source, il planta ce boçage;
A chaque pas qu'il fait, un souvenir flatteur,
Rafraîchit sa pensée et rajeunit son cœur.
Ainsi jouit le sage; et si dans sa carrière
Il n'a pas fait toujours tout le bien qu'il put faire,
Sa touchante douleur est celle de Titus, (5
Et ses nobles regrets sont encor des vertus.

Dans mes leçons encor, je voudrais vous apprendre
Quels dangers doivent suivre, et quels soins doivent prendre
Les hommes rassemblés dans ce monde trompeur,
Où chacun fait son rêve, et poursuit sa vapeur,

Où tant de faux amis, d'une apparence vaine
Masquent l'indifférence et quelquefois la haine.
Là, dans un double excès vient tomber la Raison,
D'un côté, sur ses pas conduisant le Soupçon
Qui, de son inquiète et timide paupière
Semble fuir à la fois et chercher la lumière;
Voyant partout un piège, et partout un danger:
Tel qu'un lâche espion sur un sol étranger,
Marche d'un pas craintif la triste Défiance:
De l'autre, la crédule et folle Imprévoyance
Erre dans ce dédale et sans guide et sans fil,
S'endort tranquillement à côté du péril,
Et d'un sommeil trompeur indolente victime
Tombe, et va, mais trop tard, s'éveiller dans l'abîme.
Entre les deux excès quel guide est le plus sûr?
Ah! c'est l'heureux instinct d'un sens droit, d'un cœur pur,
Qui, dans ce grand chaos, des passions humaines,
Des vices, des vertus, des plaisirs et des peines,
Pour les aimer toujours choisissant ses liens,
Sait écarter les maux, sait distinguer les biens;

Qui, sans se faire craindre, et sans craindre lui-même,
Évite ce qu'il hait, s'attache à ce qu'il aime;
Qui tendre et réservé, confiant et discret,
Sait donner à propos, et garder son secret.
Ainsi la fleur timide, et lente à se produire,
Se ferme au noir Borée, et s'ouvre au doux Zéphire:
Il ne veut, ni fouiller dans le secret des cœurs,
Ni se laisser surprendre à des dehors trompeurs,
Connaît les passions, les plaint, et leur pardonne,
Au doux besoin d'aimer sagement s'abandonne,
Fuit le tourment affreux de haïr ses amis,
Et dans les méchants seuls veut voir ses ennemis.
Ah! qui ne sait combien dans ses sombres caprices,
L'extrême défiance est féconde en supplices;
C'est elle qui, régnant dans les cœurs soupçonneux,
Corrompt tous les plaisirs, relâche tous les nœuds,
Fait de la vie entière une route épineuse,
Rend le bonheur craintif, et l'amitié douteuse.
A la cour d'un tyran, regardez Damoclès :
En vain de chants flatteurs résonne le palais,

En vain sur une table en délices féconde,
Tous les tributs de l'air, de la terre et de l'onde
Se montrent réunis; pâle et tout effrayé
De cette menaçante et sinistre amitié,
Il effleure, en tremblant, de ses lèvres livides
De ces mets affadis les douceurs insipides,
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et voit le fer mortel sur son front suspendu.
Telle est la défiance au banquet de la vie.
Que dis-je, son poison en corrompt l'ambrosie :
Elle-même contre elle aiguise le poignard,
Donne aux ombres un corps, un projet au hasard;
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire,
Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère :
Ainsi dans leurs forêts les crédules humains
Craignaient ces dieux affreux qu'avaient forgés leurs mains.
Quel besoin plus pressant nous donna la nature,
Que de communiquer les chagrins qu'on endure,
De faire partager sa joie et sa douleur,
Et dans un cœur ami de répandre son cœur?

Toi seul, triste martyr de la sombre prudence,
Toi seul ne connais pas la douce confidence.
En vain de ton secret tu te sens oppresser,
Au sein de quels amis l'oseras-tu verser?
Des amis! crains d'aimer; les plus pures délices
Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices!
Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel:
Toi, du plus doux objet tu composes ton fiel,
Ton cœur dans l'amitié prévoit déjà la haine :
De soupçons en soupçons l'amour jaloux se traîne.
Un génie ennemi brise tous tes liens;
Tu n'as plus de parents, ni de concitoyens;
Te voilà seul; va, fuis loin des races vivantes,
Habite avec les rocs, les arbres et les plantes,
Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu.
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre,
Tu ne dois plus les voir, ne dois plus les entendre.
Ton âme morte à tout ne vit que par l'effroi:
Les morts sont aux vivants moins étrangers que toi:

Le regret les unit; et toi, tout t'en sépare.

Hélas! il le connut ce tourment si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
La voix de la raison et celle de l'amour.
Quel sublime talent! quelle haute sagesse!
Mais combien d'injustice, et combien de faiblesse!
La Crainte le reçut au sortir du berceau,
La Crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ses leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun : plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence;
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts.
Là haut sur la colline il est assis peut-être
Pour saisir le premier le rayon qui va naître;
Peut-être au bord des eaux par ses rêves conduit
De leur chute écumante il écoute le bruit;

Ou, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire :
Il écoute et s'enfuit, et sans soins, sans désirs,
Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur,
Par des soins carressants apprivoisez son cœur :
Hélas! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a fait vos tourments, il a fait vos délices.
Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui :
Consolez-le du sort, des hommes, et de lui.
Vains discours! rien ne peut adoucir sa blessure :
Contre lui ses soupçons ont armé la nature.
L'étranger dont les yeux ne l'avaient vu jamais,
Qui chérit ses écrits sans connaître ses traits,
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide [6]
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide,
Son hôte, son parent, son ami, lui font peur : [7]
Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.

Est-il quelque mortel, à son heure suprême,
Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime,
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils?
L'infortuné qu'il est, à son heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière!
Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux!
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.

J'ai dit les biens charmants d'où naissent nos délices,
Je dois dire les maux qui causent nos supplices.
L'Imagination en augmente l'effroi;
Contre elle la raison va combattre avec moi.
Ces maux si redoutés sont de peu de puissance;
L'obscurité, la mort, et surtout l'indigence.

Vois-tu ce fier coursier qui, farouche, indomté,
Au moindre objet nouveau se cabre épouvanté?
Que son guide prudent doucement l'y ramène,
Il avance avec crainte, il approche avec peine;
Mais bientôt mieux instruit, il calme sa terreur,
Et reprend son courage en perdant son erreur.

Ainsi fait la raison, et ce fidèle guide,
Aguerrissant notre âme ombrageuse et timide,
Rend moins affreux les maux observés de plus près.
Mais la sagesse même a souvent ses excès.
Pourquoi veux-tu, dis-moi, sage et profond Montagne,
Que l'aspect de la mort en tout temps m'accompagne?
Je ne me sens point fait pour un si triste effort:
C'est mourir trop long-temps que voir toujours la mort.
Je sais qu'au bord du Nil un solennel usage
De la mort aux festins associait l'image;
Mais ce récit m'étonne et ne me séduit pas.
Que le galant Horace au milieu d'un repas,
En nous montrant de loin les funèbres demeures
Nous invite à saisir le vol léger des heures,
Je suis son doux conseil; et, quand la mort m'attend,
Par quelques vers encor je lui vole un instant.
Mais pourquoi, m'entourant de fantômes et d'ombres,
Me plonges-tu vivant dans les royaumes sombres?
Quel bien ne corromprait un si sombre avenir?
Quel cœur ne flétrirait un si noir souvenir?

Regardez ce mortel qu'envoya la justice
Du lieu de son arrêt au lieu de son supplice!
Sur sa route offrez-lui des festins, des palais!
Les palais, les festins sont pour lui sans attraits;
Croyant toucher déjà le terme qu'il redoute,
Il compte les instants, il mesure sa route,
Subit déjà sa peine, et, certain de son sort,
Entend dans chaque pas sa sentence de mort.
Tels seraient nos destins; cher Montagne, pardonne,
Ah! quels tristes conseils ta sagesse nous donne!
Que la mort, disais-tu, sur un ton moins chagrin,
Me trouve oublieux d'elle et bêchant mon jardin!
Pourquoi donc aujourd'hui dans ta sombre manie,
Pour apprendre à mourir, veux-tu perdre la vie?
O combien la nature est plus sage que toi!
En nous voilant la mort, elle en bannit l'effroi;
Sa marche est invisible, et notre heure dernière
Ne vient pas tout d'un coup, ne vient pas tout entière.
La nature vers nous l'amène pas à pas,
Elle rend par degrés tes sens moins délicats;

Elle assourdit des sons les routes sinueuses,
Endurcit du palais les houpes chatouilleuses,
Chaque jour tu sens moins la beauté des couleurs;
Les charmes du toucher, le doux esprit des fleurs.(8
Ainsi sa lente main, sans choc et sans secousse,
Nous roulant mollement par une pente douce,
Dérobe de la mort l'insensible progrès;
Les dégoûts ont d'avance affaibli les regrets.
La mort ainsi se glisse; et, quand le ciel l'ordonne,
L'homme, comme un fruit mûr, au trépas s'abandonne.
Eh! comptes-tu pour rien ce profond sentiment
Qui nous fait espérer jusqu'au dernier moment?
En vain de ce mourant les membres s'engourdissent,
Le pouls meurt, l'œil s'éteint, les muscles se roidissent,
Son flatteur même en vain dit que le terme est prêt,
L'espoir opiniâtre appelle de l'arrêt.

De loin la pauvreté semble encor plus cruelle;
J'ai doublement le droit de réclamer pour elle,
Je fus pauvre long-temps sans me plaindre des dieux,
Je fus riche un moment sans être plus heureux.

Un vain accroissement de jouissances vaines
Ne fit que varier mes plaisirs et mes peines.
A mon premier état le destin m'a rendu,
J'avais bien peu gagné, j'ai donc bien peu perdu!
Mais l'homme soutient mal tout ce qu'il exagère,
J'aime la pauvreté qui n'est pas la misère.
Horace la nommait la médiocrité;
Il faut un peu d'aisance à la félicité.
La fortune a son prix : l'imprudent en abuse;
L'hypocrite en médit, et l'honnête homme en use.

Toi qui dans ton tonneau, mal nourri, mal vêtu,
Y logeas la folie auprès de la vertu,
Tu peux jeter ta coupe, orgueilleux Diogène,
Et boire dans tes mains, moi je garde la mienne;
Et si la mode encor voulait que les Houdon,
Les Moreau, les Pajou, rivaux d'Alcimédon (1)
Gravassent sur ses bords le lierre qui serpente,
Ou les bras tortueux de la vigne rampante,
Malgré toi je saurais en connaître le prix.
Mais combien tu me plais, lorsque d'une souris

Les miettes de ton pain t'attirant la visite,
Tu t'écriais gaîment : « j'ai donc un parasite !
« J'ai donc le superflu ! » Voltaire, avec raison,
Le jugeait nécessaire, et je le crois fort bon.
Mais, dès que le travail a vaincu la misère,
Le superflu n'est pas bien loin du nécessaire :
L'heureuse pauvreté le trouve à peu de frais.
Mais vois que de travail, que de soins, que d'apprêts
Dans ses pompeux besoins exige l'opulence !
A toute la nature elle fait violence ;
Le printemps sur l'hiver usurpe ses jardins,
Les glaces en été rafraîchissent ses vins.
Du fougueux Aquilon craint-elle la furie ?
Des pièges sont dressés aux rats de Sibérie ;
Pour elle il faut braver les saisons, les climats ;
Il faut des matelots, du canon, des soldats ;
Il faut pour ses habits que le Mexique enfante
La pourpre d'un insecte et l'azur d'une plante.
Il faut pour ses festins tirer d'un sol nouveau

La fêve d'un arbuste et le miel d'un roseau.
Où courent ces vaisseaux voguant à pleine voile?
Dans le fond de l'Asie ils vont chercher la toile,
Qui, gonflée en cravatte ou pliée en turban,
Pare le cou d'un fat ou le front d'un sultan;
Ou ces cailloux brillants que Golconde nous donne,
Ou ce globe argenté que la nacre emprisonne,
Ou l'émail du Japon ou le thé des Chinois.
L'or commande: partez, tourmentez à la fois
Les hommes, et les vents, et la terre, et les ondes;
Le déjeûner du riche occupe les deux mondes.

La pauvreté ne trouble et ne tourmente rien;
Pour son goût, pour ses yeux tout est beau, tout est bien;
Et sans chercher au loin la douce Malvoisie,
Le vin de ces coteaux pour elle est l'ambrosie.
Approchez, pénétrez sous ces rustiques toits,
Deux déesses que j'aime y règnent à la fois:
Du pauvre vertueux l'une et l'autre est l'amie;
L'une est la Propreté, l'autre l'Économie;

L'une embellit sa table, assaisonne ses mets,
Fait reluire l'étain de ses humbles buffets;
Et, du doux avenir préparant les délices,
L'autre impose au présent de légers sacrifices.

O que l'homme est trompé! combien il connaît peu
Et les secrets du monde et les desseins de Dieu!
La fortune à ses yeux d'abord paraît bizarre;
Libérale pour l'un, pour l'autre elle est avare;
Elle crée au hasard des petits et des grands,
Forme l'ordre inégal et des biens et des rangs;
D'une main dédaigneuse au hasard elle jette
Le sceptre d'un côté, de l'autre la houlette.
Mais bientôt compensant ses rigueurs, ses bienfaits,
Elle-même se rit des présents qu'elle a faits;
En peines, en plaisirs l'illusion féconde
Rétablit en secret l'équilibre du monde;
Et la crainte et l'espoir balançant nos destins,
Ont, bien avant vos lois, nivelé les humains.
Oui, tout paie un tribut à la misère humaine;
Le riche par l'ennui, le pauvre par la peine;

A l'un le travail pèse, à l'autre le loisir.
Combien vont, l'or en main, mendier le plaisir!
Pauvres riches! ces biens que vous croyez les vôtres,
Combien l'illusion souvent les donne à d'autres!
A qui sont ce grand parc et ce pompeux jardin?
Sur la foi d'un vain titre ou d'un vieux parchemin,
Tu les crois bonnement au seigneur de la terre;
Mais, non, ce n'est point là le vrai propriétaire.
Veux-tu le voir? regarde: il est dans ce bosquet.
Un Virgile à la main, comparant en secret
Le poète et les champs, l'art avec la nature,
Et, devant le modèle, admirant la peinture.
Pareil à ces oiseaux dont il entend la voix,
Comme eux, sans soin, sans gêne, il jouit de ces bois;
C'est pour lui qu'on traça ces belles promenades,
Que s'étendent ces lacs, que tombent ces cascades.
Leurs seigneurs rarement en supportent l'ennui.
Les droits en sont pour eux, les délices pour lui.
Tel chez son noble ami, dans sa belle vallée,
S'emparant d'un bosquet, d'un berceau, d'une allée,

Sans soin, sans gens d'affaire, et partant sans souci,
Jean-Jacques fut souvent le vrai Montmorenci.[10]

La crainte d'être obscur nous touche plus encore;
L'homme craint d'ignorer, mais surtout qu'on l'ignore.
Écrivain ou guerrier, artiste ou magistrat,
Chacun cherche bien moins le bonheur que l'éclat.
Mais connais-tu, réponds, un plus triste servage
Que le joug de la gloire et son dur esclavage,
Qui condamne un mortel à vivre hors de lui,
Et le fait respirer par le souffle d'autrui?...
L'amour-propre inquiet souffre de peu de chose:
C'est un voluptueux que blesse un pli de rose.
De nos prétentions le chatouilleux orgueil
S'offense d'un oubli, d'un geste, d'un coup-d'œil.
D'un seul mot de Louis le grand Racine pleure.[11]
La censure déchire, et la louange effleure.
Sont-ce les grands emplois et les titres d'honneur
Qui flattent ton espoir et séduisent ton cœur?
Mirabeau nous l'a dit, croyons-en sa parole,
La roche Tarpéïenne est près du Capitole.

Lui-même secondé par un heureux hasard,
Mourut fort à propos ; peut-être, un jour plus tard,
Du haut du tribunat nous l'aurions vu descendre ;
Eh ! qui sait quel destin le sort garde à sa cendre ! [1]
Tout ce peuple qu'il vit suivre son char en deuil
Peut-être va demain outrager son cercueil.
Ah ! si l'orgueil encor refuse de me croire,
Qu'il contemple Necker et connaisse la gloire.
Jeune, il avait déjà, dans ses emplois obscurs,
Pressenti la grandeur de ses destins futurs.
Élevé par degrés auprès du rang suprême,
Son roi le consultait, il était roi lui-même ;
Paris l'idolâtrait ! adoré des hameaux,
On leur nommait Necker, ils oubliaient leurs maux.
Aux Français rassemblés sous ses fameux auspices,
Son astre promettait des destins plus propices ;
Un exil triomphant ajoute à tant d'éclat :
En pleurant un seul homme on croit pleurer l'état.
Partout le deuil est pris, la douleur ordonnée,
Les tribunaux déserts, la scène abandonnée.

Peuple heureux, calmez-vous; on le rend à vos vœux:
Préparez son triomphe, et rendez grâce aux dieux.
Il revient! Près de lui, siégeant en souveraine,
Sa fille, ivre d'honneur, se croit bien plus que reine.
Les hommes, les chevaux, de sa gloire lassés,
Tardent trop de le rendre à nos vœux empressés.
Le rebelle désir de le voir reparaître,
A brisé le pouvoir et détrôné son maître.
Parmi les cris, les vœux, les flots d'adorateurs,
Il vient! Son char rapide échappe aux orateurs.
Infortuné! jouis quand tu le peux encore;
Le peuple peut demain haïr ce qu'il adore.
Il entre enfin! Il entre! ô douleur, ô regret!
L'idole s'est montrée, et le dieu disparaît!
Ainsi le peuple ingrat trahit le grand Pompée,
Tel plutôt un enfant rejette sa poupée:
Que dis-je? le dédain fait place à la fureur.
Poursuivi dans les bois, promenant sa terreur,
Des murs qu'enorgueillit sa triomphale entrée,
Précipitant dans l'ombre une fuite ignorée,

Il part ; il va revoir ces lieux pleins de son nom,
Et témoins aujourd'hui de son triste abandon.
Mais un billet fatal a trahi son passage;
Au lieu de cris d'amour, j'entends des cris de rage.
Tout ce peuple qu'il vit dételant ses coursiers
S'atteler à son char couronné de lauriers,
Qui l'avait proclamé père de la patrie,
Tout honteux maintenant de son idolatrie,
L'insulte, l'emprisonne. Aux mains de ses bourreaux
Il échappe avec peine; et, pour comble de maux,
Présentant en spectacle à la haine vengée
Sa popularité par le peuple outragée,
A travers les débris du trône des Capet,
Il fuit, il se relègue au donjon de Copet,
Malheureux, et prêtant une oreille alarmée
Aux mourantes rumeurs de tant de renommée. (13

Ainsi méconnaissant les biens, les maux réels,
L'Imagination égare les mortels.
Le sage emploi du temps, l'active solitude,
Le doux charme des champs, la consolante étude,

Préviennent ces écarts. Joignez-y ces auteurs
Qui forment la raison et dirigent les mœurs.
Tel, l'ami du bon sens, l'ingénieux Horace,
Se joue autour du cœur, nous instruit avec grâce,
Fait aimer le repos, la médiocrité,
Et donne à la morale un air de volupté.
Rousseau, plus inflexible en sa mâle droiture,
Prend l'homme dans les bois, tout près de la nature;
Chez lui la vérité parle avec passion,
Et c'est avec fureur qu'il prêche la raison.
Fontenelle toujours, craignant quelque surprise,
Aux passions sur lui ne donne point de prise,
Soigne attentivement son timide bonheur,
Même dans l'amitié met en garde son cœur;
Ami des vérités, par crainte les enchaîne, (14
Et s'abstient du plaisir, pour éviter la peine.
Écoutant moins son cœur, et bien plus son esprit,
Voltaire orne avec art la raison qu'il chérit;
Mais sa philosophie, avec plus de souplesse,
Sur les mœurs de son temps compose sa sagesse;

Et l'auteur du Mondain, à nous plaire occupé,
Immole la morale au succès d'un soupé,
Abandonne la vie à la fougue des vices,
Néglige ses devoirs, recherche ses délices :
Jamais son cœur n'admit de sentiments profonds.
Riche du fonds d'autrui, mais riche par son fonds,
Montagne les vaut tous : dans ses brillants chapitres,
Fidèle à son caprice, infidèle à ses titres,
Il laisse errer sans art sa plume et son esprit,
Sait peu ce qu'il va dire, et peint tout ce qu'il dit.
Sa raison, un peu libre et souvent négligée,
N'attaque point le vice en bataille rangée;
Il combat, en courant, sans dissimuler rien;
Il fait notre portrait en nous faisant le sien.
Aimant et haïssant ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Je dis ce que d'un autre il dit si bien lui-même :
« C'est lui, c'est moi. » Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler en sage, et causer en ami.
Heureux ou malheureux, à la ville, en campagne,
Que son livre charmant toujours vous accompagne.

Ne peut-on pas aussi, dans le choix des auteurs,
Consulter ses besoins, et son âge et ses mœurs.
Graves, ils calmeront le feu de la jeunesse;
Gais, ils feront encor sourire la vieillesse.
Tel Voltaire naissant étudiait Newton;
Vieux, lisait Arioste, et composait MEMNON;
Et près du froid Jura, dans l'hiver de sa vie,
A tous nos jeunes fous faisait encore envie.
Telles, filles de l'art, des fleurs parfument l'air,
Font régner le printemps et douter de l'hiver.

Ainsi, de la raison empruntant le langage,
Contre les passions de tout rang, de tout âge,
Je dictai des leçons; mais, contre ses ennuis,
Le malheur à son tour implore des appuis.
Eh! peux-tu dédaigner, Muse compatissante,
Du malheur éploré la voix attendrisante?
Souvent des cœurs ingrats la noire trahison,
La mort de ce qu'on aime accable la raison.
Tantôt c'est de l'exil la langueur importune;
Tantôt l'écroulement d'une haute fortune.

Dirai-je les horreurs de la captivité ? [15]
Combien de l'âme alors je crains l'activité !
C'est alors que le cœur, loin de tout ce qu'il aime,
Se repliant sur lui, se dévore lui-même ;
Alors tout s'exagère. Alors de la raison
Les songes douloureux, sont pour elle un poison,
Et l'homme, de ses maux instrument et victime,
Du malheur en rêvant, approfondit l'abîme.
Quels que soient vos chagrins, gardez que la douleur
D'une seule pensée occupe votre cœur !
Par des distractions dont s'amuse votre âme,
De ses feux dévorants amortissez la flamme ;
Les flèches de Diane, ainsi que ses filets,
Souvent de Cythérée affaiblirent les traits.
Des beaux arts, à leur tour, le doux apprentissage
S'empare de l'esprit, le distrait, le soulage,
Et d'un joug trop pesant notre esprit échappé,
Par leurs jeux innocents est doucement trompé.
Ainsi, lorsqu'à grands flots un noir torrent bouillonne,
Notre art ouvre une issue à la vague qui tonne ;

Alors le fier torrent court moins impétueux,
Et vient baisser son frein, d'un flot respectueux.
Ainsi l'âme élancée en sa vaste carrière
Veut des amusements plutôt qu'une barrière;
Ainsi trente tyrans dans Athène autrefois,
Régnaient moins durement en régnant à la fois;
Comme dans la nature, ainsi notre âme libre,
Par d'heureux contrepoids conserve l'équilibre.
De la distraction tel est l'effet puissant!
Au pouvoir qui la domte elle en oppose cent.

Des prisonniers français contemplez l'industrie: (16
Retenus dans les fers, privés de leur patrie,
Leurs épouses, leurs fils, leurs amis sont absents,
Mais d'un travail heureux les soins divertissants,
Consolent leurs regrets; là, la paille docile,
Prend mille aspects nouveaux sous une main agile,
De mille riens charmants amuse leur ennui,
Se dessine en navette, ou se roule en étui;
Ou, d'un chapeau léger composant la parure,
Va des beautés d'Écosse orner la chevelure.

Leurs ongles pour canifs, leur rasoir pour ciseau,
Ils travaillent le lin, l'écorce, le roseau;
L'un tresse son panier, et l'autre sa corbeille,
A la journée active ils ajoutent leur veille.
Ailleurs les vils débris de leurs sobres banquets,
Des os taillés, sculptés et façonnés sans frais,
Chef-d'œuvre ingénieux de la constance adroite,
Sont changés en coffrets, sont transformés en boîte,
Et sous un doigt léger présentent chaque jour
Des dons pour l'amitié, des présents pour l'amour;
Et d'un art inventif l'élégante merveille
S'en va rendre plus pure ou la bouche ou l'oreille;
Le chef-d'œuvre imprévu charme les yeux surpris,
Et l'art, de la matière, a surpassé le prix.
Chaque heure a son emploi; ces simples bagatelles
Vont charmer les amis, les amants et les belles;
Et le bonheur oisif, en dépit des verroux,
De l'adresse captive est lui-même jaloux.
Ainsi souvent les arts de l'ennui sont l'ouvrage,
Et l'esprit inventeur est né de l'esclavage;

Le captif solitaire est soulagé par lui,
Il trompe la douleur, et le temps et l'ennui.
Tout prêt à s'échapper par des routes nouvelles,
Dédale en sa prison se fabriqua des ailes,
En arma son enfant, et, libre de ses fers,
Nocher audacieux navigua dans les airs.
Mais avant de quitter ses lugubres demeures
Combien sur lui du temps pesaient les lentes heures !
Le travail l'abrégeait, et son cœur désolé
Avant que d'être heureux fut du moins consolé.
Ah ! sous le poids des fers si l'esprit peut s'éteindre,
Combien l'égarement est encor plus à craindre
Pour un ami des arts de qui l'esprit ardent
Veut dans le monde entier errer indépendant,
Et de qui l'âme fière, ombrageuse et sauvage
S'effarouche et s'irrite au seul nom d'esclavage !
Tel fut ce Pélisson, dont la constante foi
Brava pour un ami le courroux d'un grand roi[17]
Digne élève des arts, sa généreuse audace

De l'illustre Fouquet embrassa la disgrâce;
Et tandis que dans Vaux aux naïades en pleurs,
Lafontaine faisait répéter ses douleurs, (18
Pélisson dans les fers suivit cette victime :
Aimer un malheureux, ce fut là tout son crime.
Trop souvent du pouvoir les agents détestés
Joignent à ses rigueurs leurs propres cruautés.
Du triste Pélisson pour combler la misère,
On avait retranché de son toit solitaire
Ses livres, ses travaux, et l'art consolateur
Qui confie au papier les sentiments du cœur. (19
Déjà dans les langueurs de sa mélancolie
Il sentait par degrés s'approcher la folie.
Pour tromper ses chagrins il invente un secret,
Frivole en apparence, et puissant en effet.
Des milliers de ces dards, dont les pointes légères
Fixent le lin flottant sur le sein des bergères,
Jetés sur ses lambris, ramassés tour à tour,
Trompaient dans sa prison les longs ennuis du jour;

Mais bientôt ce vain jeu ne fut qu'un soin pénible :
L'être qui sent, lui seul console un cœur sensible.
Au défaut des humains, souvent les animaux
De l'homme abandonné soulagèrent les maux ;
Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortune n'est pas difficile en amis,
Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux ! soudain : que ne peut le malheur !
Voilà son compagnon et son consolateur ! (2)
Il l'aime, il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie ;
Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
Il l'appelle ; il accourt, et jusques dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de ces secours il charme sa souffrance,
Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,
Si de ce malheureux caché dans sa prison,

Le soin intéressé naît de son abandon :
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
Son instinct fut plus juste ; et dans leur solitude
Défiant et barreaux, et grilles, et verroux,
Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux.
Lorsque de la vengeance implacable ministre,
Un geolier, au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie et l'écrase à ses yeux :
L'insecte était sensible, et l'homme fut barbare !
Ah ! tigre impitoyable et digne du Tartare,
Digne de présider au tourment des pervers,
Va, Mégère t'attend au cachot des enfers !
Et toi de qui Pallas punit la hardiesse,
Mais à qui ton bienfait a rendu sa noblesse,
Dont peut-être l'instinct dans ce mortel chéri
Devinait des beaux arts l'illustre favori ;
Arachné (21), si mes vers vivent dans la mémoire,
Ton nom de Pélisson partagera la gloire ;

On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs ;
Et ton sort avec lui partagera nos pleurs.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTES
DU CHANT SIXIÈME.

[1]) PAGE 78, VERS 8.

Et comme Raphaël nous a peint les amours,
Caressant tour à tour ou battant leur chimère,
Ce que font ces enfants, la raison doit le faire.

ALLUSION à ces jolies arabesques, où l'on voit des amours montés sur des chimères; les uns les battent, les autres les caressent et les couronnent de fleurs. On a retrouvé les mêmes images dans quelques peintures antiques découvertes à Herculanum; un savant voyageur faisait, il y a peu d'années, de profondes recherches, et préparait un gros livre pour expliquer le sens allégorique de ces peintures, qui ne sont peut-être qu'un caprice de l'art et un jeu de l'imagination.

[2]) PAGE 81, VERS 11.

Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté long-temps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

On reconnaît ici cette pensée si philosophique de

Lucrèce ; *cur non, ut vitæ plenus conviva, recedis?* qui a été traduite plusieurs fois et d'une manière à peu près semblable, parce que l'idée et l'expression sont données par le poète latin.

3) PAGE 82, VERS 1.

Tant le ciel entretient la douce illusion!

Dans l'*Art poétique* d'Horace et dans celui de Boileau, les quatre âges de l'homme sont considérés sous le rapport dramatique, et peints avec les modifications que le même caractère éprouve aux différentes époques de la vie. Ici, le poète n'envisage le même sujet que dans ses rapports avec l'imagination, dont il veut diriger l'influence par les conseils de la morale et de la raison. Personne ne soupçonnera M. Delille d'avoir voulu refaire les tableaux de deux grands maîtres, dont il est lui-même l'admirateur le plus éclairé : mais il entrait dans le plan de son poëme de présenter ces mêmes tableaux sous un point de vue différent, et de prouver que les plaisirs de l'imagination appartiennent à tous les âges, comme à toutes les situations de la vie.

4) PAGE 83, VERS 1.

Du sauvage, dit-on, l'avide imprévoyance
Quelquefois coupe l'arbre, avec lui l'espérance.
« Voilà le despotisme, » a dit un grand auteur.

C'est le mot si souvent cité de Montesquieu : « Quand

» les sauvages du Canada veulent avoir le fruit, ils » coupent l'arbre au pied : voilà le despotisme. »

5) PAGE 91, VERS 13.

Et si dans sa carrière
Il n'a pas fait toujours tout le bien qu'il put faire,
Sa touchante douleur est celle de Titus,
Et ses nobles regrets sont encor des vertus.

Un seul jour s'étant écoulé sans que le maître du monde eût répandu quelque bienfait particulier, Titus dit ce mot à jamais célèbre ; *diem amisi*, « j'ai perdu la » journée. » Le nom de Titus est un hommage pour les meilleurs princes, comme celui de Néron est une injure pour les plus cruels tyrans. L'histoire des premiers Césars ne présente qu'un seul homme qui puisse être comparé à Titus, et qui ait excité les mêmes sentiments : c'est Germanicus, fils de Drusus et neveu de Tibère. On croyait assez généralement qu'en parvenant au pouvoir suprême, Germanicus aurait rétabli l'ancienne république : mais sa mort funeste étouffa pour toujours ce projet, plus généreux que prudent, et l'on ne voit pas que Titus, adoré dans Rome et surnommé *les délices du genre humain*, en ait eu seulement la pensée; tant, malgré le règne abominable d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Claude, d'un Néron, d'un Vitellius, les Romains avaient rapidement abandonné les principes ré-

publicains de leurs pères, et s'étaient convaincus que la monarchie est la seule forme de gouvernement qui convienne à un grand empire!

6) PAGE 97, VERS 17.

Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide...

Voyez, dans les *Confessions de J. J. Rousseau*, les inquiétudes que lui causèrent un vieil invalide et un jeune enfant, qu'il ne retrouva plus dans la promenade où il avait coutume de les rencontrer, et qu'il croyait conspirer avec ses ennemis.

7) PAGE 97, VERS 19.

Son hôte, son parent, son ami lui font peur:
Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.

J. J. Rousseau fut en effet le modèle et la victime de cette défiance continuelle qui empoisonne les plus douces affections, et dénature les procédés les plus généreux. On connaît sa conduite et ses étranges accusations contre M. Hume. M. du Peyrou, qu'il se plut long-temps à appeler l'*hôte de son cœur*, devint aussi l'objet de ses injurieux soupçons. Ce philosophe célèbre ne fut ni plus

juste, ni plus raisonnable envers madame de Franqueville, l'une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles du siècle dernier, qui, à force d'éloges et d'enthousiasme, avait obtenu de lui quelques témoignages d'estime auxquels il ne se livra jamais qu'avec une extrême réserve; il finit même par l'accuser d'être d'intelligence avec *ses ennemis*. (Voyez *la Correspondance de Rousseau avec madame de Franqueville et M. du Peyrou*, publiée récemment.)

8) PAGE 101, VERS 3.

Chaque jour tu sens moins la beauté des couleurs;
Les charmes du toucher, le doux esprit des fleurs.

Cette peinture touchante de la vieillesse, que la nature prépare à la mort par l'affaiblissement progressif de tous les organes de la vie, rappelle un mot connu de Fontenelle. On sait que cet homme illustre conserva jusqu'à l'âge de cent ans la finesse d'esprit et la sérénité d'âme qui l'avaient toujours caractérisé. Ses forces physiques diminuèrent aussi très-tard. Il était nonagénaire quand il perdit l'ouïe, et que sa vue s'affaiblit. C'est alors qu'il dit à ses amis; *j'envoie devant moi mes gros équipages*. Dans ses derniers moments, son médecin lui ayant demandé s'il souffrait, il répondit :

je ne sens qu'une difficulté d'être. La vieillesse de Fontenelle semble avoir servi de modèle à M. Delille, pour peindre la fin d'un sage qui termine sa carrière sans douleur et sans regrets.

9) PAGE 102, VERS 15.

Et si la mode encor voulait que les Houdon,
Les Moreau, les Pajou, rivaux d'Alcimédon,
Gravassent sur ses bords le lierre qui serpente,
Ou les bras tortueux de la vigne rampante,
Malgré toi je saurais en connaître le prix.

On reconnaît ici la troisième églogue de Virgile, heureusement imitée.

Pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos hederâ vestit pallente corymbos.
. . . .
Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
Et molli circùm est ansas amplexus acantho;
Orpheaque in medio posuit, silvasque sequentes.
VIRG. *Buc.*

Les trois sculpteurs français, nommés dans les vers de M. Delille, sont célèbres par de très beaux ouvrages, et méritaient l'honneur d'être opposés à Alcimédon.

10) PAGE 106, VERS 19.

Tel chez son noble ami, dans sa belle vallée,
S'emparant d'un bosquet, d'un berceau, d'une allée,
Sans soin, sans gens d'affaire, et partant sans souci,
Jean-Jacques fut souvent le vrai Montmorenci.

Si Rousseau, victime de son imagination ardente et sombre, avait pu connaître et conserver le bonheur, il l'eût trouvé dans sa retraite de Montmorenci. S'il faut l'en croire lui-même, l'amour de la solitude lui était inspiré par cet indomtable esprit de liberté que rien n'avait pu vaincre, et devant lequel les honneurs, la fortune et la réputation n'étaient rien pour lui. « Il est » certain, dit-il, que cet esprit me vient moins d'orgueil » que de paresse ; mais cette paresse est incroyable : tout » l'effarouche ; les moindres devoirs de la vie civile lui » sont insupportables. Un mot à dire, une lettre à écrire, » une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des » supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce or- » dinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié » m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour » elle ; on suit son cœur, et tout est fait. Voilà encore » pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits : car » tout bienfait exige reconnaissance ; et je me sens le » cœur ingrat, par cela seul que la reconnaissance est » un devoir. Enfin l'espèce de bonheur qu'il me faut,

» n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas » faire ce que je ne veux pas. » — Il eut ce bonheur dans son séjour à Montmorenci : les soins de l'amitié la plus délicate lui procurèrent, dans cet asile, la douce médiocrité dont le poète de l'*Imagination* a fait ici la peinture. On observera peut-être que ce n'est point la pauvreté qu'il avait d'abord annoncée ; mais quoique l'imagination puisse adoucir tous les maux de l'indigence, ce ne sont pas les rêves d'Irus que M. Delille veut donner pour consolation aux malheureux ; et, pour trouver des plaisirs au sein de la pauvreté, je crois qu'il a dû nécessairement la distinguer de la misère. Ce morceau charmant parut, il y a quelques années, dans les feuilles publiques, et fut recueilli par tous ceux qui ont conservé le goût et le sentiment des beaux vers.

11) PAGE 107, VERS 15.

D'un seul mot de Louis le grand Racine pleure.
La censure déchire, et la louange effleure.

« Parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre ? » dit avec humeur Louis XIV à madame de Maintenon : elle avait eu la faiblesse de lui avouer que Racine était l'auteur d'un mémoire où la misère des peuples et les vices de l'administration étaient peints des couleurs les plus vives et les plus touchantes. Ce mémoire fit une impression pénible sur l'esprit du roi. Madame de Main-

tenon réussit à l'effacer; mais elle ne put dissiper les idées tristes et la mélancolie profonde qu'inspirait à Racine la crainte d'avoir déplu au monarque qui l'avait comblé de ses bienfaits. On a écrit que ce sentiment douloureux avait abrégé sa vie; mais on sait que Racine mourut d'un abcès au foie. Au reste, il est très vrai que la plus mauvaise critique lui causait un chagrin violent, et que, malgré toutes les faveurs de la cour et les éloges inspirants de Louis XIV, la cabale de l'hôtel de Nevers, et les satires des protecteurs de Pradon, éloignèrent de la scène l'auteur de Phèdre et d'Iphigénie, dans la force de l'âge et du talent. Cette déplorable vengeance du génie est retombée sur la postérité : nous avons perdu tout ce que Racine aurait pu faire dans les quatorze ans qui s'écoulèrent entre les représentations de Phèdre et celle d'Athalie.

12) PAGE 108, VERS 4.

Eh! qui sait quel destin le sort garde à sa cendre!

Les restes de Mirabeau ont passé du Panthéon aux gémonies; l'outrage fait à sa cendre est peut-être ce qui doit absoudre sa mémoire, si l'on se rappelle dans quel temps et par quels hommes furent abolis les honneurs, ridiculement prématurés, qu'on lui avait décernés.

13) PAGE 110, VERS 14.

Il fuit, il se relègue au donjon de Copet,
Malheureux, et prêtant une oreille alarmée
Aux mourantes rumeurs de tant de renommée.

Il y a, sans doute, dans l'élévation et la chute de M. Necker, un grand exemple de l'inconstance du peuple et des caprices de sa faveur. Mais l'époque de la fortune politique de ce ministre, et les évènements qui le renversèrent sont encore trop près de nous pour qu'il soit possible de fixer sa réputation. Quand Tacite, au commencement de ses *Annales*, promet de parler sans animosité comme sans flatterie, il a grand soin d'ajouter, *Quorum causas procul habeo :* « Les motifs en sont » déjà loin de moi. »

14) PAGE 111, VERS 11.

Fontenelle, toujours craignant quelque surprise,
Aux passions sur lui ne donne point de prise,
Soigne attentivement son timide bonheur,
Même dans l'amitié met en garde son cœur;
Ami des vérités, par crainte les enchaîne...

Ce dernier vers fait allusion à ce que disait Fontenelle : *Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir.* On a voulu quelquefois lui faire un reproche de cette réserve philosophique;

elle me paraît aussi conforme à l'honneur qu'à la prudence. Il y a peu de vérités absolues ; et, parmi les maximes qu'on admet pour telles en philosophie, il en est dont l'imprudente publication n'a jamais produit que des malheurs et des crimes. Ainsi le mot de Fontenelle annonce non seulement un caractère sage et modéré, soigneux de son bonheur (ce qui est très permis), mais encore un esprit juste et élevé, qui voit de plus loin et de plus haut que le vulgaire des philosophes, et qui ne croit point permis de compromettre le repos de plusieurs générations, pour le plaisir orgueilleux de rajeunir d'anciennes erreurs, et de les présenter comme de nouvelles découvertes en morale et en politique. C'est à cette sage réserve, à cette généreuse circonspection, qu'on doit reconnaître les vrais philosophes, et les distinguer de ces turbulents sophistes, dont les doctrines pernicieuses préparent et précipitent le bouleversement des états.

15) PAGE 114, VERS 1.

Dirai-je les horreurs de la captivité?
Combien de l'âme alors je crains l'activité.

Ce tableau de l'homme en proie aux horreurs de la captivité, qui n'est ici qu'esquissé, a été tracé avec beaucoup plus d'étendue par M. Delille, dans le second chant de la *Pitié*. Une peinture touchante de tous les sentiments qui concourent alors à accabler le malheur,

adroitement contrastée par les images du bonheur passé, dont l'imagination vient accroître les maux présents, forme de ce morceau l'un des plus beaux du poëme. Le lecteur sera bien aise de le retrouver ici, avec quelques changements de l'auteur, qui le rendent plus propre à ce nouvel ouvrage :

Voyez gémir en proie, à sa longue torture,
Ce mortel confiné dans sa noire clôture.
Pour unique plaisir et pour seul passe-temps,
De sa lente journée il compte les instants,
Ou de son noir cachot mesure l'étendue,
Ou médite en secret sa fuite inattendue;
Ou de ceux qu'avant lui renferma sa prison
Lit sur ces tristes murs la complainte et le nom;
Et, lui-même y traçant sa douloureuse histoire,
A ceux qui le suivront en transmet la mémoire.
C'est peu d'être enchaîné dans ces tristes tombeaux,
Combien de souvenirs viennent aigrir ses maux!
Hélas! tandis qu'auprès de leurs jeunes compagnes,
Dans les riches cités, dans les vastes campagnes,
Ses amis d'autrefois errent en liberté,
Lorsque l'heure propice à la société
Reconduit chaque soir la jeunesse folâtre
Aux entretiens joyeux, à la danse, au théâtre,
Ou d'un plaisir plus doux annonçant le retour,
Du moment fortuné vient avertir l'amour,

Il est seul; en un long et lugubre silence,
Pour lui le jour s'achève, et le jour recommence;
Il n'entend point l'accent de la tendre amitié,
Il ne voit point les pleurs de la douce pitié:
N'ayant de mouvement que pour traîner des chaînes,
Un cœur que pour l'ennui, des sens que pour les peines;
Pour lui plus de beaux jours, de ruisseau, de gazon;
Cette voûte est son ciel, ces murs son horizon.
Son regard élevé vers les flambeaux célestes
Vient mourir dans la nuit de ses cachots funestes;
Rien n'égale à ses yeux leur morne obscurité;
Ou, si par des barreaux avares de clarté
Un faible jour se glisse en ces antres funèbres,
Il redouble pour lui les horreurs des ténèbres;
Et, le cœur consumé d'un regret sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

16) PAGE 115, VERS 11.

Des prisonniers français contemplez l'industrie.

M. Delille a été témoin, pendant son séjour en Angleterre, de ces industrieuses occupations, et il s'est réuni aux Français qui se trouvaient alors à Londres, pour venir au secours de ces infortunés. Tout le monde sait les maux qu'ils éprouvèrent; mais on ne saurait trop répéter qu'il se fit en leur faveur une quête parmi les émigrés français, et que des familles, ruinées par la

révolution, des prêtres, dignes de leur ministère sacré, partagèrent avec eux le peu de ressources qui leur restaient. C'est ce beau trait que M. Delille a immortalisé par les vers suivants du poëme de la *Pitié:*

> O vous ! tristes captifs délaissés par la France,
> Contez-nous quelle main nourrit votre indigence?
> Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
> Méritaient vos fureurs, méritaient vos mépris?
> Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères;
> Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.

17) PAGE 117, VERS 17.

> Tel fut ce Pélisson, dont la constante foi
> Brava pour un ami le courroux d'un grand roi.

Pélisson, que le goût des lettres n'avait point éloigné des affaires, et qui fut à la fois l'un des plus beaux esprits et l'un des meilleurs financiers de son temps, partagea la faveur et la disgrâce du célèbre et malheureux Foucquet. Il resta quatre ans à la Bastille, sans qu'on pût jamais altérer son attachement ni corrompre sa fidélité pour celui qu'il regardait comme son bienfaiteur et son ami. Louis XIV, qui était digne d'apprécier ce noble dévoûment, mit un terme à la captivité de Pélisson, se l'attacha, le fit maître des requêtes, et voulut qu'il écrivît l'histoire de son règne. Madame de Montespan, à qui l'intégrité de Pélisson avait fait perdre un procès considé-

rable, choisit depuis Racine et Boileau pour le même ouvrage : ainsi l'hommage rendu au talent n'était qu'une injustice envers la vertu. Mais Pélisson reçut du roi, l'ordre exprès de continuer son travail, et conserva tous les avantages qui y étaient attachés. Peu d'hommes ont eu plus d'amis, ont mieux rempli les devoirs de l'amitié, en ont mieux éprouvé la douceur et la constance. Pendant qu'il était à la Bastille, Tannegui Lefèvre lui dédia son *Lucrèce* et le *Traité de la superstition de Plutarque.* L'Académie française n'ayant point de place vacante à lui offrir, ordonna que la première serait à lui, et qu'en attendant il aurait droit d'assister aux assemblées et d'y opiner comme académicien. Il y fonda, depuis, un prix de poésie. La petite vérole avait horriblement défiguré Pélisson, et Mlle. Scudéri disait assez plaisamment, qu'il *abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids ;* mais la noblesse de son âme, l'énergie et l'élévation d'un caractère ferme et généreux, réparaient ce léger malheur : il jouit toute sa vie de l'estime publique, et sa mort fut honorée des regrets et des larmes de tous ceux qui l'avaient connu.

18) PAGE 118, VERS 2.

Et tandis que dans Vaux aux naïades en pleurs,
Lafontaine faisait répéter ses douleurs....

Lafontaine n'avait pas eu, comme Pélisson, des liaisons intimes avec Foucquet ; mais il avait eu part à ses

libéralités. Le surintendant lui faisait une pension, pour laquelle il donnait tous les trois mois une quittance en vers. C'en fut assez pour que le poète de la nature, cet homme si négligent et si facile, qui a dit de lui-même, *je suis chose légère et vole à tout sujet*, s'attachât courageusement à la disgrâce de son bienfaiteur. On connaît son *Élégie aux nymphes de Vaux* : il porta son attachement pour Foucquet jusqu'à l'injustice contre Colbert, et fit, contre ce grand ministre, les seuls vers satiriques qui soient sortis de sa plume, si l'on excepte ceux que le dépit lui arracha contre Lully.

19) PAGE 118, VERS 8.

Du triste Pélisson pour combler la misère,
On avait retranché de son toit solitaire
Ses livres, ses travaux, et l'art consolateur
Qui confie au papier les sentiments du cœur.

On avait cru, disent les auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, que pour découvrir les secrets de Foucquet, le meilleur moyen était de faire parler Pélisson. En conséquence, on aposta un Allemand simple et grossier en apparence, mais fourbe et rusé, qui cachait, sous les dehors d'un prisonnier malheureux, toute la finesse et la lâcheté d'un espion. Pélisson le pénétra ; mais, ne laissant point apercevoir qu'il eût reconnu le piège, et redoublant au contraire ses poli-

tesses envers l'Allemand, il s'empara tellement de son esprit, qu'il en fit son émissaire. Il s'en servit pour établir un commerce de lettres avec mademoiselle de Scudéri. Il employa tout son temps à lui écrire et à défendre Foucquet. Ce fut alors qu'il composa, pour cet illustre infortuné, trois mémoires qui sont encore regardés comme des chefs-d'œuvre. « Si quelque chose approche de l'éloquence de Cicéron, dit l'auteur du » *Siècle de Louis XIV*, ce sont ces trois *factums*. Ils » sont dans le même genre que plusieurs discours de » l'orateur romain, un mélange d'affaires judiciaires et » d'affaires d'état, traitées solidement, avec un art qui » paraît peu et une éloquence touchante. » Pélisson, à qui ces généreuses apologies auraient dû procurer la liberté, n'en fut resserré que plus étroitement. On lui retira le papier et l'encre : il se vit réduit à écrire sur des marges de livres, avec le plomb de ses vitres, et conserva, pour toute société, un Basque stupide et morne, qui ne savait que jouer de la musette. On va voir le parti qu'il en tira.

20) PAGE 119, VERS 9.

Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux : soudain, que ne peut le malheur!
Voilà son compagnon et son consolateur!

Une araignée tendait sa toile dans un soupirail qui donnait du jour à la prison de Pélisson. Il entreprit de

l'apprivoiser. Il mit des mouches sur le bord du soupirail, tandis que son Basque jouait de la musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma au son de cet instrument; elle sortait de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposait: ainsi, l'appelant toujours au même son, et rapprochant de lui les mouches qu'il lui offrait, il parvint, après un exercice de plusieurs mois, à discipliner si bien cette araignée, qu'elle partait toujours au signal donné par la musette, pour aller saisir une mouche au fond de la chambre et jusque sur les genoux du prisonnier. — Il est très-vrai qu'un geolier imbécille eut la cruauté d'enlever à Pélisson cet amusement qui remplissait une partie de ses heures, et d'écraser l'araignée à ses yeux. Au reste, on ne doit pas s'étonner que l'ennui d'une longue et douloureuse solitude eût fini par attacher un homme d'un esprit supérieur à une occupation qui paraît puérile, et même à cet insecte que, dans une situation différente, il eût peut-être trouvé dégoûtant. L'auteur de ce poëme m'a raconté, avec cette grâce naïve et piquante qu'il met dans tous ses récits, qu'un prisonnier suisse avait imité Pélisson, et qu'au lieu d'une araignée il en avait apprivoisé deux. Elles étaient si bien familiarisées avec lui, qu'il croyait connaître parfaitement leur instinct et même leurs maladies. Un de ses amis, qui avait la permission de le visiter rarement, avait été témoin de l'empressement de ses araignées à courir vers lui, dès qu'il leur en donnait le signal. Un jour, il

le trouva plus triste qu'à l'ordinaire, et ne vit plus qu'une araignée. « Et l'autre? s'écria-t-il. — Elle est » morte, répondit le prisonnier. — Et comment? —*De* » *la poitrine.* »

21) PAGE 120, VERS 14.

Et toi de qui Pallas punit la hardiesse,
Mais à qui ton bienfait a rendu sa noblesse,
Dont peut-être l'instinct dans ce mortel chéri
Devinait des beaux arts l'illustre favori;
Arachné....

Tout le monde connaît la fable d'Arachné, qui osa disputer le prix de la broderie à Minerve, et que la jalouse déesse métamorphosa en araignée. (Voyez *les Métam. d'Ovide*, *liv.* VI.)

L'IMAGINATION,

POËME.

CHANT SEPTIÈME.

LA POLITIQUE.

Lorsque de l'univers l'aimable enchanteresse,
L'Imagination, me porta dans la Grèce,
Je ne m'attendais pas qu'un jour mes propres yeux
Verraient ces belles mers, ces beaux champs, ces beaux cieux;
Je les ai vus [1] ! mon cœur a tressailli de joie :
Homère m'a guidé dans les champs où fut Troie. [2]
Pour moi, ses vers divins peuplaient ces lieux déserts,
Et ces lieux, à leur tour, m'embellissaient ses vers.
Un délire charmant, qu'il m'inspirait sans doute,
D'enchantements sans nombre avait semé ma route;

Je ne demandais plus, pour traverser les flots,
Ni le secours des vents, ni l'art des matelots;
Je disais aux tritons, aux jeunes néréides,
De pousser mon vaisseau sur les plaines humides.
Tout à coup sur ces mers, à mes yeux s'est montré
Un stupide pacha, d'esclaves entouré;
Tout s'est désenchanté; j'ai vu dans le silence
S'asseoir sur des débris la servile ignorance;
Et j'ai dit, en pleurant sur ces illustres lieux:
« Séjour de la beauté, des héros et des dieux,
» Qu'as-tu fait de ta gloire? O malheureuse Grèce!
» As-tu donc oublié tes titres de noblesse?
» Partout sont des témoins de tes antiques arts;
» Partout de tes palais, de tes temples épars,
» Quelque reste imposant, dans sa décrépitude,
» Semble encore à lui seul peupler ta solitude.
» Vois gravés sur tes murs Platée et Marathon!
» Tant qu'il reste une pierre où se trouve leur nom,
» Elle accuse ta honte et pleure ta mémoire;
» Eh! pourquoi dépouiller tous tes droits à la gloire?

» De ta grandeur antique une ombre reste encor;
» Voilà l'habit, l'écharpe et d'Hélène et d'Hector.
» Dans la jeune beauté qui bondit en cadence,
» Des vierges de tes chœurs j'ai reconnu la danse; (3
» Sa voix m'a rappelé leurs sons mélodieux,
» Cette langue sacrée et d'Homère et des dieux.
» Reine dans la tribune, au lycée, au théâtre,
» Dans les chants du rameur, dans les accents du pâtre,
» J'ai reconnu son rythme et son charme flatteur.
» N'as-tu plus ton beau ciel, ton climat enchanteur?
» Derrière les rochers de Sparte et de l'Épire,
» De tes anciens héros la liberté respire. (4
» De tes pompeux débris sors donc et lève-toi;
» Reprends ton noble orgueil, reprends ton sceptre; et moi,
» Sous ton ciel poétique, à l'aspect du Bosphore,
» Pour ma divinité je vais chanter encore. »
Et comment en ces lieux oublier ses bienfaits?
N'est-ce point chez ce peuple, épris de ses attraits,
Qu'elle dictait les lois, inspirait les oracles,
Et marchait au bonheur au milieu des miracles?

Muse, qui l'instruisis au grand art d'émouvoir,
Aux modernes états viens montrer son pouvoir;
Dis-moi comme sa voix, douce législatrice,
Commandait sans licteurs, gouvernait sans supplice;
Viens, parle, et que ces bords qui te furent connus,
Te rappellent Orphée, Amphion et Linus.
Quand Orphée, Amphion, Linus, prenaient la lyre,
Leurs voix des vains plaisirs ne chantaient pas l'empire;
Ils chantaient les héros, les arts et les autels,
Et les augustes lois consolant les mortels.
Art des vers, souviens-toi de tes premiers miracles; [5]
Souviens-toi qu'en ces lieux tu dictais les oracles,
Et fais entendre encor des sons dignes de toi.

Quand des hommes unis sous une même loi,
D'une cité commune habitèrent l'enceinte,
En vain, pour inspirer le respect et la crainte,
Leur chef eût déployé l'appareil des faisceaux,
Rassemblé des soldats, dressé des échafauds;
L'Imagination étalant tous ses charmes,
Bien mieux que la coutume, et les lois, et les armes,

Par les solennités, les fêtes et les jeux,
Le costume imposant, les spectacles pompeux,
Nourrit du bien public la noble idolâtrie,
Et fit par les plaisirs adorer la patrie.
Mais avant que des jeux, des fêtes et des arts,
La pompe politique enchantât les regards,
Il fallait sous des chefs, armés de la puissance,
Des mortels nés égaux forcer l'obéissance,
Et du respect des rangs nourrir l'illusion.
Sans elle, tout est trouble, erreur, confusion;
Sans elle, tout à coup plus terrible et plus fière,
S'élève en rugissant l'égalité première,
Qui, fondant l'anarchie et féconde en tyrans,
Par le commun désastre égale tous les rangs.
Ce respect seul est tout, et dans l'olympe même,
L'ingénieux Ovide en a trouvé l'emblême.

Voyez-le, nous ouvrant les annales des cieux,
Raconter aux mortels l'étiquette des dieux!
« Lorsque les dieux, dit-il, au ciel prirent séance,
» Nul ordre n'y régnait, et nulle préséance

» Ne distinguait entr'eux les états différents,
» Les grands et les petits étaient aux mêmes rangs. (6
» Souvent des immortels de l'ordre le plus mince,
» Des dieux nouveau venus et des dieux de province,
» Auprès de Jupiter s'asseyaient sans façon;
» Neptune prenait place à côté d'un triton;
» Près de Cybèle était la nymphe du bocage;
» On vit près d'Apollon un satyre sauvage,
» Un monstre qui n'était homme et dieu qu'à moitié;
» Et, pour tout dire enfin, les cieux faisaient pitié.
» Pour comble de malheur, vils enfants de la terre,
» Des hommes aux cent bras aux dieux firent la guerre.
» L'olympe était perdu, quand le grand Jupiter
» Lança des traits brûlants de l'empire de l'air,
» Et contre l'insolence, armé de la justice,
» Foudroya de leurs monts l'orgueilleux édifice.
» Sur son trône vengé le vainqueur vint s'asseoir;
» Alors, pour affermir à jamais son pouvoir,
» Une divinité dans le ciel prit naissance:
» Son nom est Dignité; les Égards, la Décence,

» Baissent à côté d'elle un œil respectueux ;
» Elle eut, même en naissant, des traits majestueux.
» Elle-même des dieux distingua chaque classe ;
» Elle régla leurs rangs, leur assigna leur place ;
» Au-dessous des grands dieux mit les dieux plébéiens,
» Des cieux mieux ordonnés paisibles citoyens.
» Tous de leur souverain respectaient la présence ;
» A son banquet royal tous siégeaient en silence ;
» Apollon seul, touchant son luth mélodieux,
» Avait droit de troubler l'auguste paix des cieux.
» Ainsi chacun, soumis à cet ordre suprême,
» En honorant son chef fut honoré lui-même ;
» Et le Respect enfin, fils de la Dignité,
» Dispensa le Pouvoir de la sévérité. »

Je connais un empire où l'auguste déesse,
D'une brillante cour souveraine maîtresse,
Soutint long-temps le sceptre ; elle réglait les rangs,
Subordonnait le peuple, en imposait aux grands.
Louis, qui quarante ans lui confia sa gloire,
Louis lui dut peut-être autant qu'à la victoire. (7

Au bal, à l'audience, aux festins, aux combats,
Toujours en grand costume elle suivait ses pas,
Et plaçait les sujets à leur juste distance.
Long-temps son successeur régna par elle en France.
Un nouveau règne enfin s'ouvrit comme un beau jour;
Un couple auguste en fit l'ornement et l'amour.
Mais, moins fiers en secret de régner que de plaire,
Leur bonté détruisit l'Étiquette sévère;
La foule de p us près put voir son souverain;
La royauté perdit son magique lointain;
Le costume oublia sa noblesse imposante;
Alors tout fût perdu : l'Illusion puissante,
Aux regards composés, à l'air mystérieux,
L'Illusion, qui sert et les rois et les dieux,
Aux Français familiers que le Respect fatigue,
Dans ses libres humeurs n'opposa plus de digue.
De l'antique Respect tout fut désenchanté;
Le Pouvoir disparut avec la Dignité;
Et, rappelant en vain cette auguste déesse,
La Force, mais trop tard, reconnut sa faiblesse.

Quand des êtres divers subordonnés entr'eux,
Un utile Respect eût affermi les nœuds,
Par des fêtes, des jeux et des cérémonies,
Il fallut captiver leurs tribus réunies :
Ainsi dans tous les lieux l'art des législateurs
Sur l'empire des jeux fonda celui des mœurs,
Et de l'esprit public entretenant les flammes,
Par l'oreille et les yeux assujétit les âmes.

De ces solennités, par qui sut autrefois
L'Imagination suppléer à nos lois,
Aucune n'est égale à ces pompes funèbres
Qu'elle-même embellit chez cent peuples célèbres ;
Plein de ces grands pensers et de ces grands tableaux
J'ai médité long-temps, assis sur les tombeaux ;
Non pas pour y chercher, dans ma mélancolie,
Le secret de la mort, mais celui de la vie.

Regardez ces débris dispersés par les vents :
Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivants ?
Non : d'un tendre intérêt sources toujours fécondes,
Les tombeaux sont placés aux confins des deux mondes.

Rendez-vous triste et cher, où, confondant leurs vœux,
La vie et le trépas correspondent entr'eux.
Ceux que vous croyez morts vivent dans vos hommages;
Vous conservez leurs noms, vous gardez leurs images;
Et qui n'a pas connu ces dogmes révérés ?
Voyez comme, assemblant ces restes adorés,
Le Sauvage avec joie en remplit sa cabane,
Et change en lieu sacré sa retraite profane !
L'amour de son pays, c'est l'amour des aïeux.
Allez lui commander d'abandonner ces lieux :
« Dis donc, vous répond-il, dis aux os de nos pères :
» Levez-vous, et marchez aux terres étrangères. » [8]
Dans ses marques de deuil quel sentiment profond !
Tandis que sur sa main posant son triste front,
L'époux morne et pensif pleure un fils qu'il adore,
La mère en gémissant vient le nourrir encore;
Et sur la tombe où gît l'objet de ses douleurs,
Elle verse en silence et son lait et ses pleurs.

Dirai-je des Natchés la tristesse touchante ?
Combien de leur douleur l'heureux instinct m'enchante !

Là, d'un fils qui n'est plus la tendre mère en deuil
A des rameaux voisins vient pendre le cercueil.
Eh! quel soin pouvait mieux consoler sa jeune ombre?
Au lieu d'être enfermé dans la demeure sombre,
Suspendu sur la terre et regardant les cieux,
Quoique mort, des vivants il attire les yeux.
Là, souvent sous le fils vient reposer le père;
Là, ses sœurs en pleurant accompagnent leur mère;
L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des fleurs,
Lui prête son abri, l'embaume de ses pleurs;
Des premiers feux du jour sa tombe se colore;
Les doux zéphyrs du soir, le doux vent de l'aurore
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau:
De l'amour maternel illusion touchante!

Des peuples policés la morale savante
Aux plus sauvages mœurs ressemble quelquefois,
Et souvent de l'instinct la raison suit les lois:
Ainsi la vertueuse et tyrannique Rome,
Qui fut souvent l'opprobre et la gloire de l'homme,

Pour s'honorer soi-même honora le cercueil. (9)
Non que j'approuve ici le faste de son deuil,
Ses pleureuses à gage et leurs cris mercenaires.
Tous ces pompeux regrets, ces larmes mensongères,
Valent-ils un des pleurs dérobés à demi
Qui roulent tendrement dans les yeux d'un ami?
Mais qui ne chérirait la tristesse pieuse
Qui, perçant des tombeaux la nuit religieuse,
Par d'innocents tributs répétés tous les ans,
Des flots de vin, de lait, des fruits et de l'encens,
Venait charmer les morts dans leur asile sombre,
Et de la vie au moins leur retraçait quelqu'ombre?
Les morts étaient muets à leurs cris douloureux,
Mais le cœur leur parlait et répondait pour eux.
Si j'entre en ces dépôts des monuments antiques,
Ces urnes, ces trépieds, ces bronzes magnifiques,
N'égalent pas pour moi ces vases de douleurs
Où l'amitié versait et recueillait ses pleurs.
Enfin, j'honore en eux jusques à la folie,
Qui place près des morts les besoins de la vie.

Je sais que plus d'un peuple, en sa stupide erreur,
Mêle la barbarie à ces doux soins du cœur :
Ainsi sont inhumés, chez des peuples barbares,
Leurs plus chers serviteurs, leurs chevaux les plus rares
Leur chien le plus fidèle ; innocents animaux,
Consumés par la faim dans la nuit des tombeaux.
Étrange aveuglement, stupide frénésie,
Qui joint dans le cercueil la mort avec la vie !
Mais quel cœur ne pardonne aux consolants abus
Qui des vivants aux morts apportent les tributs,
Le miel, le vin, l'encens, l'obole du voyage ?
La raison dédaigneuse insulte à cet hommage ;
Mais quand le cœur honore un objet adoré,
L'erreur est respectable et l'abus est sacré.
Que dis-je ? ces regrets, ces cultes domestiques,
Sont-ils donc étrangers aux fortunes publiques ?
L'état n'est-il pour rien dans ces touchants regrets ?
Non, non : du deuil public vénérables objets,
Ces morts à haute voix sont nommés dans vos temples,
Vivent dans leurs travaux, dans leurs nobles exemples ;

Surtout dans leurs écrits leur souveraine voix,
De leur couche de mort vous a dicté ces lois
Qui disposent encor de vos fils, de vos filles,
Sont l'âme de l'état, le code des familles ;
Leurs vœux règnent sur vous, et prolongeant leurs jours,
A vos enfants soumis ils commandent toujours.
L'héritage éternel qui, dans la race humaine,
Des générations forme la grande chaîne,
Remonte, redescend, et, par d'utiles nœuds,
Joint le père aux enfants, les fils à leurs aïeux.
Ce n'est donc pas en vain que l'humanité sainte,
Des tombeaux en tous lieux a consacré l'enceinte.
Protéger les tombeaux, c'est honorer les morts;
Et ce culte sublime, en consacrant leurs corps,
Maintient leurs volontés, impose au sacrilège
Qui, bravant du trépas l'auguste privilège,
Outrageant et la tombe, et la terre, et les cieux,
De la mort libérale ose tromper les vœux :
Homicide attentat, dont l'avide imprudence,
Détruisant le bienfait, détruit la bienfaisance.

Ravit à la bonté l'espoir d'un souvenir,
Et par l'ingratitude apauvrit l'avenir.
Eh ! sans ce long respect, ce culte salutaire,
Qui des races transmet la chaîne héréditaire,
Que seraient les mortels ? les siècles passagers
Périraient sans retour, l'un à l'autre étrangers :
Ainsi du peuple ailé les familles légères,
Vagabondes tribus, sans aïeux et sans frères,
Méconnaissent leur race au sortir du berceau.
Mais du sein de la nuit et du fond du tombeau,
Un cri religieux, le cri de la nature,
Vous dit : « Pleurez, priez sur cette sépulture ;
Vos parents, vos amis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.
Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,
Honorez-les pour eux, pour l'état, pour vous-mêmes. »
Ainsi le dogme saint de l'immortalité
Recommande notre ombre à la postérité ;
Ainsi prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,
Le respect pour les morts gouverne encor la vie.

TAYLOR INST. OXFORD

Aussi, voyez comment l'automne nébuleux,
Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux,
Où des siècles humains, que les temps renouvellent,
Les générations en foule s'amoncèlent, (10)
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant,
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant!
Là, des cœurs attendris écoutant le murmure,
La foi vient recueillir les pleurs de la nature.
Cette religion, dont les austères lois
Quelquefois du sang même ont étouffé la voix,
Aujourd'hui visitant les funèbres enceintes,
Entre l'homme vivant et les races éteintes,
Réveillant de l'amour les pieuses douleurs,
De la mort elle-même emprunte les couleurs;
Ce n'est plus son habit, ses hymnes d'allégresse,
C'est sa robe de deuil et ses chants de tristesse.
Hélas! quand ses élus, au gré de leurs désirs,
S'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,
Pour leurs frères souffrants mère compatissante,
Elle élève vers Dieu sa voix attendrissante;

Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un Dieu.
Pour courir aux tombeaux tous sortent du saint lieu;
Aucun ne se méprend, chacun connaît la pierre
Où tout ce qu'il aima repose sur la terre,
Et le tertre modeste où gît l'humble cercueil,
Et la croix funéraire, et l'if ami du deuil,
Qui, protégeant les morts de son feuillage sombre,
A l'ombre des tombeaux aime à mêler son ombre.
Dieux! sous combien d'aspects, dans ce triste séjour,
Se montrent le regret, la douleur et l'amour.
Là, les cheveux épars, la sœur pleure son frère;
Hélas! trop tôt ravie aux baisers de sa mère,
Une vierge a subi son précoce destin;
Un jour, par ses accents, précurseurs du matin,
Pour les travaux du jour le coq l'eût éveillée;
Le soir, par ses chansons égayant la veillée,
Au bruit de la romance et des vieux fabliaux,
Elle eût tourné la roue et roulé les fuseaux!
Ailleurs, un faible enfant, d'une mère chérie,
Sans connaître la mort, redemande la vie.

Plus loin, chauve et courbé, ce vieillard pleure assis
Entre le corps d'un père et le tombeau d'un fils;
Et, par ses cheveux blancs averti d'y descendre,
Déjà choisit sa place à côté de leur cendre.
Approchez : là repose un héros villageois,
Qui laissa ses sillons pour les drapeaux des rois.(1)
Le Trépas, au hasard peuplant son noir royaume,
L'oublia dans les camps et le prit sous le chaume;
Tout le hameau le pleure : il ne contera plus
Les grands coups qu'il porta, les hauts faits qu'il a vus.
Quelle est, sur la hauteur, cette tombe isolée
Où s'empresse à grands flots la troupe désolée?
Ah! c'est de leur pasteur le monument pieux;
Leur espoir sur la terre, il l'est encore aux cieux.
L'ami pleure un ami, l'époux pleure une épouse;
Hélas! de leur bonheur la fortune jalouse
A peine encor formés a brisé leurs doux nœuds;
Elle expire, et son fils, ô destin malheureux!
Ce fils à qui jamais ne sourira son père,
Meurt, avant d'être né, dans le sein de sa mère;

Tel le bouton naissant se fane avec la fleur.
Partout les cris du sang et les larmes du cœur,
Les cités, les hameaux, les palais, les cabanes,
Tous ont leurs morts, leurs pleurs, leurs cercueils et leurs mânes;
Durant le jour entier, les soupirs, les sanglots,
Roulent de tombe en tombe, et d'échos en échos.
Souvent on croit ouïr, des voûtes sépulcrales,
De lamentables voix sortir par intervalles.
Soudain la scène change : ô surprise ! ô transport !
Je vois planer la vie au-dessus de la mort :
Son empire est fini. Dans sa sombre retraite,
J'entends, j'entends sonner la terrible trompette.
Partout, avec ces mots, court l'espoir et l'effroi :
« Vieux ossements, vivez ; poudre, réveille-toi. »
Et déjà l'Éternel prépare en ses justices
Le lieu des châtiments et le lieu des délices.
Mais avant ce grand jour, reçois, Dieu de bonté,
Les vœux de la faiblesse et de l'humanité.
Peux-tu punir toujours les erreurs d'une vie
Si chèrement payée et si vite ravie ?

Dieu puissant, dis un mot; leurs crimes ne sont plus;
Dieu, rouvre les tombeaux et reprends tes élus :
Qu'ils te parlent pour nous; que de leurs rangs suprêmes,
Ils contemplent les maux qu'ils connurent eux-mêmes,
Et qu'ainsi soient unis, par d'invisibles nœuds,
Et la vie et la mort, et la terre et les cieux!
Ainsi des morts sacrés nous honorons les restes;
Que dis-je? ô siècle impie! ô dogmes trop funestes!
Ce culte, ce respect, qu'on nomme préjugés,
Ne sont que trop détruits ou que trop négligés;
Les morts n'ont plus d'amis; mais si nos froids hommages
Des antiques douleurs dédaignent les usages,
O vous, que j'ai perdus, qu'enferme le cercueil,
Ah! lisez dans mon âme, et voyez-y mon deuil.

Toi surtout, toi, Turgot, que j'aimai dès l'enfance,
Toi, l'ami des vertus, des arts et de la France,
Cœur noble et généreux, je n'oublîrai jamais
Que tu daignas sourire à mes premiers essais,
Que tu vins me chercher dans mon humble fortune,
Que tu formas mon goût, aidas mon infortune;

D'un mal, héréditaire ainsi que tes vertus,
Tu meurs; mais tes bienfaits vivent où tu n'es plus. (1)
Ces écrits qu'en mourant me légua ta tendresse,
J'en fais ma volupté, mon orgueil, ma richesse.
Hélas! le ciel jaloux te ravit à mon cœur,
Trop tôt pour tes amis, mais non pour ton bonheur.
Tu n'as point vu les maux de ma triste patrie,
Le sang qu'elle a versé, le joug qui l'a flétrie;
Dans la nuit du tombeau tu dors en paix, et moi,
Je pleure ici, tout seul, sur la France et sur toi.
Des malheureux humains cruelle destinée!
A souffrir, à mourir, leur race est condamnée;
De l'indigent surtout tel est le triste sort:
Le berceau, la douleur, le travail et la mort.

C'est pour charmer ces maux, que nos sages ancêtres
Inventèrent les jeux et les fêtes champêtres:
Ainsi dans les hameaux, la danse et les chansons
Célèbrent la vendange et les riches moissons.
Mais ces temps ne sont plus: une morne tristesse
Partout a remplacé la rustique allégresse,

Depuis que, cultivant et semant pour autrui,
Le travail indigent ne cueille plus pour lui.
Autour des gerbes d'or qui marchent vers les granges,
Des corbeilles de fruits, des paniers de vendanges,
Les chants, les cris joyeux ne retentissent plus:
Le travail est resté, les plaisirs sont perdus.
Le Midi seul encor, de ses fêtes rustiques, (1)
A gardé dans ses champs quelques restes antiques;
Là, de fleurs entouré par le cultivateur,
Le char de la moisson marche en triomphateur;
Là, dès que Mai sourit, de ses fleurs couronnée
Et sous le dais d'un chêne avec pompe amenée,
La bergère s'assied, et ravit aux brebis
La laine dont ses mains fileront ses habits.
Chacune, tour à tour, vient offrir la dépouille
Qu'attendent le fuseau, l'aiguille et la quenouille.
Le mouton favori se présente à son tour,
Adopté par le choix ou donné par l'amour;
Plus indulgente alors, la sensible bergère
Promène le ciseau d'une main plus légère.

Tout à coup on se lève, et les pipeaux légers
Appellent à la fois bergères et bergers;
On chante, on danse, on rit, et le côteau renvoie
Bien avant dans la nuit les éclats de leur joie.
De ces jeux des hameaux, des fêtes des pasteurs,
Que je passe à regret aux pompes des vainqueurs!
Tous les peuples du monde ont voulu, par des fêtes,
Signaler leurs exploits, célébrer leurs conquêtes;
Et Rome si touchante en ses scènes de deuil,
Rome a connu surtout ces pompes de l'orgueil.
Non, jamais tant d'éclat, d'honneur et de richesse,
N'entretint des héros l'ambitieuse ivresse.
Cette superbe Rome et ses brillants exploits,
Ces arcs triomphateurs, ces dépouilles des rois,
Ce coup d'œil imposant des maîtres de la terre,
La paix ornant ces jeux des pompes de la guerre,
Ces aigles qui semblaient, planant au haut des airs,
Du tonnerre de Rome effrayer l'univers,
Devant le peuple roi les rois sans diadêmes
Escortant la victime et victimes eux-mêmes;

Cet or, ces chars captifs, ces consuls, ce sénat,
De l'éclat d'un beau ciel rehaussant leur éclat,
Et le vainqueur enfin sur son trône d'ivoire,
Tout peignait, inspirait, et commandait la gloire.
Gloire! s'écriaient-ils, et triomphe au vainqueur!
Triomphe! s'écriaient tous les Romains en chœur.
Enfin, la pompe arrive : on entre au Capitole,
Et le vin et l'encens ont fumé pour l'idole.
Rien ne vous retient plus, allez, braves guerriers,
Chercher d'autres périls, cueillir d'autres lauriers;
Partez : Rome jamais n'interrompt ses conquêtes.
Mais aucun temps ne vit d'aussi brillantes fêtes,
Que lorsque Paul Émile, en ces murs glorieux,
Guida, trois jours entiers, son char victorieux, (14
Quand Persée, enchaîné, suivait sa marche altière.
O malheureux monarque, et plus malheureux père,
Ton vainqueur a besoin des désastres d'un roi;
Et tes enfants captifs vont marcher devant toi.!

Que dis-je? ô coup du sort! ô jeux de la fortune
Le vainqueur du vaincu partage l'infortune;

La mort de ses enfants flétrit des jours si beaux,
Et son char triomphal marche entre deux tombeaux.
Pour l'orgueil des humains trop inutile exemple!
Tandis que du vainqueur qui marche vers le temple
Tout redit les exploits, tout répète le nom,
Seul, muet et pensif, le jeune Scipion,
L'œil fixé sur le char, s'enivre de la gloire,
Et déjà dans son cœur dévore la victoire : (15
Fiers Africains, tremblez : voilà votre vainqueur!
Sésostris, le premier, heureux triomphateur,
Dans l'Égypte étala des rois chargés de chaînes.
Mais, dans ce vieux berceau des sciences humaines,
O combien j'aime mieux ces fêtes où les lois
A côté de leur tombe interrogeaient les rois! (16
Quelle solennité plus grande, plus auguste!
Malheur alors, malheur à tout monarque injuste!
Cités devant l'Égypte, aux yeux de l'univers,
Entre l'urne du peuple et l'urne des enfers,
Entre la voix du siècle et les races futures,
Leurs mânes, arrêtés au bord des sépultures

Pour entendre l'arrêt ou propice ou fatal,
Comparaissaient sans pompe à ce grand tribunal.
Là, plus de courtisans, de voix adulatrice;
Où cessait le pouvoir commençait la justice.
Là, de l'homme indigent les pleurs long-temps perdus,
Les cris des opprimés, étaient seuls entendus.
Dans son dernier sujet le roi trouvait un juge;
Le crime détrôné n'avait plus de refuge,
Et la vérité sainte, auprès de leur tombeau,
Aux torches de la mort allumait son flambeau.
Heureux alors, heureux qui, sous le diadême,
D'avance avec rigueur s'était jugé lui-même!
Son nom était béni, son règne était absous.
Rois, ce grand tribunal n'existe plus pour vous;
Mais il existe encor des juges plus terribles,
Juges toujours présents, toujours incorruptibles,
Dont rien ne peut fléchir l'inflexible équité;
C'est votre conscience et la postérité.

Des coutumes du Nil imitateurs fidèles,
Les Grecs ont de bien loin surpassé leurs modèles.

Amis brillants des arts, nul peuple ne sut mieux
Gouverner par l'oreille et régner par les yeux.
Non que j'admire ici ces joûtes olympiques,
Ces combats néméens et ces fêtes pythiques :
Que m'importe qu'un char, sur son essieu brûlant
Tourne autour de la borne et la rase en sifflant;
Que le ceste appuyé par une main pesante,
Disperse du vaincu la cervelle sanglante :
Mais que j'aime ces jeux qui, dans les jeunes cœurs,
Versaient déjà l'amour des vertus et des mœurs !
Un chœur d'adolescents, un chœur de jeunes filles,
L'amour de leur pays, l'espoir de leurs familles,
Par la religion à l'état présentés,
L'un à l'autre étalaient leurs naissantes beautés;
Les yeux avec plaisir sur leur jeune visage,
Des appuis de l'état reconnaissaient l'image.
Tous, portant dans leurs mains des corbeilles de fleurs,
Dont leur jeunesse encore effaçait les couleurs,
L'air noblement modeste, avançaient en silence,
Parés de leur pudeur et de leur innocence.

Leurs yeux ne se levaient que pour voir autour d'eux
L'image des héros, des belles et des dieux.
Triomphant à l'aspect d'une race si belle,
L'hymen s'applaudissait de sa moisson nouvelle,
Et montrait à l'amour, dont il guidait les pas,
Ceux que d'un trait doré devait percer son bras.
Les fils d'un doux orgueil enflaient déjà leurs pères,
Pour les filles battait le tendre cœur des mères;
L'état sur son espoir fixait des yeux contents:
Telle une belle année étale son printemps;
Tel, autour de sa ruche, autour des fleurs vermeilles,
Vole et s'épanouit un jeune essaim d'abeilles;
D'allégresse et d'amour tous les cœurs enivrés,
Les danses, les festins, les cantiques sacrés,
De femmes, de vieillards une foule attendrie,
Tout, dans ces jeunes cœurs imprimait la patrie.
Tous, prêts à lui livrer et leurs jours et leurs biens,
Rentraient encore enfants, mais déjà citoyens.

Aux fêtes de l'état, à leur sainte allégresse,
Moins propice, il est vrai, que celui de la Grèce,

Notre ciel est plus sombre et souvent orageux;
Souvent les noirs torrents viennent troubler nos jeux;
Et leurs tristes débris, battus par la tempête,
Offrent l'air d'un naufrage et non pas d'une fête.
Mais si vous ne pouvez, sous un ciel plus vermeil,
A vos jours de triomphe appeler le soleil,
Eh bien! à nos Français de la scène idolâtres,
Que des cirques pompeux, que de nobles théâtres
Présentent dans les jours de vos solennités,
Non tous ces vieux Romains, non ces Grecs si vantés,
Tous ces grands criminels trop chers à Melpomène,
Dont les noms deux cents ans ont usurpé la scène;
Mais l'honneur des Français consacré par les arts,
Et de leur propre gloire enivrant leurs regards.
Surtout parmi l'horreur des guerres intestines,
N'allez pas de l'état célébrer les ruines;
Et, lorsque du combat vous remportez le prix,
Des vaincus en triomphe étaler les débris.
Les Romains, au milieu des discordes civiles,
Ne triomphaient jamais du malheur de leurs villes;

Jamais au Capitole un vainqueur inhumain
Ne conduisit son char souillé de sang romain.
Ah! pour des jours plus beaux, de plus nobles conquêtes,
Gardez cet appareil, ces hymnes et ces fêtes.
Attendez que la rage ait éteint ses flambeaux,
Ait brisé ses poignards, ait fermé les tombeaux;
Alors, sur les autels de la haine étouffée,
La paix, l'aimable paix dressera son trophée;
Alors je prends la lyre, alors ma faible voix
Ranimera ses sons pour la dernière fois.
Trop heureux, en mourant, si de l'état qui tombe
L'astre victorieux éclaire enfin ma tombe!

Mais c'est peu de fêter les vertus, les hauts faits,
Si de grands monuments n'en consacrent les traits.
Vois comme tout s'enfuit, se dissipe et s'envole!
Le temps, vieillard semblable à cet enfant frivole
Qui fait et qui détruit ses palais d'un moment,
De ses propres travaux se joue incessamment.
Que l'homme est passager! que sa vie est cruelle!
Tout répète ici bas cette plainte éternelle.

L'astre le plus brillant de gloire et de vertus
Paraît, monte, descend, et ne remonte plus.
Il fallait donc un art qui portât d'âge en âge
Les talents, les vertus, la beauté, le courage,
Fît revivre à nos yeux le mérite éclipsé,
Et rendît l'avenir disciple du passé.
Alors, se réveillant pour le bien de la terre,
L'Imagination dit au marbre, à la pierre :
« Êtres muets, parlez et commandez aux cœurs. »
Aussitôt de l'oubli des monuments vainqueurs
Gardèrent du passé le souvenir fidèle.

Je ne t'oublîrai pas, toi, leur premier modèle,
Toi qu'en signe de paix, deux patriarches-rois,
Aux bords heureux du Nil dressèrent autrefois.
L'architecture alors, informe à sa naissance,
Ne le décora pas avec magnificence.
Corynthe et l'Ionie, à ces premiers travaux
N'avaient point enseigné l'orgueil des chapitaux.
Rassemblés par leurs mains, sans aucun artifice,
Un humble amas de pierre en forma l'édifice;

Mais de leur union ce garant respecté
Leur tint lieu de serment, de témoins, de traité.
Depuis, de ce grand art on étendit l'usage;
Des monuments publics le visible langage
En tous lieux exerça son pouvoir souverain.
Dans les champs, dans les murs, sur le marbre et l'airain,
Partout on rencontrait, partout on pouvait lire
Les droits des citoyens, les règles de l'empire,
La peine menaçant les méchants effrayés,
Les noms des ennemis, les noms des alliés,
Des tyrans abbattus la mémoire flétrie :
Partout le cri des lois, la voix de lá patrie,
Parlaient aux citoyens, tout semblait leur nommer
Ce qu'il fallait haïr, ce qu'il fallait aimer.
A ces hautes leçons, à leur noble éloquence,
Comparez maintenant votre sombre prudence,
D'alliance, de paix vos traités ténébreux,
Vos registres obscurs, et vos greffes poudreux,
Et ces muettes lois qui, se cachant aux crimes,
Semblent dans le silence épier leurs victimes.

Surtout les grands talents, l'héroïque valeur,
Des monuments publics empruntaient leur chaleur.
L'amour de son pays, la belliqueuse audace,
De leurs pas glorieux voulaient laisser la trace.
Voyez parmi ces morts entassés par son bras,
Ce Grec demeuré seul dans le champ des combats;
Sanglant, percé de coups, il se soulève à peine,
Jusqu'à son bouclier avec effort se traîne,
Prend le fer de sa lance, et, plein d'un noble orgueil,
Il écrit : J'AI VAINCU, retombe et ferme l'œil.
Mais de leurs ennemis triomphateurs modestes,
Les Grecs craignaient d'aigrir des discordes funestes;
Leurs monuments n'offraient, sans faste superflu,
Que le nom du vainqueur et celui du vaincu;
Ils réprimaient leur gloire, et dans ces grands ouvrages
Défendaient d'effacer les injures des âges.
Soyez, s'il se peut, grands et modestes comme eux;
N'allez point m'étaler, sur l'airain orgueilleux,
Ce triomphe insultant, ces figures d'esclaves,
Ces groupes de captifs, de chaînes et d'entraves,

Et mêlez moins de faste aux pompes du vainqueur
Songez que la fortune, avec un ris moqueur,
Peut vous faire expier votre insolente gloire,
Faire mentir ce bronze et punir la victoire :
Faites donc pardonner, plus humains et plus doux
L'outrage du triomphe, en triomphant de vous.

Mais laissons, il est temps, les monuments profanes.
Dépositaires saints des plus augustes mânes,
Les monuments des morts nous parlent encor mieux.
Je ne sais quel attrait me ramène vers eux.
Que dis-je ? Ce n'est plus cette tombe vulgaire,
D'une cendre ignorée humble dépositaire,
Mais les nobles tombeaux de ces morts immortels,
Qui de ces demi-dieux sont les premiers autels ;
Leur doux éclat n'a rien dont notre orgueil s'irrite ;
L'inexorable envie y pardonne au mérite.
Hélas ! pour seul abri la gloire a des cyprès ;
Près d'eux sont la tristesse et les tendres regrets.
Ce n'est plus l'intérêt adorant la puissance,
C'est l'hommage épuré de la reconnaissance ;

Et ces objets sacrés de nos justes douleurs
N'ont plus à nous donner que le charme des pleurs.
Que dis-je! ils ont pour nous le bienfait de l'exemple;
Du sein de leurs tombeaux, comme du fond d'un temple,
Sort l'oracle du Dieu dont il est habité.
La mort nous entretient de l'immortalité,
Et le nom du héros que la patrie adore,
Ce nom cher aux vertus nous les commande encore.

Je t'en prends à témoin, vainqueur de Fontenoi!
Que ne puis-je conter d'un ton digne de toi,
Avec le noble accent de la muse guerrière,
Le pouvoir du tombeau qu'ennoblit ta poussière.
Quand deux guerriers jadis, témoins de tes combats,
Vinrent pour t'invoquer même après ton trépas,
Tous deux instruits des soins qu'on rend à ta mémoire,
Cherchent le monument que te dressa la gloire.
Pensifs, l'air abîmé dans leurs mâles douleurs,
Et de leurs yeux guerriers retenant mal les pleurs,
D'un front qu'ennoblissait plus d'une cicatrice,
Ils s'inclinent de loin devant le grand Maurice,

Marchent vers le tombeau le sabre dans la main,
En aiguisent l'acier sur le marbre divin : (17
Tous deux ont cru sentir le dieu de la vaillance,
Et tous deux pleins de lui s'éloignent en silence.
Du pied de ce tombeau lancés dans les combats,
Malheur à l'ennemi qu'eût rencontré leur bras.

Eh! pourquoi donc cacher, barbares que nous sommes,
Loin de l'éclat du jour les tombeaux des grands hommes!
Oh! que tels n'étaient point ces peuples autrefois,
Si riants dans leurs mœurs, si sages dans leurs lois.
En foule dispersés dans un beau paysage,
Les tombeaux d'un héros, d'un poète, d'un sage,
A l'œil religieux s'offraient à chaque pas;
Le grand jour en chassait les ombres du trépas.
Mollement inclinés sur ces mânes célèbres,
Des arbres leur prêtaient de plus douces ténèbres;
L'olivier cher aux morts, symbole de la paix,
Les lauriers triomphants mariés aux cyprès,
Ombrageaient les vertus, les arts ou la victoire.
On croyait parcourir les jardins de la gloire;

Le deuil s'y dérobait sous l'éclat des honneurs,
Et leur noble aiguillon pénétrait dans les cœurs.
Loin donc ces noirs réduits, loin ces dômes funèbres!
C'est vouloir du trépas redoubler les ténèbres;
C'est d'un indigne exil flétrir les morts fameux.
Ah! laissez, relégués dans leurs caveaux pompeux,
Sous le marbre imposteur qui flatte encor leurs ombres,
Tous ces rois fainéans qui, sous ces voûtes sombres,
Ont changé de sommeil, et qu'a jetés le sort
Du néant de leur vie au néant de la mort.
Mais pourquoi m'y cacher les mânes de Turenne?
Leur cendre assez long-temps s'honora de la sienne.
Ah! puisse au moins son corps, dans ce caveau sacré,
Reposer toujours cher et toujours révéré!

Mais que veut ce concours et ce peuple en furie?
O forfait exécrable! ô honte! ô barbarie!
Du vengeur de l'état le repos est troublé,
Ses honneurs sont détruits, son cercueil violé! (18)
Sans respect du lieu saint, des ombres sépulcrales
On arrache à la mort ses dépouilles royales;

On brise leur couronne, on ouvre leurs tombeaux;
De sacrilèges mains dispersent leurs lambeaux.
En vain le grand Louis, paré par la victoire,
Repose environné des rayons de sa gloire;
Le hasard le premier le présente à leurs coups.
Barbares! contre lui que peut votre courroux?
L'orgueil de vos cités, ses sièges, ses batailles,
Les palmes de Denin, les lauriers de Marsailles,
Ces arts, d'un doux loisir nobles amusements,
Vos ports, vos arsenaux, voilà ses monuments
Et contre tous ces rois que votre espoir dévore,
De leur débris royal vous vous armez encore.
Ainsi les monuments, protecteurs des grands noms,
Donnent un grand exemple et de grandes leçons.
Malheur donc aux états, dont l'aveugle imprudence
En prodigue sans choix la noble récompense!
Ah! craignons qu'usurpé par des brigands fameux,
Ce prix n'enfante un jour d'autres brigands comme eux.
César pleure à l'aspect du buste d'Alexandre: (19
Pleurs affreux, que de sang vous avez fait répandre!

Plus coupables encor, de vils adulateurs,
En les prostituant ont flétri ces honneurs :
Ainsi le vil ciseau jadis infecta Rome
De monstrueux tyrans indignes du nom d'homme.
Verrès eut son image à côté de Caton,
Et l'airain s'indigna de retracer Néron.
Nous sommes moins flatteurs, mais plus ingrats peut-être.
Où sont ces morts fameux que la France a vus naître?
Persécutés vivants, regrettés à leur mort,
Dans la poudre oubliés, hélas! voilà leur sort.

Des Français indignés telles étaient les plaintes;
Soudain, se ranimant de leurs cendres éteintes,
Le tendre Fénélon, le sévère Pascal,
Tourville, d'Aguesseau, Duguesclin, l'Hôpital,
Bossuet, foudroyant les grandeurs de la terre,
Tout ce que les vertus, ou les arts, ou la guerre,
Ont de plus héroïque, ont de plus imposant,
L'honneur du temps passé, l'amour du temps présent,
A la voix de Louis vont peupler ce musée,
De leurs mânes brillants immortel Élysée.

Mais ces marques d'honneur et ces grands monuments
Présentent trop de prise aux outrages du temps;
Oui, tout périt par l'âge ou par les mains de l'homme.
Vois Rome qui devient le sépulcre de Rome!
Son éclat est éteint, ses honneurs sont flétris;
A peine un marbre usé, dans ces savants débris,
Garde d'un nom mourant une empreinte légère
Qui tourmente à la fois et charme l'antiquaire.
Les hommes, leurs tombeaux, les temples et leurs dieux,
Tout meurt, l'orgueil gémit; mais l'art ingénieux,
Pour mieux tromper du temps les atteintes funestes,
Donne à ses monuments des formes plus modestes;
L'or, l'argent et l'airain, dans des contours étroits,
Renferment les héros, les belles et les rois;
Ces métaux animés, précieux à l'histoire,
Même en la resserrant assurent mieux leur gloire.
Un coin offre à mes yeux le Capitole entier;
Un peu d'airain suffit au vol de l'aigle altier,
Me peint l'homme et les lieux, contient la terre et l'onde,
Et les fastes du temps et le tableau du monde.

Dignes de ce bel art, quand sauront les Français
Conserver les grands noms, consacrer les hauts faits,
Retracer nos héros, nos poètes, nos belles,
Les champs de Fontenoi défiant ceux d'Arbelles,
Près du grand l'Hôpital montrer le grand Caton,
D'un côté Condillac, et de l'autre Platon,
Térence enorgueilli d'un regard de Molière,
Et Sophocle à cent ans auprès du vieux Voltaire?
Du Vivier, c'est à toi de tenter ces travaux; (20
Et si, dans nos remparts, des Vandales nouveaux
Brisent les monuments que le bon goût adore,
Ton burin immortel les fera vivre encore.

Mais ma muse se lasse et veut quelque repos:
Tel que le voyageur qui d'Atlas ou d'Athos
Gravit, tout haletant, les cimes orgueilleuses,
Près d'affronter bientôt leurs roches sourcilleuses,
S'assied sur une pierre et contemple un instant
L'espace qu'il franchit et celui qui l'attend:
Tel je suspends mon cours. J'ai dit par quels prestiges
Les monuments, les jeux, les arts et leurs prodiges,

Savent nous gouverner, savent nous émouvoir;
Du costume à son tour je dirai le pouvoir:
Variété brillante, appareil nécessaire,
Dont la religion s'empara la première.
Lorsque chez les Hébreux, dans un jour solennel,
Le grand-prêtre avançait aux marches de l'autel,
Pour donner plus de force à ses devoirs sublimes,
Sur son front rayonnait la thiare aux deux cimes,
Jusqu'à ses pieds flottait l'éphod majestueux;
De riches diamants, des rubis somptueux
Entouraient noblement, sur sa poitrine sainte,
Du nom de Jehova la redoutable empreinte.
Des enfans de Lévi le costume est connu:
Ce costume sacré, jusqu'à nous parvenu,
De la religion fortifiait l'empire;
Et si des nouveautés le profane délire
Venait anéantir le culte des autels,
Sans doute il proscrirait ces habits solennels;
Et bientôt le lieu saint, dépouillé de sa gloire,
De ses honneurs perdus pleurerait la mémoire.

Même loin des autels, cet utile pouvoir
Commande la décence et rappelle au devoir.
Par lui l'homme averti demeure sans excuse,
Son costume le blâme et son habit l'accuse;
Et si sa dignité le condamne à l'éclat,
Qui lui peut assurer le respect de l'état?
L'orgueil présomptueux vainement le demande;
Mais le costume règne et l'appareil commande.
Les Romains, si savants dans l'art de gouverner,
Pour mieux charmer le peuple et pour mieux l'enchaîner,
Empruntaient ce pouvoir. L'auguste laticlave
Au peuple souverain soumit le monde esclave.
Chez ces graves Romains qui de nous se peindrait
Cornélie en pierrot et César en gilet?
Le costume imposant régnait dans les comices;
Le costume entourait le lieu des sacrifices.
Hortensius se plaint que des pieds étourdis
De sa robe éloquente aient dérangé les plis;
Voyez ce peuple ému; déjà le sang ruisselle,
Déjà la flamme vole et le fer étincelle.

Allez offrir aux yeux de ce peuple irrité,
De notre habit mesquin le costume écourté;
Vos efforts seront vains : mais soudain se présente,
Dans le noble appareil d'une toge imposante,
Le fameux Tullius, et, saisis de respect,
Ces flots tumultueux tombent à son aspect. (21)
Notre habit est peu grave, et souvent peu modeste.
Jadis, pour ennoblir ce costume un peu leste,
On vit s'évertuer nos révérends aïeux;
Leur soin fut ridicule, et ne vit rien de mieux
Que ces milliers d'anneaux, de qui la bouffissure
Gonflait grotesquement leur fausse chevelure.
Mais du moins le docteur, le prêtre, l'avocat,
Par des habits divers distinguaient leur état.
Bientôt des vieilles mœurs chacun quittant les traces,
En cachant son état crut montrer plus de grâces :
On vit tous nos abbés raccourcir leurs manteaux,
Le médecin coquet élagua ses marteaux;
Abjurant pour le frac une robe incommode,
On vit à nos soupers nos robins à la mode;

L'épaulette elle-même, orgueil des garnisons,
N'eût osé se montrer en d'honnêtes maisons,
Et l'usage partout triompha des coutumes.
Bientôt l'esprit d'état eut le sort des costumes,
Et les mœurs aux habits ne survécurent pas.
Au lieu de ces héros, de ces grands magistrats,
D'un essaim freluquet vénérables ancêtres,
La France ne vit plus que gauches petits-maîtres,
Qu'élégants colonels et jolis présidents,
Et les fats nous ont fait regretter les pédants.
Du costume, en tout temps, telle on vit l'influence!

Mais les signes sur nous n'ont pas moins de puissance,
Surtout si les couleurs secondent leur pouvoir.
Distingués autrefois par le rouge et le noir,
Le cruel Gibelin, le Guelfe opiniâtre
Changèrent l'Italie en un sanglant théâtre.
Dans les combats du cirque et le vert et le bleu
Des partis dans Bysance entretenaient le feu.
Dirai-je les fureurs, dirai-je les désastres
Qu'ont produit les débats des Yorcks, des Lancastres?

La rose aux deux couleurs échauffait les partis : (2)
De ces signes affreux que de maux sont sortis !
Albion à regret boit le sang qui l'arrose,
Et cent ans de massacre ont souillé cette rose
Que seuls avaient baignée en de plus heureux jours
Le beau sang d'Adonis et les pleurs des Amours.
Mais pourquoi loin de nous chercher des témoignages,
Quand tout l'empire encor retentit des orages
Qu'a produits parmi nous un ruban adoré ?
Ce signe tricolor à peine est arboré ;
Le feu léger qui suit les traces de la poudre
Et dans ses longs canaux court allumer la foudre,
La fuite de l'oiseau, la course des torrents,
Du Vésuve enflammé les rapides courants,
L'embrasement qui court dans la moisson nouvelle,
De l'éclair qui jaillit la subite étincelle,
Ont des effets moins prompts : son terrible succès
A dans un seul instant rallié les Français.
On le prend, on l'étale, et notre idolâtrie
Voit dans ce ruban seul l'amour de la patrie ;

De sa triple couleur il orne nos chapeaux,
Même en dépit des lis flotte sur nos drapeaux;
Il règne sur la terre, il commande sur l'onde,
Et court de nos fureurs enivrer l'autre monde.
Femmes, vieillards, enfants, et seigneurs et bourgeois,
Nègres, mulâtres, blancs, tout s'en pare à la fois.
Des hameaux aux cités les bravos se répondent;
Les fortunes, les rangs, les états se confondent.
Par son propre parti chacun est égorgé;
Les grands livrent les grands, l'église le clergé;
Leurs débris en milliards se changent sous la presse,
Source autrefois d'ennui, maintenant de richesse;
Avec eux en tous lieux vole un civisme ardent,
Tout bourgeois est soldat, tout soldat commandant;
En savant corps-de-garde on change la Sorbonne.
O vierge de Nanterre, et si douce, et si bonne!
Ton temple est usurpé, tes honneurs sont proscrits; (23
Nous fêtons Mirabeau, le patron de Paris!
Tout prend feu : le boudoir, le barreau, le théâtre;
La beauté d'un mousquet charge son sein d'albâtre;

La pucelle à Théroine a légué ses vertus; (24
Roscius au district va répéter Brutus:
Rome est tout à Paris, et la Seine est le Tibre.
Des rois, qu'a détrônés un peuple par trop libre,
La figure est brisée et le nom est flétri;
Sa popularité n'en défend pas Henri. (25
On se bat, on s'embrasse, on discute, on arrête;
On propose un triomphe, un massacre, une fête;
On chante, on tremble, on rit. Ces exploits, ces forfaits,
Tous ces grands changements, un ruban les a faits.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

1) PAGE 141, VERS 1.

Lorsque de l'univers l'aimable enchanteresse,
L'imagination, me porta dans la Grèce,
Je ne m'attendais pas qu'un jour mes propres yeux
Verraient ces belles mers, ces beaux champs, ces beaux cieux.
Je les ai vus!

Le voyage de la Grèce paraît être pour M. Delille une source inépuisable de beaux vers et d'heureux souvenirs. On sait qu'il accompagna jusqu'à Constantinople M. de Choiseuil-Gouffier, ambassadeur de France, qui joignait au goût passionné des beaux arts, tous les agréments de l'esprit et de la société. M. Delille jouit auprès de lui de l'avantage, si rare et si précieux pour un poète, de voir les ressources de l'opulence et du crédit consacrées à favoriser l'étude de l'antiquité, les recherches de la science et les plaisirs de l'imagination. Rien n'était plus capable d'enflammer la sienne. On doit observer ici

que les poètes anciens voyageaient beaucoup ; il est aisé de s'en apercevoir à l'étendue de leurs connaissances géographiques, à la fidélité de leurs descriptions. Ceux de Rome allaient ordinairement chercher dans la Grèce les traces de leurs modèles, et la navigation de Virgile fournit à Horace le sujet d'une ode charmante.

> Sic te diva potens Cypri,
> Sic fratres Helenæ, lucida sidera, etc.

Virgile mourut a Brindes, en allant perfectionner son Énéide dans les lieux qui avaient inspiré Homère. M. Delille, plus heureux, après avoir visité cette patrie antique des arts, en a rapporté dans la sienne une foule de souvenirs poétiques, dont l'intérêt se mêle souvent à celui de ses ouvrages, et semble ajouter encore au charme de son talent.

a) PAGE 141, VERS 5.

Homère m'a guidé dans les champs où fut Troie.

Plusieurs voyageurs modernes, de différentes nations, mais surtout les savants et les artistes qui avaient accompagné M. de Choiseuil-Gouffier dans son ambassade, ont été frappés de l'exactitude d'Homère dans ses descriptions de la Troade et des îles de la Grèce. Ils ont reconnu que la plaine de Troie n'a pas changé de face, et que les batailles de l'Iliade indiquent la position des lieux

avec la plus grande précision : les promontoires, les fleuves, les vallées, les collines, les tombeaux même des guerriers se sont offerts aux yeux des observateurs à la place qu'Homère leur assigne ; et les recherches les plus attentives ont prouvé que le plus grand des poètes est aussi le plus ingénieux des historiens et le plus fidèle des géographes. Tout le monde a lu l'ouvrage plein de goût et d'érudition que M. Lechevalier a publié sur ce sujet. On nous saura gré de rappeler ici le morceau qui termine sa description du mont Ida, qu'Homère, dit-il, a peint avec tant de vérité, quand il nous montre les mille ruisseaux qui coulent de sa cime, et ses noires forêts remplies de bêtes fauves. C'est peut-être un des points du globe d'où l'on aperçoit les plus beaux pays, et ceux qui rappellent les plus intéressants souvenirs.

« O vous, amis d'Homère et de la belle nature, venez contempler avec moi la scène ravissante qui se découvre à mes regards ! Le ciel est pur ; quelques nuages légers et vaporeux n'en interrompent la voute azurée que pour lui donner plus d'éclat. Le soleil couchant frappe de ses rayons dorés tous les sommets qui m'entourent. Si je cesse un instant de contempler les plaines du Scamandre, mes yeux se déposent sur les paisibles demeures de la Thrace et de la Mysie. Je vois le Granique et l'Æsépus s'échapper à travers les vallons et les plaines, pour aller porter le tribut de leurs eaux à la Propontide. A quarante lieues de distance, et dans l'horizon de la mer

Égée, je distingue les montagnes de la Thrace et le sommet de l'Athos, où Junon se repose en descendant de l'Olympe. J'aperçois l'île de Lemnos, où le Sommeil, frère de la Mort, a fixé son séjour; et celle de Samothrace, d'où Neptune découvre l'Ida, la flotte et la ville de Troie. Plus près de moi sont les îles d'Imbros et de Ténédos, où ce même dieu laisse son char et ses chevaux pour voler au secours des Troyens. Je découvre enfin les sommets du Gargara, où croissent encore aujourd'hui le crocus et l'hyacinthe, comme à l'instant où Jupiter enveloppant Junon d'un nuage d'or, s'endormait paisiblement dans ses bras (1). »

3) PAGE 43, VERS 2

Dans la jeune beauté qui bondit en cadence,
Des vierges de tes chœurs j'ai reconnu la danse.

On peut voir dans les lettres de M. Guys sur la Grèce, et dans celles de M. Savary, combien de coutumes antiques se sont conservées dans les cérémonies et dans les fêtes des Grecs modernes. Ce peuple spirituel et sensible, profondément avili sous le despotisme des Turcs, a perdu le souvenir de la gloire de ses aïeux: mais, par instinct plutôt que par tradition, il les imite encore dans ses plaisirs et dans ses jeux. Les danses,

(1) Iliade, livres 13 et 14.

surtout, y ont un caractère qui rappelle l'image des vierges de Sparte, avec plus de mollesse et de volupté. « Une vingtaine de jeunes filles, dit M. Savary,
» toutes vêtues de blanc, la robe flottante, les cheveux tressés, entrèrent dans l'appartement : elles
» conduisaient un jeune homme qui jouait de la lyre,
» et s'accompagnait de la voix; plusieurs avaient des
» grâces, toutes de la fraîcheur; quelques-unes étaient
» d'une rare beauté. L'ensemble formait un coup-d'œil
» charmant; la parure uniforme de ces nymphes, la
» modestie qui relevait leurs attraits, la pudeur qui
» brillait sur leur front, leur enjouement modéré par
» la décence; tout cela me fit croire que j'étais transporté dans l'île de Calypso. Elles commencèrent par
» se ranger en rond, et m'invitèrent à danser. Le cercle
» que nous formâmes est singulier par la manière dont
» il est entrelacé. Le danseur ne donne point la main aux
» deux personnes qui sont le plus près de lui, mais
» aux deux suivantes; de sorte que l'on a les bras croisés
» devant et derrière ses voisines, qui se trouvent enlacées
» dans les anneaux d'une douce chaîne. . . . . . .

. . . .

» Au milieu du rond se tenait le musicien; il jouait
» et chantait en même temps. Tout le monde suivait
» exactement la mesure, soit en avançant, soit en reculant, ou en tournant autour de lui. Pour moi, je me

» laissai conduire, et mon esprit était moins occupé de » la danse que des personnes qui la composaient. »

C'est à Casos, l'une des îles les plus sauvages et les plus pauvres de l'Archipel, que M. Savary traça d'après nature ce tableau charmant. Peu de jours après, il fut invité à une petite fête où l'on célébrait l'arrivée d'une barque du pays qui venait d'entrer dans le port, chargée de provisions et de fruits. La salle était entourée de danseuses, les cheveux étaient parfumés; on avait mis les plus jolis corsets, les ceintures les mieux brodées, les robes les plus blanches. On forma diverses rondes, les bras enlacés à la manière accoutumée. Deux lyres et des chanteurs placés sur une estrade animaient les mouvements; la gaîté brillait dans tous les yeux. Les jeunes gens qui venaient d'arriver s'étaient placés près de leurs compagnes ou de leurs amantes; ils les entouraient de leurs bras en dansant, et sentaient les battements de leurs cœurs : aussi la joie paraissait sur tous les visages; les jeunes Grecques, le regard baissé, la laissaient moins éclater; mais leur rougeur, mais la palpitation de leur sein annonçait qu'elles se trouvaient près des objets les plus chéris; chaque mouvement était une jouissance. Nos danses recherchées ont infiniment plus de grâce, d'élégance et de majesté; mais qu'elles sont froides auprès des rondes de l'île de Casos!

4) PAGE 143, VERS 11.

Derrière les rochers de Sparte et de l'Épire,
De tes anciens héros la liberté respire.

L'auteur fait allusion aux Maïnottes, descendants ou successeurs des Lacédémoniens, et aux Monténégrins qui, dans les rochers de l'Albanie et de l'Épire, défendent leur liberté farouche contre la tyrannie des pachas voisins : ce n'est pas là cependant qu'il faut chercher une image de la Grèce antique. Les mœurs les plus grossières, les vices les plus honteux, le vol et le brigandage déshonorent ces peuplades à demi-sauvages qui vivent sans arts et presque sans lois. Il est triste, pour les habitants de ces contrées, de n'avoir à choisir qu'entre cette liberté turbulente et féroce, et l'esclavage ignominieux de leurs compatriotes et de leurs voisins.

5) PAGE 144, VERS 11.

Art des vers, souviens-toi de tes premiers miracles.

Les premiers poètes furent les compagnons des héros et les législateurs des nations. Le noble usage qu'ils faisaient de leurs talents et de leur influence, les firent regarder comme des hommes sacrés, les favoris et les interprètes des dieux. Écoutez Horace, racontant les premiers bienfaits de l'art des vers :

Sylvestres homines sacer interpresque Deorum

Cædibus, et victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones:
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago; dare jura maritis;
Oppida moliri; leges incidere ligno.
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in martia bella,
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes,
Et vitæ monstrata via est, et gratia regum
Pieriis tentata modis, etc.....

L'Horace français, Boileau, décrit avec encore plus d'étendue les premiers miracles de la poésie.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes, suivant la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couraient à la pâture.
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'ingénieuse adresse,
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers:
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,

Qu'aux accents dont Orphée emplit le mont de Thrace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accents d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient:
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles;
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages;
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux, la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et partout, des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérées,
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées,
Et leur art attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels;
Mais enfin l'indigence, amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse, etc.

(Art poétique.)

6) PAGE 145, VERS 19.

Lorsque les dieux, dit-il, au ciel prirent séance,
Nul ordre n'y régnait, et nulle préséance
Ne distinguait entr'eux les états différents,
Les grands et les petits étaient aux mêmes rangs.

M. Delille, dans les vers suivants, ajoute au tableau

tracé par Ovide, plusieurs traits dignes de ce poète ingénieux et brillant. La fiction de la naissance de la *Dignité*, allégorie pleine de sens et de finesse, appartient tout entière au chantre de l'Imagination. Ovide avait dit seulement que les dieux occupent dans le ciel différentes places, suivant la différence de leur pouvoir.

Est via sublimis, cœlo manifesta sereno:
Lactea nomen habet, candore notabilis ipso.
Hâc iter est Superis ad magni tecta Tonantis,
Regalemque domum. Dextrâ lævâque Deorum,
Atria nobilium valvis celebrantur apertis.
Plebs habitant diversa locis : a fronte potentes
Cœlicolæ, clarique suos posuere penates.
Hic locus est, quem, si verbis audacia detur,
Haud timeam magni dixisse palatia cœli.

« Il est dans le ciel une grande voie qu'on découvre » quand l'air est pur et sans nuage; elle est remarquable » par sa blancheur; on la nomme *Lactée*. C'est le chemin » qui conduit au séjour brillant du maître du tonnerre. » A droite et à gauche sont les portiques des dieux les » plus puissants. Ailleurs habitent les divinités vulgaires. » Les plus distinguées ont fixé leur habitation à l'entrée » de cette voie, qui, si l'on peut oser le dire, est le » palais de l'empire céleste. » *(Traduct. de M. l'abbé Banier.)*

7) PAGE 147, VERS 19.

Louis, qui quarante ans lui confia sa gloire,
Louis lui dut peut-être autant qu'à la victoire.

Il est certain que Louis XIV dut en partie à la magnificence et à la majesté qui environnaient son trône, l'admiration respectueuse qu'il inspirait à ses sujets et à l'Europe entière. Quoiqu'on puisse lui reprocher avec justice de l'orgueil, et même de la vanité, il fut cependant le modèle de la véritable grandeur, de la dignité sans morgue, de la politesse sans affectation, du bon goût dans les arts, et du bon ton dans la société. S'il aima les louanges, il souffrit du moins la contradiction, et dans sa vie privée il fut toujours affable, imposant et généreux. Il ne donnait à sa mère aucune part au gouvernement, mais il remplissait avec elle tous les devoirs d'un fils; il était infidèle à son épouse, mais il observait les bienséances et multipliait les égards; bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, et descendant quelquefois de son rang avec dignité. Il revient à la mode, depuis quelque temps, d'attaquer le règne de ce monarque, dont la plus grande gloire, peut-être, est d'avoir si bien connu l'art de régner. Je ne connais pas de plus belle réponse à ses détracteurs, que celle que leur adressait un ora-

teur célèbre, au milieu de l'académie française, et dans un temps où la gloire des morts importunait l'amour-propre de quelques hommes vivants qui s'étaient fait une grande renommée. On avait déjà beaucoup loué Louis XIV. M. l'abbé Maury, dans une matière qui semblait épuisée, trouva le moyen d'être neuf, sans rien dire de nouveau. « C'est sous le règne de ce prince,
» s'écria-t-il, qu'on vit éclore ces chefs-d'œuvre d'élo-
» quence, de poésie et d'histoire, qui feront l'éternel
» honneur de la France. *Corneille* donna des leçons
» d'héroïsme et de grandeur d'âme dans ses immor-
» telles tragédies; *Racine*, s'ouvrant une autre route,
» fit paraître sur le théâtre une passion que les anciens
» poètes dramatiques avaient peu connue, et la peignit
» des couleurs les plus touchantes; *Despréaux*, dans
» ses Épîtres et dans son Art poétique, se montra l'égal
» d'Horace; *Molière* laissa bien loin derrière lui les
» comiques de son siècle et de l'antiquité; *Lafontaine*
» surpassa Ésope et Phèdre, en profitant de leurs idées;
» *Bossuet* immortalisa les héros dans ses oraisons funè-
» bres, et instruisit les rois dans son Histoire universelle;
» *Fénélon*, le second des hommes dans l'éloquence, et
» le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, ins-
» pira par son *Télémaque* la justice et l'humanité; dans
» le même temps, *le Poussin* faisait ses tableaux; *Puget*
» et *Girardon*, leurs statues; *Lesueur* peignait le cloître
» des Chartreux, et *Lebrun* les batailles d'Alexandre;

» *Quinault*, créateur d'un nouveau genre, s'assurait » l'immortalité par ses poëmes lyriques, et *Lulli* don- » nait à notre musique naissante de la douceur et de la » grâce; *Perrault* élevait la colonnade du Louvre; » *Mansard* construisait les palais du monarque, et » *Lenôtre* dessinait le plan de ses jardins. *Descartes*, » *Huyghens*, *l'Hôpital*, *Cassini*, *Pascal*, sont des » noms éternellement célèbres dans l'empire des scien- » ces. Louis XIV encouragea et récompensa la plupart » de ces grands hommes; et le même roi qui sut em- » ployer les *Condé*, les *Turenne*, les *Luxembourg*, » les *Créqui*, les *Catinat*, les *Villars*, dans ses » armées; les *Colbert* et les *Louvois* dans son cabinet; » choisit *Racine* et *Boileau* pour écrire son histoire; » *Bossuet* et *Fénélon* pour instruire ses enfants; *Flé-* » *chier*, *Bourdaloue* et *Massillon* pour l'instruire » lui-même. C'est au milieu de tous ces grands hommes, » appuyé pour ainsi dire sur eux et sur leurs ouvrages, » que Louis XIV apparaît à la postérité pour défendre » la gloire de son siècle et celle de sa nation. »

8) PAGE 150, VERS 11.

« Dis donc, vous répond-il, dis aux os de nos pères :
» Levez-vous, et marchez aux terres étrangères. »

Rien n'est plus connu que cette réponse des Sauvages de l'Amérique septentrionale, à qui des Européens de-

mandaient un territoire sans culture, et qui paraissait inutile à la tribu qui l'avait long-temps occupé. « Dirons-» nous aux ossements de nos pères : levez-vous et suivez-» nous sur une terre nouvelle ? »

9) PAGE 151, VERS 19.

Ainsi la vertueuse et tyrannique Rome,
Qui fut souvent l'opprobre et la gloire de l'homme,
Pour s'honorer soi-même, honora le cercueil.

Aucun peuple n'a porté plus loin que les anciens Romains le respect des tombeaux et la pompe des cérémonies funèbres. Aucun ne rendit aux morts un culte plus religieux et plus touchant. Dès qu'un homme avait rendu le dernier soupir, on lui donnait le dernier baiser, et on lui fermait les yeux et la bouche pour qu'il parût moins effrayant. Des voix plaintives l'appelaient par intervalle. Le corps était ensuite lavé et embaumé. On le revêtait de ses habits, et, couronné de fleurs, on l'exposait sur un lit de parade, dans le vestibule de sa maison, jusqu'au huitième jour. Alors commençaient les funérailles. Les joueurs de flûtes, les pleureuses, les bouffons précédaient le cadavre porté par les parents du mort. On voyait autour de son cercueil les images de ses ancêtres, et les marques d'honneur qu'il avait reçues ; venaient ensuite ses affranchis, sa famille, ses

enfants en habits de deuil et les cheveux épars. Le cortège s'arrêtait sur la place publique. Là, dans la tribune aux harangues, en présence du peuple, le plus proche parent ou l'ami le plus tendre faisait l'oraison funèbre du mort. Les empereurs mêmes ne dédaignaient point de remplir ce devoir sacré. Auguste prononça l'éloge funèbre d'Agrippa, et celui de sa sœur Octavie. En sa qualité de souverain pontife, il ne pouvait toucher ni voir un cadavre; il se couvrit d'un voile pour prononcer son discours. Le grand César avait rendu les mêmes honneurs à sa tante. Quand on avait acquitté ce dernier tribut, on portait le corps au bûcher ou au tombeau qui lui était préparé, hors de l'enceinte de la ville : on l'y déposait, en disant *adieu pour toujours! nous te suivrons dans l'ordre que la nature voudra.* Les parents et les amis revenaient ensemble pour le festin funèbre. Neuf jours après, on célébrait la fête appelée *Novemdialia*, et le lendemain on purifiait la maison. Il est inutile d'observer d'ailleurs, que la pompe des funérailles se réglait sur le rang et les richesses des morts : mais tous recevaient de la même manière dans la proportion de la fortune qu'ils avaient eue, les derniers hommages de la nature et de l'amitié. (Voyez le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, au mot FUNUS: les *Mœurs et Coutumes des Romains*, par Bridault, etc.)

10) PAGE 156, VERS 1.

Aussi voyez comment l'automne nébuleux,
Tous les ans pour gémir, nous amène en ces lieux,
Où des siècles humains que les temps renouvellent,
Les générations en foule s'amoncèlent.

La fête des Morts, le 2 novembre, est une des plus simples et des plus touchantes de la religion chrétienne. Quelques superstitions populaires l'ont défigurée dans le midi de l'Europe; mais l'institution en elle-même est d'une profonde sagesse et d'un intérêt universel. Nous lui devons, outre les beaux vers de M. Delille, un morceau très-remarquable de M. de Fontanes (*le Jour des Morts*), qui, dans un temps de folie, de dégradation et d'impiété, donna du moins l'espérance de voir enfin renaître les sentiments religieux, les idées morales et l'éloquence poétique.

11) PAGE 158, VERS 5.

Approchez : là repose un héros villageois,
Qui laissa ses sillons pour les drapeaux des rois.

M. Delille, dans ce passage, a fait au poète anglais Grey, l'honneur d'imiter quelques vers de son *Cimetière de campagne*. Ce n'est pas la première fois qu'il

l'a traduit et embelli. (Voyez dans les *Jardins* ce morceau fameux : *Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre*, etc.)

12) PAGE 161, VERS 1.

D'un mal héréditaire, ainsi que tes vertus,
Tu meurs ; mais tes bienfaits vivent où tu n'es plus.

M. Turgot mourut de la goutte à l'âge de cinquante ans. Son père et son frère, distingués comme lui par l'élévation de leur caractère et l'étendue de leurs connaissances, étaient morts à peu près dans le même âge et de la même maladie. C'est ce qui a fait dire que la goutte était héréditaire dans cette famille, comme la probité. Quoiqu'on ait fait à M. Turgot des reproches graves sur les opérations de son ministère, et quoique l'expérience ait prouvé qu'il y avait beaucoup de prévoyance dans l'apparente frivolité qui les tournait en ridicule, sa mémoire n'en est pas moins chère aux gens de lettres et aux gens de bien. Il honora constamment les premiers, et cultiva lui-même la poésie au milieu des plus grandes affaires. Il mérita l'estime des autres par les bienfaits durables qu'il répandit sur la province du Limousin, pendant qu'il en fut l'administrateur, par la pureté de ses intentions et de sa conduite pendant son ministère, et par les deux passions qui remplirent sa vie, celle des sciences et celle du bien public. C'était un

homme d'une âme forte, que rien ne pouvait écarter de la justice, d'une égalité de caractère que rien n'altérait, d'une activité si laborieuse que la maladie même ne pouvait la ralentir. Quelques heures avant sa mort, il méditait une expérience nouvelle d'électricité. A la cour, comme dans les premières places de l'administration, il s'occupa sans cesse du bonheur des peuples. Il se trompa quelquefois sur les moyens; mais il donna toujours de grands exemples, et fit preuve des meilleures intentions.

On sait que M. Delille fut long-temps son ami; cependant il ne l'a loué qu'après sa mort: et l'on peut aussi remarquer qu'il n'a loué M. de Choiseul qu'après sa disgrâce. Lorsque Turgot fut nommé contrôleur général, M. Delille s'abstint de le voir pendant trois mois, et ce ne fut que d'après une invitation pressante qu'il se rendit auprès de lui. Turgot, en l'accueillant avec sa bonté ordinaire, lui dit ingénieusement: « Depuis que je suis » ministre, vous m'avez disgracié. »

13) PAGE 162, VERS 7.

Le Midi seul encor, de ses fêtes rustiques,
A gardé dans ses champs quelques restes antiques.

Les bourgs et les villages de nos provinces méridionales offrent en effet quelqu'image des mœurs antiques dans leurs fêtes annuelles. On y décerne les prix de la lutte,

de la course et de tous les exercices du corps ; seulement les chevaux ont remplacé les chars. Dans ces jeux où l'imagination peut reconnaître ceux de l'Élide, chaque hameau parodie, une ou deux fois l'an, les jeux olympiques, et les amis de l'antiquité retrouvent avec plaisir dans ces faibles restes, les traces des colonies grecques et les vestiges des Romains. Les fêtes que M. Delille décrit sont d'un caractère plus gracieux, mais l'usage en est moins répandu, et rappelle moins de souvenirs.

14) PAGE 164, VERS 12.

Mais aucun temps ne vit d'aussi brillantes fêtes,
Que lorsque Paul-Émile, en ces murs glorieux,
Guida trois jours entiers, son char victorieux.
. . . .
Que dis-je? ô coup du sort! ô jeux de la fortune!
Le vainqueur du vaincu partage l'infortune;
La mort de ses enfants flétrit des jours si beaux,
Et son char triomphal marche entre deux tombeaux.

Paul Émile avait perdu, peu de jours avant son triomphe, un fils qu'il adorait, et, immédiatement après, la mort lui en enleva un autre non moins chéri.

De tous les triomphes célébrés à Rome avant le règne des empereurs, celui de Paul-Émile, conquérant de la Macédoine, fut le plus imposant et le plus magnifique. Le dernier des successeurs d'Alexandre suivait, enchaîné, le char du consul romain. Ses enfants partageaient ses

fers. Les dépouilles de ses états, tous les trésors de cette ancienne monarchie changée en provinces de la république, étaient exposés aux regards du peuple. Paul-Émile les remit aux questeurs, et ne conserva pour lui de tant de richesses, que la bibliothèque du roi vaincu. Cet homme illustre, qui pour plaire à ses compatriotes déploya tant de pompe dans son triomphe, était d'ailleurs plein de sagesse et de modestie. Après la victoire qui le rendit maître de la Macédoine, voyant à ses pieds le malheureux Persée qui perdait en un jour sa couronne et sa renommée, il fut touché d'une noble compassion; et, se tournant vers les jeunes Romains qui l'accompagnaient : « Vous avez sous les yeux, leur dit-il, un grand » exemple de l'inconstance de la fortune. Souvenez-vous » en, quand vous serez dans la prospérité, pour ne » traiter personne avec orgueil, car nous ignorons tous » le sort qui nous attend à la fin du jour. Celui-là seul » est véritablement homme, dont le cœur ne s'enfle » point dans le bonheur, et n'est point abattu dans l'ad- » versité. »

15) PAGE 165, VERS 4.

Tandis que du vainqueur qui marche vers le temple
Tout redit les exploits, tout répète le nom,
Seul, muet et pensif, le jeune Scipion,
L'œil fixé sur le char, s'enivre de la gloire,
Et déjà dans son cœur dévore la victoire.

L'aspect du triomphe de Paul-Émile frappa tellement

l'imagination de Scipion encore enfant, que dès lors toutes ses idées se dirigèrent vers la gloire et les conquêtes. Tout le monde sait qu'il fut surnommé dans la suite le *second Africain* et le *Numantin*. Après avoir détruit Carthage et Numance, il fut payé de ses services par l'ingratitude populaire, excitée par des tribuns séditieux. On croit même que sa mort imprévue, fut un crime de Caïus Gracchus, le héros et le modèle de tous les factieux, quoiqu'il soit plus commun d'avoir son ambition téméraire que son courage et ses talents.

16) PAGE 165, VERS 13.

O combien j'aime mieux ces fêtes où les lois,
A côté de leur tombe interrogeaient les rois!

Cette coutume de juger les rois après leur mort était une des institutions les plus remarquables de l'ancienne Égypte. Elle personnifiait pour ainsi dire l'opinion, et plaçait l'histoire sur le plus redoutable de tous les tribunaux. Il paraît cependant que son influence morale et religieuse balançait à peine les séductions du pouvoir.

17) PAGE 175, VERS 19.

D'un front qu'ennoblissait plus d'une cicatrice,
Ils s'inclinent de loin devant le grand Maurice,
Marchent vers le tombeau le sabre dans la main,
En aiguisent l'acier sur le marbre divin.

La guerre que la France fit en Allemagne, quelques

années après la mort du maréchal de Saxe, ne fut presque marquée que par des fautes et des revers. A cette époque, où le souvenir récent de Fontenoi rendait plus douloureux le sentiment de nos défaites, des grenadiers français pleurant sur le mausolée de Maurice, et courant aiguiser leurs sabres sur le marbre funéraire d'un héros, rappellent ces peuples de l'Inde qui allaient au tombeau du grand Albuquerque, lui demander justice contre ses successeurs. Indépendamment de ses victoires, il n'est pas étonnant que le maréchal de Saxe fût adoré des soldats, et que sa mémoire leur ait toujours été chère. Aucun général célèbre ne fut peut-être plus avare de leur sang. Un officier général lui montrant un jour un poste qui pouvait être utile, si l'ennemi en était chassé : *Il ne vous en coûtera pas*, dit-il, *plus de douze grenadiers.* — *Passe encore*, répondit le maréchal, *si c'était douze lieutenants généraux*. Non pas, comme l'observe très bien M. Thomas, qu'il voulût offenser par cette plaisanterie, des hommes aussi respectables par l'élévation de leur grade, que par l'ancienneté de leurs services; mais pour leur apprendre que la valeur du soldat était le gage le plus certain de leur propre gloire, et qu'on ne pouvait le ménager avec trop de prudence et d'affection.

18) PAGE 177, VERS 16.

O forfait exécrable ! ô honte ! ô barbarie!
Du vengeur de l'état le repos est troublé,
Ses honneurs sont détruits, son cercueil violé!

L'histoire des folies révolutionnaires n'offre rien de plus honteux et de plus absurde, que cette détestable profanation des tombeaux. La France, dans ces temps malheureux, ne devait qu'à ses guerriers l'avantage de conserver son rang parmi les nations; et c'est dans ce moment même que la gloire militaire était outragée, et qu'en dispersant la cendre de Turenne, on semblait annoncer à tous les défenseurs de l'état quelle récompense leur était réservée par un gouvernement sans prévoyance, sans morale et sans honneur. On remarquera, sans doute, que dès que le pouvoir suprême a passé dans les mains victorieuses d'un guerrier, digne d'apprécier Turenne, de nouveaux honneurs ont été rendus à la mémoire de ce grand homme; ses restes sont aujourd'hui déposés dans l'église des Invalides, sous la garde de ces vieux soldats, que son nom frappe toujours d'admiration et de respect.

19) PAGE 178, VERS 19.

César pleure à l'aspect du buste d'Alexandre;
Pleurs affreux! que de sang vous avez fait répandre!

Tous les historiens rapportent que César, nommé

gouverneur de l'Espagne, vit à Cadix la statue d'Alexandre, et qu'il dit, en versant des larmes : *A l'âge où je suis il avait conquis le monde, et je n'ai rien fait de mémorable !* L'avenir de César était dans ces paroles et dans ces pleurs : une si noble jalousie ne pouvait convenir qu'à lui. Son ambition fit dans la suite répandre beaucoup de sang. Mais tel est encore, après vingt siècles, l'éclat de ses actions et de son génie ; tel est le charme que le souvenir de sa grandeur d'âme, de sa clémence et de sa douceur attache à son nom, que beaucoup de lecteurs trouveront peut-être un peu dure l'épithète que M. Delille donne à ces larmes, qui ne pouvaient couler que des yeux d'un héros.

20) PAGE 181, VERS 9.

Du Vivier, c'est à toi de tenter ces travaux.

Jean du Vivier, né à Liége en 1687, mort à Paris en 1761, s'est rendu recommandable dans la gravure. Son goût pour cet art l'entraîna à Paris, où il le perfectionna. Il s'adonna principalement à la gravure des médailles, et son mérite en ce genre lui mérita bientôt des récompenses. Il fut graveur du roi, obtint un logement au Louvre, et fut reçu de l'Académie de peinture et sculpture. C'est le graveur qui a le mieux trouvé la ressemblance de Louis XV. (*Dict. hist.*)

21) PAGE 184, VERS 3.

Mais soudain se présente,
Dans le noble appareil d'une toge imposante,
Le fameux Tullius; et, saisis de respect,
Ces flots tumultueux tombent a son aspect.

Tullius Cicéron n'eut pas toujours, il est vrai, le pouvoir de ramener le calme dans le Forum par l'aspect de sa toge, notamment dans l'affaire de Milon; mais on ne peut pas douter que le costume romain n'en imposât à la multitude beaucoup plus que ceux des peuples modernes. La gravité de cet orateur y ajoutait beaucoup, et tous les commentateurs de Virgile assurent que ce poète emprunta d'un trait de la vie de Cicéron, sa comparaison du dieu qui, dans le 1er. livre de l'*Énéide*, apaise les flots irrités, à un vieillard qui, par son seul aspect, calme tout-à-coup une populace en fureur.

22) PAGE 185, VERS 19.

Dirai-je les fureurs, dirai-je les désastres
Qu'ont produits les débats des Yorks, des Lancastres?
La rose aux deux couleurs échauffait les partis.

La *rose blanche* était la couleur de la maison d'York, et la *rouge* celle des Lancastres. Tout le monde sait que ces deux factions remplirent l'Angleterre de carnage et d'horreurs. Les échafauds étaient dressés sur le champ de bataille, et les prisonniers de guerre périssaient souvent par la main des bourreaux. Ces discordes sanglantes

durèrent près d'un siècle. Elles avaient commencé vers l'an 1400, entre les petits-fils d'Édouard III, l'un des plus grands rois qu'ait eus l'Angleterre. Henri, fils du duc de Lancastre, troisième fils d'Édouard III, s'empara du trône qui appartenait, par les droits du sang, à Edmont, duc de Clarence, qui descendait du second fils d'Édouard. Celui-ci transmit ses droits à sa fille, qui épousa Richard, duc d'York. Édouard IV, né de ce mariage, enleva la couronne à Henri VI, le troisième souverain de la maison des Lancastres, et la perdit lui-même par l'imprudence qu'il eut d'outrager le fameux comte de Warvick, son bienfaiteur et son ami. C'est le sujet de la tragédie de M. de Laharpe : mais l'histoire est altérée dans le dénoûment ; car le comte, après avoir détrôné celui qu'il avait fait roi, fut tué, l'année suivante, en combattant contre lui. Édouard IV remonta sur le trône, où son fils, âgé de onze ans, lui succéda. Richard, duc de Glocester, oncle et tuteur du jeune prince, le fit enfermer avec son frère dans la tour de Londres, et usurpa la couronne après avoir fait égorger ses deux neveux. Il ne jouit pas long-temps du succès de son crime. Henri, comte de Richemont, dernier rejeton des Lancastres, ranima la *rose rouge*, et souleva le pays de Galles contre l'usurpateur. Les deux partis en vinrent aux mains dans les plaines de Boworth, le 22 août 1485. Richard, au milieu du combat, mit la couronne sur sa tête, comme pour avertir ses soldats qu'ils combattaient pour leur prince légitime, contre

un prince rebelle. Mais le lord Stanley, l'un de ses généraux, qui depuis long-temps voyait avec horreur cette couronne souillée par le meurtre et le parricide, trahit son indigne maître, et passa du côté des Lancastres avec les troupes qu'il commandait. Richard, voyant la bataille désespérée, ne voulut point survivre à sa ruine; il chercha et reçut, dans les rangs ennemis, une mort plus glorieuse qu'il ne la méritait. Cette journée mit un terme aux malheurs dont la *rose blanche* et la *rose rouge* avaient accablé l'Angleterre; le comte de Richemont fut couronné sous le nom d'Henri VII, et, par son mariage avec Élisabeth, fille d'Édouard IV, il réunit enfin tous les droits des maisons de Lancastre et d'York; il eut pour fils et pour successeur le fameux Henri VIII.

23) PAGE 187, VERS 16.

O vierge de Nanterre, et si douce et si bonne!
Ton temple est usurpé, tes honneurs sont proscrits:

L'église de Sainte-Geneviève, métamorphosée en temple profane, sous le titre de Panthéon Français, au lieu d'être consacrée à tous les dieux comme le Panthéon d'Agrippa, devait l'être à tous les grands hommes que la France a produits. On frémit encore, en songeant de quelle manière elle a rempli cette destination. Les cénotaphes de deux écrivains célèbres sont les seuls monuments élevés dans ce temple, dont le ridicule n'excite pas l'indignation. Au reste, on assure que l'église de

Sainte-Geneviève sera bientôt rendue au culte public, et purifiée, par des fêtes religieuses, des Saturnales de la révolution.

24) PAGE 188, VERS 1.

La pucelle à Théroine a légué ses vertus.

Nom trop malheureusement fameux, pour qu'il soit nécessaire de faire sentir l'ironie amère de ce rapprochement. Cette femme est depuis quelques années détenue comme folle à la Salpétrière.

25) PAGE 188, VERS 6.

Sa popularité n'en défend pas Henri.

L'œil de l'étranger cherche vainement, sur le Pont-Neuf, la statue du meilleur des princes,

Du seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Des brigands, qui s'appelaient *le peuple*, ont détruit ce beau monument de l'amour des Français et du ciseau de Jean de Boulogne. Ils avaient aussi renversé la pyramide, élevée dans la plaine d'Ivry. Napoléon a ordonné qu'elle fût rétablie. Les victoires d'Henri IV délivrèrent les Français de l'oppression étrangère; sa politique jeta les fondements de leur nouvelle grandeur; ses vertus et sa clémence rendirent le repos à tous ses sujets. On peut abattre ses statues; sa mémoire n'aura jamais besoin d'être rappelée aux princes magnanimes, ni aux peuples reconnaissants.

L'IMAGINATION,

POËME.

CHANT HUITIÈME.

LES CULTES.

IMAGE de son Dieu, favori de son roi,
L'homme venait de naître, et, soumis à sa loi,
Les animaux vivaient sans révolte et sans guerre;
Mais tous, d'un front servile ils regardaient la terre.
Leur souverain, lui seul, marchant au milieu d'eux,
Levait un front sublime et regardait les cieux.
Les cieux l'entretenaient d'un Dieu, l'auteur des mondes;
Mais de l'immensité les demeures profondes,
A ses faibles regards le dérobaient encor.
L'Imagination, par un sublime essor,

Emporta ses pensers vers le souverain être,
L'approcha de son trône, et lui montra son maître;
De la bonté divine il adora les traits,
Et revint sur la terre imiter ses bienfaits.
Quel ami des tyrans, quel apôtre du crime
Attenta le premier à cette foi sublime?
D'un dogme consolant, destructeur odieux,
Éteins donc le soleil, éclipse donc les cieux;
Au cri du monde entier impose donc silence. (1
Le monde à haute voix proclame sa puissance;
Le remords éloquent nous en parle tout bas:
Où Dieu n'existe plus la morale n'est pas.
Ainsi la noble fleur, au grand astre si chère,
Languit s'il disparaît, revit dès qu'il l'éclaire.
Mais l'homme, que des sens enchaîne le pouvoir,
Eût oublié bientôt un Dieu qu'on ne peut voir:
Sa bonté de trop loin rassurait l'innocence;
De trop loin les méchants redoutaient sa vengeance;
Et, lancés de la terre à la voûte des cieux,
Un intervalle immense eût fatigué nos vœux.

Alors, fille du ciel, la Religion sainte,
Conduisant sur ses pas l'Espérance et la Crainte,
Vint combler cet abîme, et, nous servant d'appui,
Par le culte de Dieu nous rapprocha de lui.
L'autel devint son trône, et la douce prière
Mit le ciel en commerce avec l'humble chaumière;
Le malheur éploré tendit ses bras vers Dieu;
L'homme connut un culte, en tout temps, en tout lieu;
L'encens a parfumé les monts les plus antiques,
Et l'écho du désert répéta des cantiques.

Base auguste des lois, lien de l'univers,
La religion sainte est l'objet de mes vers;
Mais, tel qu'un voyageur sur les mers orageuses
Cherchant ou sa patrie, ou les îles heureuses,
A travers cent périls et cent monstres affreux,
Doit par de longs détours acheter ces beaux lieux,
Tels, avant d'arriver à cette foi si pure,
Noble fille du ciel, amour de la nature,
Combien de cultes vains, bizarres ou pervers,
A l'homme humilié vont s'offrir dans mes vers!

Il faut les peindre, il faut dans son délire extrême
De ce hideux tableau l'épouvanter lui-même.
Toutefois c'est trop peu d'offrir aux nations
Ces absurdes ramas de superstitions,
Sur ces rêves menteurs que l'erreur déifie;
Je veux porter le jour de la philosophie,
En chercher le berceau, vous montrer d'un coup-d'œil
Comment la peur, l'espoir, l'intérêt et l'orgueil,
Les mœurs et les climats, et les fourbes célèbres
Ont de l'esprit humain épaissi les ténèbres;
Comment, les yeux voilés, l'Imagination
Suivant ou conduisant la vague opinion,
Des dieux tristes ou gais, sanglants ou débonnaires,
Adopta tour à tour ou créa les chimères;
Et, trompeuse ou trompée, en cette nuit d'erreurs
Entraîna les esprits et séduisit les cœurs.
Vaste et riche tableau! scène immense et féconde
Des crimes, des vertus, et des temps, et du monde!
Le projet est hardi, je ne le cèle pas;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas;

Loin du vieil Hélicon ma muse étend ses ailes;
Il est temps de puiser dans les sources nouvelles;
Il est temps de marcher couronné de festons
Dont nuls chantres encor n'ont ombragé leurs fronts.

Aux cultes différents qui donna la naissance?
Fut-ce d'abord la crainte ou la reconnaissance?
Repoussons loin de nous un doute injurieux:
Oui, la reconnaissance a fait les premiers dieux.
Ainsi, des nations la noble idolâtrie
Honora les mortels amis de la patrie.
Je sais qu'il est des lieux où, fameux à grands frais,
Le mérite, à prix d'or, fait payer ses bienfaits;
Mais de l'antiquité le respect économe,
Aisément acquitté, faisait un dieu d'un homme;
L'Olympe se chargeait des dettes des mortels:
Un peu d'encens brûlé sur de grossiers autels,
Récompensait les arts, les vertus, la victoire,
Et mêlait sa fumée à celle de la gloire.

Mais ce prix, au mérite accordé par l'amour,
Les vices adorés l'obtinrent à leur tour.

O honte ineffaçable! ô bassesse de Rome!
Ce peuple, jadis roi, qu'asservit un seul homme,
A peine délivré de l'auguste bourreau,
Entre le tyran mort et le tyran nouveau,
Ne respire un moment de ces destins funestes
Que pour déifier ses détestables restes; (2
Pour honorer un monstre il outrage les dieux;
Et, du bûcher royal élancé jusqu'aux cieux,
L'aigle servile emporte au séjour du tonnerre
Cette âme, ainsi qu'au ciel, exécrable à la terre. (3
Ainsi, d'un culte vil se souillant sans remords,
La crainte des vivants fit honorer les morts.
L'homme se plaît à craindre; et la reconnaissance,
Et l'amour idolâtre, et la douce espérance,
Créèrent moins de dieux, dans leurs nobles erreurs,
Qu'un cœur pusillanime et ses lâches terreurs.
Au fond de leurs forêts que de peuples sauvages,
Des dieux les plus hideux préfèrent les images.
C'est en les redoutant qu'ils vont les honorer,
Et les yeux n'osent voir ce qu'on ose adorer.

Des démons, des esprits les fables ridicules
Épouvantent encor cent nations crédules.
Voyez le froid Lapon dans son affreux séjour,
Jeté loin du soleil et des routes du jour,
Ses rennes pour tout bien, leur lait pour nourriture,
Par sa pauvreté même à l'abri de l'injure,
De son peu de besoin composant son trésor;
Un si triste bonheur lui suffirait encor;
Mais des malins esprits l'aspect affreux l'assiége.
En vain dans ses foyers, sur ses tapis de neige,
De son tambour magique il redouble le bruit;
La secrète terreur qui toujours le poursuit
Trouble cette âme simple, et sous sa hutte obscure
Vient ajouter aux maux que lui fit la nature. (4
Et ce bon Indien qui, caché dans ses bois,
Ne connaît que son chien, son arc et son carquois,
Tout entier au présent, sans soin, sans prévoyance,
Quels maux pouvaient troubler sa brute insouciance?
Mais la peur des démons l'attend à son réveil,
Vient troubler ses travaux, son repos, son sommeil;

Pour tromper leur fureur et conjurer leur rage,
D'offrandes, en tremblant, il sème leur passage.
O peuple infortuné! puissent un jour les lois
De l'homme par degrés te remettre les droits!
O quel sage, gardant un heureux équilibre,
Sans se rendre tyran, saura le rendre libre,
Et sans le déchaîner saura briser ses fers!
Mais aux champs de Colomb quels sons frappent les airs?
Partout l'assassinat, le meurtre, l'incendie,
Et partout la fureur jointe à la perfidie.
Que de champs dévastés! que de sang et de pleurs!
Cruels, voulez-vous donc mériter vos malheurs?
Votre instinct était pur, et des accès de rage
Sont de votre raison l'horrible apprentissage. (5

De là si je parcours tous ces peuples divers,
Qu'entourent du Midi les orageuses mers,
Au lieu des dieux riants, des mensonges aimables,
Dont souvent la raison daigne approuver les fables,
Partout je vois la crainte encenser les autels,
Partout les noirs esprits tourmentent les mortels;

L'homme aveugle les craint pour lui, pour sa famille,
Pour les jours de son fils, pour l'honneur de sa fille;
Et l'époux, successeur de quelqu'esprit malin,
De ses amours furtifs reconnaît le larcin.

A ces dieux effrayants, l'horreur de la nature,
Qui ne préférerait ce dieu que d'Épicure
Un disciple autrefois dans l'Inde a transporté,
Et que chez les Romains Lucrèce avait chanté?
Ce dieu dort: trop heureux! sans sceptre, sans tonnerre,
Les crimes des tyrans, les horreurs de la guerre,
Il ne répond de rien; il n'a point l'embarras
De régir ce troupeau de méchants et d'ingrats;
Il n'entend point les chants de l'horrible victoire
D'un massacre fameux lui rapporter la gloire:
Le sort règne pour lui: tels d'un roi fainéant
Nos ancêtres jadis adoraient le néant;
Ou tels, en sommeillant, des magistrats augustes
Prononcent des arrêts que le hasard rend justes.
Un tel dieu fait injure à la Divinité,
Et sa religion est une impiété,

Je le sais; mais du moins de ces douces chimères,
Si l'âme espère peu, l'âme aussi ne craint guères,
Et l'homme seul du moins peut effrayer son cœur.
Mais l'intérêt surtout fut père de l'erreur;
Il calomnia tout jusqu'à l'astre du monde;
Et tandis qu'enrichi par sa chaleur féconde
L'heureux Persan l'adore; en leurs déserts affreux
Les noirs peuples du Nil insultent à ses feux: (G
Tant le vil intérêt, cœurs faibles que nous sommes,
Fait les mœurs et les lois, et les dieux et les hommes!
N'est-ce pas l'intérêt qui, plus puissant encor,
Chez un peuple indien a fait un dieu de l'or?
Sur l'exemple, il est vrai, son hommage se fonde,
Et cette idolâtrie est le culte du monde.
Eh! qui pourrait compter tous les cultes divers
Qui font de l'intérêt le dieu de l'univers?
Voyez-vous en tous lieux ses arts, son industrie,
Déterminer le choix de son idolâtrie?
Sur les bords où vos mers reçoivent sur leur sein
D'heureux navigateurs un innombrable essaim,

O Maldives! combien j'aime la noble fête
Qu'aux vents, maîtres des mers, tous les ans on apprête!
Le jour vient : de parfums à grands frais rassemblés
D'innombrables canots à la fois sont comblés;
Des feux sont allumés; les flammes dévorantes
Bientôt ont parcouru les feuilles odorantes;
De mille cris joyeux les vallons sont frappés;
On s'élance, et soudain tous les caules coupés
Abandonnent aux flots les barques vagabondes.
Le flottant incendie éclaire au loin les ondes,
Et, parfumant les cieux, et la terre et les mers,
Va porter cet encens aux puissances des airs.
Culte heureux, que la Grèce eût envié peut-être!
   Dirai-je les erreurs que l'orgueil a fait naître?
L'orgueil a consacré des temples aux mortels;
L'orgueil au singe même érigea des autels,
Et de la vanité le ridicule hommage
De l'homme dans ses traits divinisa l'image.
L'orgueil dicta souvent nos hommages, nos vœux;
L'orgueil préside à tout. Quel tribut à ses dieux

Offre cet Indien, de qui la chevelure
Se relève en anneaux bouclés par la nature ?
C'est ce ruban frisé, qui va s'amincissant
Sous le rabot léger qui l'enlève en glissant.

Mais de nos passions la plus riche en prestiges
C'est l'amour du nouveau, c'est l'amour des prodiges.
L'homme a dans ses plaisirs besoin d'étonnement;
Ce qu'il voit tous les jours, il le voit froidement.
Dès lors, dénaturant les effets et les causes,
Il peuple l'univers de ses métamorphoses.
Tantôt du cœur séduit la complaisante erreur,
Au gré de l'espérance, au gré de la terreur,
Adore, je l'ai dit, ce qu'il craint, ce qu'il aime,
Et tout est Dieu pour l'homme, excepté Dieu lui-même; (1)
Tantôt ce sont les arts, les éléments divers,
Qui choisissent des dieux à l'aveugle univers :
Tels on vit naître Isis, Triptolême, Mercure :
Tout est surnaturel dans toute la nature.
Tantôt l'esprit crédule est la dupe des sens :
Les vents sifflent, ce sont les mânes gémissants

Qui pour le visiter quittent les noirs royaumes;
Il donne une âme aux corps, donne un corps aux fantômes;
Enfin tout est céleste, infernal, merveilleux,
Et le plus incroyable est ce qu'il croit le mieux.

Du monde des humains inexplicable histoire!
Partout c'est le besoin d'adorer et de croire;
Il semble qu'en secret, de son cœur fatigué,
Sans raison et sans choix l'homme l'ait prodigué.
On se rappelle encor ce fameux Démocrite,
Ce contraste éternel du pleureur Héraclite;
O que ce Grec moqueur, philosophe joyeux,
Pour mieux rire de l'homme, a dû rire des dieux!
Quels mensonges grossiers! quels rêves ridicules
Ne consacrèrent pas ses hommages crédules!
Du culte du soleil, des célestes flambeaux,
Voyez l'homme descendre aux plus vils animaux!
Là, devant un insecte il se courbe avec joie;
Ici son dieu mugit, et plus loin il aboie.
Voyez-vous, décoré d'ornements somptueux,
L'éléphant dieu, marcher d'un pas majestueux!

Fier monarque des bois, ah! du moins ta sagesse
Put de l'homme crédule absoudre la faiblesse;
L'homme te crut doué d'un céleste rayon,
Et ton instinct sublime excuse sa raison.
Mais le tigre cruel, mais le lion sauvage,
Qui l'eût cru, que de l'homme ils obtinssent l'hommage,
Eux qui du sang humain font couler des torrents;
Qui l'eût cru, s'il n'eût point adoré des tyrans?
Parcourrai-je avec vous ces bords où, plus grossière,
La raison jette à peine une faible lumière?
C'est là que dans l'erreur bien plus enseveli,
Par ses divinités l'homme est plus avili.
Voyez le Samoïède en son climat sauvage,
Si son dieu répond mal à son stupide hommage,
Il radote, dit-il; et, gardant son encens,
Il attend que le dieu reprenne son bon sens.
Sur ces riches plateaux foulés par les Tartares,
Des Scythes inhumains successeurs plus barbares,
Pour l'homme idolâtré par leur stupidité,
Qui ne connaît l'excès de leur crédulité?

De lui tout est sacré, de lui rien n'est immonde;
Rois, princes, potentats, dominateurs du monde,
Attendez que du jour l'astre majestueux
Sèche de ses rayons purs et respectueux
Le rebut adoré des festins qu'il consomme,
Qui trahit dans un dieu les vils besoins de l'homme:
Voilà vos ornements, vos colliers, vos bijoux,
Et l'excrément divin vous enorgueillit tous.[a]

Le stupide habitant de l'indien rivage,
A force de folie est peut-être plus sage.
Jouet de ses tyrans, mais tyran de ses dieux,
Nul d'eux ne l'asservit, lui seul dispose d'eux.
Au premier mouvement dont son âme est saisie,
Voyez-le se créer des dieux de fantaisie;
Ses malheurs, ses succès, sa haine, son amour,
Font, défont et refont ces déités d'un jour;
Il offre un culte au fer, à la tuile, à la terre;
Apostat d'une plante, il adore une pierre;
Un hasard fait l'idole, un hasard la détruit;
Il l'achète, il la vend, il l'adore, il la fuit.

De nos fous d'autrefois la ridicule espèce
Changeait moins de magots, de mode et de maîtresse :
Tant l'ignorance ajoute à la crédulité !
Mais de l'esprit humain triste fatalité !
Soit qu'il veuille ignorer, soit qu'il veuille s'instruire,
D'un délire souvent il sort par un délire ;
Et vers la vérité qu'il cherche avec ardeur,
Le premier pas qu'il fait est souvent une erreur.
Aussi, dans ces amas d'erreurs inépuisables,
Combien n'enfanta point de rêves méprisables
Cet instinct curieux, ce besoin de savoir,
Qu'aiguillonne la crainte et qu'enhardit l'espoir !
Séduit par l'espérance, inspiré par la crainte,
Voyez-le du présent franchir l'étroite enceinte ;
En vain l'impénétrable et profond avenir,
Couvert d'un voile épais, vers lui semble venir ;
Il en veut à son gré pénétrer les nuages ;
Son esprit inquiet en cherche les présages
Dans le feu de l'éclair, dans les flancs du taureau,
Et dans son vol rapide interroge l'oiseau.

Soit que, nous prédisant les beaux jours et l'orage,
Son instinct prophétique ait surpris notre hommage;
Soit que, fuyant la terre et s'approchant des cieux,
Il semble entretenir commerce avec les dieux,
Hélas! en poursuivant sa course vagabonde,
Il est loin de penser qu'il fait le sort du monde :
D'un seul cri, d'un coup d'aile, il décide un combat;
Rois, tremblez : il vous ôte ou vous donne un état;
Il épouvante un sage, intimide un grand homme,
Et les poulets sacrés guident l'aigle de Rome.

Peut-être que rendus par la voix des mortels,
Les oracles feront moins de honte aux autels.
Eh bien! dieux des vieux temps, devins, fourbes sans nombre,
Couvrez-vous de mystère, enfoncez-vous dans l'ombre,
En termes ambigus prononcez votre loi,
Et vendez aux humains l'espérance et l'effroi.
Déjà l'Ambition acquittant ses promesses,
Sur l'autel mercenaire entasse ses largesses; (1)
L'Ambition, pareille au monstre audacieux
Qu'on peint foulant la terre, et le front dans les cieux,

Qui, des menteurs sacrés protectrice puissante,
Achète des autels la faveur complaisante,
Aux trônes des trépieds prêta souvent la voix,
Et fit souvent des dieux les ministres des rois.
A ses pieds est la Fourbe, et vaine et mensongère,
D'une main conduisant l'Opinion légère,
De l'autre soutenant des voiles, des bandeaux,
Baguettes, talismans, amulettes, anneaux,
Tout ce que, de l'Orgueil trop adroite complice,
L'Imagination lui prête d'artifice.
Ne croyez pas pourtant que des rois et des dieux
Le contrat fut toujours un contrat odieux.
Non, de ces deux pouvoirs l'union légitime
Toujours n'a pas été le pacte affreux du crime.
Osons sans intérêt, sans préjugés, sans fiel,
Peser ce grand accord de la terre et du ciel.
Lorsque loin des forêts qu'habitaient ses ancêtres,
Le peuple eut des cités, des princes et des prêtres,
Pour policer ce peuple, hôte grossier des bois,
Le prêtre fit un culte, et le prince des lois.

Mais de l'homme encor brut l'altière indépendance,
Des pouvoirs séparés fatiguait la prudence;
Alors un grand traité fut proposé par eux;
Alors l'homme des lois dit à l'homme des dieux:
« Unissons les pouvoirs que notre rang nous donne;
» Je défends ta thiare, affermis ma couronne;
» Pour leur propre intérêt lions nos ennemis,
» Libres, mais gouvernés; fortunés, mais soumis;
» Et, consacrant un nœud que l'intérêt resserre,
» Joins les foudres du ciel aux foudres de la terre. »
Le traité fut conclu: sous des rois généreux,
Sous des pontifes saints ce traité fut heureux;
Et le peuple, oubliant sa rudesse sauvage,
Connut l'obéissance, et non pas l'esclavage.
Trop heureux les états où ce sublime accord
Au bonheur du plus faible enchaîna le plus fort.

Ainsi, de nos erreurs examinant la course,
Dans nos secrets penchants j'en découvris la source;
J'en suivis les effets; mais je n'ai pas encor
De la tradition déployé le trésor;

TAYLOR INST. OXFORD

Vieille divinité qui, trompeuse et légère,
Propagea des faux dieux la race mensongère,
Et, des bords de Memphis étendue en tous lieux,
Sous mille traits divers reproduisit les dieux.
Voyons comme, en suivant sa marche et ses vestiges,
L'Imagination y joignit ses prestiges.

Dans l'Égypte d'abord un seul dieu fut connu;
Et quand sur sa grandeur le ciel se serait tû,
Le Nil, dont tous les ans le retour la rassure,
Proclamait assez haut le dieu de la nature.
Mais les grands, dans le fond d'un sanctuaire obscur,
Conservaient du vrai Dieu le culte toujours pur,
Et de vaines erreurs ils amusaient la foule. (1)

Ainsi, quand du pressoir le jus brillant s'écoule,
On garde le nectar le plus délicieux
Pour la coupe des rois et les banquets des dieux,
Et la lie au hasard enivre le vulgaire.

Des cultes différents dont l'Égypte est la mère,
L'un, aux lois d'un seul Dieu fidèlement soumis,
Par le divin Moïse aux Hébreux fut transmis;

Les Hébreux, dont la race en prodiges féconde
Remonte dans les temps jusqu'au berceau du monde.
Jamais législateur, par des traits si puissants,
Ne frappa la pensée et n'ébranla les sens.
A l'Hébreu pour monarque il donne un dieu suprême;
Ce dieu le récompense et le punit lui-même;
Dans les flots suspendus il lui fraie un chemin;
Ce dieu, dans le désert, le conduit par la main.
Nourri par un prodige, instruit par des oracles,
Il ne marche jamais qu'entouré de miracles:
Reçoivent-ils la loi du dieu de l'univers?
C'est au bruit de la foudre, aux lueurs des éclairs.
Aussi cette loi sainte, avec terreur suivie,
Saisit tous leurs pensers, soumet toute leur vie,
Les accompagne aux champs, aux combats, aux festins;
Elle règle leurs mets, elle ordonne leurs bains,
Les suit dans leurs foyers, leur parle dans le temple;
Sur des tables d'airain leur respect la contemple.
Dans quelle nation, chez quel peuple, en quel lieu,
Un culte plus auguste a-t-il honoré Dieu?

Les candelabres d'or, les pierres précieuses,
Des lévites en chœur les voix mélodieuses,
Les parfums, les métaux, les arts les plus vantés,
Tout rehaussait l'éclat de leurs solennités.
Mont sacré de Sion, redis-moi quels cantiques,
Quels hymnes résonnaient sous tes palmiers antiques!
L'esprit divin lui-même y répandait son feu;
Partout la voix, la main et le regard d'un Dieu:
Aussi, marqués dès lors d'un sceau que rien n'altère,
Ils en ont conservé le profond caractère.
A travers tant d'états, d'âges, de lieux divers,
Avec leur vieille loi parcourant l'univers,
Seuls ils sont demeurés sur sa base profonde,
Comme ces vieux rochers, contemporains du monde.
Tandis qu'un peuple saint portait dans le saint lieu
La loi de l'Éternel et l'autel du vrai Dieu,
Des dieux menteurs du Nil, de leurs brillants génies,
La Grèce dans son sein reçut les colonies.
Mais comme un étranger, admis dans nos remparts,
Façonné par nos mœurs et formé par nos arts,

Perd insensiblement ses coutumes grossières,
Ennoblit son maintien et polit ses manières,
Tels ces dieux adoptifs, dans la Grèce accueillis,
De leurs attraits nouveaux furent enorgueillis;
Le ciseau leur donna de plus aimables formes,
A l'Égypte laissa ses colosses énormes;
Sans être monstrueux ils parurent plus grands,
Et l'art en fit des dieux, et non pas des géants.
Par quelle adresse encor ses utiles chimères
De l'homme ont rapproché ces dieux imaginaires!
Ces dieux avaient été laboureurs ou bergers;
Ils soignaient les moissons, les troupeaux, les vergers:
L'homme est prompt à chérir l'être qui lui ressemble;
Sur la terre embellie ils habitaient ensemble;
Ces dieux, ainsi que l'homme, avaient connu les maux;
Ils étaient compagnons de plaisirs, de travaux;
Et, sans aucun effort, la faiblesse mortelle
S'élevait à des dieux qui descendaient vers elle.
Rien de dur, rien de triste autour de leurs autels;
Des danses et des chants fêtaient ces immortels.

Moi-même, tout à coup, plein d'un heureux délire,
Je vois encor ces dieux, j'entends encor la lyre;
J'attelle avec des fleurs les pigeons de Cypris;
Sur son arc radieux je fais glisser Iris;
Profanes, loin d'ici! près de cette onde pure
Les nymphes de Vénus détachent sa ceinture.
Ainsi la fable antique, en vers mélodieux,
Avec profusion jeta partout des dieux:
Tout connut son génie et son dieu tutélaire,
Et le moindre côteau fut l'olympe d'Homère.
Et ne demandez pas comment de ces erreurs
Le charme si long-temps put séduire les cœurs;
L'Imagination s'en était amusée,
Et la Raison craignit d'être désabusée:
Ainsi l'amant crédule, au moment du réveil,
Nourrit le rêve heureux qui charma son sommeil.

A ces dieux si riants, empruntés de la Grèce,
Rome, plus sérieuse, imprima sa sagesse.
L'Olympe de Numa fut plus majestueux,
Mercure moins fripon, Mars moins voluptueux;

Jupiter brûla moins d'une flamme adultère,
Vénus même reçut un culte plus sévère.
Admirez par quel art le peuple souverain,
Même par ses erreurs soumit le genre humain.
Lorsque de mille états la folle idolâtrie
Dégradait la raison sans servir la patrie,
Le sénat s'emparant des superstitions,
Employa sagement leurs folles visions ; (12
C'est par là qu'il régnait, par là que sa sagesse
D'un peuple turbulent sut maîtriser l'ivresse :
Le bonnet du pontife asservit à ses lois
Le casque des guerriers, la couronne des rois ;
De vains rêves servaient une raison profonde,
Et le sceptre augural fut le sceptre du monde.
O honte glorieuse ! utile déshonneur !
Le Romain fuit : au nom de Jupiter Stateur,
Il s'arrête ; un beau temple en garde la mémoire,
Et ce temple à jamais commande la victoire :
Ainsi leurs dieux servaient la grandeur de l'état.
Avec plus de noblesse encore et plus d'éclat,

De la religion la pompe solennelle
Consacrait la victoire et marchait devant elle,
Et du pied des autels semblait dire aux humains :
« Rome commande au monde, et le ciel aux Romains. »
Le juste ciel sans doute abhorrait ces conquêtes ;
Mais si quelque vertu peut expier ces fêtes,
C'est que Rome honora dans ses jours de splendeur,
Ces simples déités qui firent sa grandeur :
Le dieu du Capitole habita des chaumières.
Loin de ces chars sanglants, de ces pompes guerrières,
Où le sang des taureaux satisfaisant aux dieux,
Du sang humain versé rendait grâces aux cieux,
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres,
Où Rome célébrait les dieux de ses ancêtres !
La déesse des bleds et le dieu des raisins,
Les nymphes des forêts, les faunes, les sylvains,
Toi surtout, toi, Palès, déité pastorale.
A peine blanchissait la rive orientale,
Le berger secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosait son troupeau.

« O Palès! disait-il, reçois mes sacrifices, (13
» Protège mes brebis, protège mes génisses
» Contre la faim cruelle et le loup inhumain;
» Que je trouve le soir le nombre du matin;
» Qu'autour de mon bercail, vigilant sentinelle,
» Sans cesse en haletant rode mon chien fidèle;
» Que mon troupeau connaisse et ma flûte et ma voix;
» Que le lait le plus pur écume entre mes doigts;
» Rends mon bélier ardent, rends mes chèvres fécondes;
» Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes
» Dans un riant pacage arrêter mes brebis!
» Que leur fine toison compose mes habits;
» Et, quand le fuseau tourne entre leurs mains légères,
» Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères. »
Il dit, et tout à coup un faisceau petillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant
Que trois fois, dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
Jeux charmants, vous régnez encor dans nos hameaux!
Eh! qui n'est point ému de ces riants tableaux? (14

La superstition sied bien au paysage;
Triste dans les cités, elle est gaie au village,
Et le sage lui-même aime à voir, en ces vœux,
La terre à ses travaux intéressant les cieux.

Dirai-je quelle heureuse et sage politique
Joignit à tous les dieux de l'empire italique,
Un dieu bien plus obscur et plus puissant encor?
Le dieu Terme est son nom (15): aux jours de l'âge d'or,
Ce dieu n'eut point de culte; alors aucun partage
Ne profanait des champs le commun héritage;
Mais quand chaque mortel eut son champ séparé,
Dieu juste! pour chacun ton nom devint sacré.
Tu bornes les cités, les hameaux et l'empire;
Rien ne peut t'ébranler, rien ne peut te séduire;
Cher à deux possesseurs, fidèle à deux voisins,
Du sec usurpateur tu défends leurs confins;
Aussi des deux côtés, sur la même colonne,
Chacun vient déposer son gâteau, sa couronne,
Et nul impunément n'ose enfreindre tes droits:
Deux Gracques ont péri victime de tes lois. (16

Quand Jupiter parut au nouveau Capitole,
Tous les dieux firent place à l'imposante idole;
Toi seul gardas la tienne, et toi seul es resté!
Noble image des droits de la propriété:
Droits puissants, droits sacrés, et sur qui seuls se fonde
Et le bien des états, et le repos du monde.
Ainsi parlait, priait ce peuple de vainqueurs:
Ses mœurs faisaient ses dieux, ses dieux gardaient ses mœurs.

Mais passons, il est temps, de ces fêtes publiques,
Des temples de l'état aux temples domestiques
Où régnaient humblement les dieux hospitaliers.
Je ne sais quoi me plaît dans leurs humbles foyers:
L'homme pouvait les voir, les prier à toute heure;
Ils avaient même table, avaient même demeure;
Ils soignaient de plus près sa vertu, son bonheur,
De la vierge modeste ils protégeaient l'honneur;
Présidents des festins, confidents des alarmes,
Ils partageaient sa joie et recueillaient ses larmes.
Sous le toit parfumé de leur humble réduit,
L'Imagination moi-même me conduit.

20...

J'aime à voir tous les ans le père de famille
Rassemblant son épouse, et son fils et sa fille,
Présenter pour tributs à ces dieux innocents,
Quelques gouttes de lait et quelques grains d'encens;
Heureux d'en obtenir, par un si simple hommage,
L'aisance et le repos, les premiers biens du sage!
Mais malheur à ces dieux, si l'hommage était vain!
Leurs sujets révoltés les punissaient soudain,
Et de leurs vœux frustrés leur infligeaient la peine.

Le sage observateur de la nature humaine
Se plaît à rencontrer dans des climats divers,
Et les mêmes vertus et les mêmes travers.
La Chine, ainsi que Rome, a ses dieux du ménage;
Ainsi qu'à Rome, objets et d'insulte et d'hommage,
Récompensés, fêtés dans un jour de bonheur,
Dans un jour désastreux délaissés sans honneur;
Avec eux on se brouille, on se réconcilie.
De là si je parcours la nouvelle Italie,
Je ris d'y retrouver l'erreur des vieux Romains.
Eh! qui ne connaît pas le plus fêté des saints,

Ce bon Antonio, qu'importune sans cesse
D'un dévot ignorant la crédule faiblesse?
Il le fait le garant de sa félicité,
Du jeu, de la faveur, du cœur de sa beauté,
Des caprices du sort, de son propre caprice;
Il lui demande grâce, ou bien en fait justice;
Et vingt fois sacrilège et dévot en un jour,
L'aime, le hait, le baise et le bat tour à tour.
Ainsi tout se ressemble, ainsi l'erreur voyage,
Passe d'un monde à l'autre, et vole d'âge en âge.

Mais quoi! j'ai recherché par quels ressorts divers
Les préjugés sacrés ont rempli l'univers,
Et je ne dirai pas sur le simple vulgaire
Ce que peut le génie et le grand caractère?
Tels de la renommée ont atteint le sommet,
Zoroastre, Numa, toi surtout Mahomet,
Dont l'Orient entier garde encor la mémoire;
Tel finit par tromper qui commença par croire:
D'abord enthousiaste, et bientôt imposteur,
Un rêve prépara sa future grandeur:

O pouvoir d'un grand homme et d'une âme profonde !
Il rêve, et son délire a fait le sort du monde.
Un songe, une colombe, un glaive et l'alcoran,
Dans l'histoire ont placé son terrible roman,
Dont les sanglants feuillets, tracés par la victoire,
A la saine raison font horreur de sa gloire.
L'ignorance farouche et la fatalité,
Et l'idole des sens, l'ardente volupté,
Comme trois fiers coursiers sous un maître intrépide,
Ont dans des flots de sang roulé son char rapide;
Et sous ses étendards vainqueurs de l'univers,
Une moitié du monde adore encor ses fers.

Après le fier torrent qui, gonflé par l'orage,
Tombe, roule et bondit, gros d'écume et de rage,
L'œil aime à rencontrer ce fleuve sans courroux,
Qui suit dans les vallons son cours paisible et doux :
Tel ce Confucius, l'ami de la nature,
Versait d'une âme tendre une morale pure;
Tous deux hommes d'état, tous deux législateurs,
Mais tous deux différents de génie et de mœurs,

Semblèrent emprunter, pour éclairer la terre,
L'un les doux feux du jour, l'autre ceux du tonnerre.

Eh! pourrais-je oublier sur les religions
Ce que peuvent l'esprit, les mœurs des nations?
Sur l'empire des mœurs appuyant son empire,
Un culte simple et doux au Midi peut suffire;
Mais dans les champs du Nord, où le terrible Mars
A son arc, son carquois, son tonnerre et ses chars,
Odin, le grand Odin, aux âmes valeureuses
Va montrer des houris les demeures heureuses.
Ce n'est plus ce ciel calme où, dans un doux loisir,
Régnaient l'aimable paix et l'innocent plaisir;
Les exploits éclatants, et le doux bruit des armes,
D'un paradis guerrier leur présentent les charmes;
Amoureux des dangers, mais exempts du trépas,
Quittent-ils tout sanglants la scène des combats?
Des plus fraîches beautés une foule choisie
Vient étancher leur sang, leur verser l'ambrosie;
Puis chacun prend sa lance, et passe tour à tour
Des plaisirs aux combats, des combats à l'amour.

Je crois voir des Français la grâce et la vaillance.

Les climats même, enfin, ont aussi leur puissance.
L'habitant des rochers ou des marais fangeux
Sur les monts, dans les eaux pense trouver ses dieux ;
Mais sous un ciel plus pur les fils des Zoroastres
Adorent à genoux le roi brillant des astres.
Que dis-je ? ô dieu du jour ! est-il quelques mortels
Qui ne t'aient consacré des temples, des autels ? [1]
Le Perse t'encensa, le Tartare t'adore ;
Ton triomphe commence où commence l'aurore,
Et s'étend aux lieux même où ton char n'atteint pas ;
Le Sarmate t'invoque au milieu des frimas ;
Et, t'adressant de loin son cantique sauvage,
Le Lapon tout transi t'offre aussi son hommage.
Ainsi, des noirs frimas au ciel le plus ardent,
Et du berceau du jour aux portes d'occident,
Loué par le regret ou la reconnaissance,
Tout bénit tes bienfaits ou pleure ton absence.
Ah ! si l'homme est coupable en adorant tes feux,
Tes éternels bienfaits demandent grâce aux cieux.

Eh! qui méritait mieux d'usurper notre hommage
Que cet astre, des dieux la plus brillante image,
Qui dispense les ans, la vie et les couleurs,
Enfante les moissons, mûrit l'or, peint les fleurs,
Jusqu'aux antres profonds fait sentir sa puissance,
Revêt les vastes cieux de sa magnificence,
De saison en saison conduit le char du jour,
Nous attriste en partant, nous charme à son retour,
Éclaire, échauffe, anime, embellit et féconde,
Et semble en se montrant reproduire le monde?
Ame de l'univers, source immense de feu,
Ah! sois toujours son roi, si tu n'es plus son dieu!
Plaisirs, talents, vertus, tout s'allume à ta flamme;
Le jeune homme te doit les doux transports de l'âme,
Et le vieillard dans toi voit son dernier ami.
Eh bien! astre puissant, contre l'âge ennemi
Protège donc mes vers et défends ton poète!
Verse encor, verse-moi cette flamme secrète,
Le plus pur de tes feux, le plus beau de tes dons;
Encore une étincelle, encor quelques rayons,

Et que mes derniers vers, pleins des feux du jeune âge,
De ton couchant pompeux soient la brillante image.
Mais quoi! pour le soleil j'oubliais son auteur!
Fuyez, dieux impuissants, devant le créateur;
Dieu, le vrai Dieu s'avance; il veut que je publie
De sa religion la sublime folie.[18]
Ce n'est plus cette erreur, dont les séductions
A des divinités prêtaient nos passions;
Loin d'abaisser l'Olympe aux voluptés humaines,
Elle nous montre un Dieu se chargeant de nos peines;
Nous montre des mortels s'élevant jusqu'à Dieu;
Des folles passions elle amortit le feu;
Elle commande aux sens, subjugue la nature,
Ne puise nos vertus qu'en une source pure.
Ces doux liens de père, et de fils, et d'époux,
Au trône de Dieu même elle les suspend tous;
Bien loin des vœux mortels place nos espérances,
Craint les prospérités, jouit dans les souffrances,
Joint l'homme à l'Éternel, joint les hommes entr'eux,
Cultive sur la terre et cueille dans les cieux.

Comme ces cultes vains que l'erreur a fait naître,
L'Imagination ne lui donna point l'être;
Ainsi que le soleil, les astres et les mers,
Elle sortit des mains dont sortit l'univers.

Mais, telle qu'une reine en sa grandeur suprême
Permet à d'humbles fleurs d'orner son diadême,
L'Imagination eut l'honneur immortel
D'embellir sa couronne et d'orner son autel.
Quand les prophètes saints, dans leur sacré délire,
De sa grandeur future entretenaient leur lyre,
Tantôt comme un miel pur vantaient ses douces lois,
Tantôt de son tonnerre épouvantaient les rois;
Elle-même dictait leurs odes immortelles.
C'est elle qui, montrant les palmes éternelles,
Sous les yeux des tyrans, sous le fer des bourreaux,
Transformait des enfants, des femmes en héros;
Et lorsque sous la terre, au fond des catacombes,
Vivants ils habitaient le silence des tombes,
Dans ces noirs souterrains conduite par la foi,
L'Imagination charmait leur sombre effroi.

C'est elle qui, changeant tous leurs maux en délices,
Assaisonnait le jeûne, émoussait les cilices,
Mêlait les chœurs divins à leurs hymnes pieux,
Et du fond des tombeaux anticipait les cieux.
Avec non moins de zèle, aux jours de sa victoire,
De la religion elle servit la gloire.
Avant ces jours heureux, autour de ses autels,
Aucune pompe encor n'attirait les mortels;
Seule, sous l'œil de Dieu, dans sa douleur obscure,
Ses maux étaient sa gloire et ses fers sa parure;
Mais lorsque des tyrans elle eut vaincu l'orgueil,
Alors elle jeta ses vêtements de deuil,
Prit et ses chants de joie et ses habits de fêtes.
L'Imagination, secondant ses conquêtes,
Vint parer son triomphe et hâter sa grandeur,
De ses solennités augmenta la splendeur;
Des vierges, des martyrs, retraça les exemples;
L'orgue majestueux retentit dans les temples,
Et les sens entraînés par ces charmes puissants,
S'armèrent pour un culte armé contre les sens.

Cependant, quel que soit le Dieu que l'homme adore,
C'est toujours sous son nom la bonté qu'il honore;
Mais si le fanatisme entoure les autels,
Dieu! quels torrents de maux menacent les mortels!
Oh! si Dieu me prêtait cette voix solennelle
Qui proclama sa voix chez un peuple fidèle,
Je ne parlerais pas dans le fond des déserts;
J'irais, je publîrais devant tout l'univers,
Cette loi non moins pure et non moins salutaire,
Aux mortels séparés par un double hémisphère.
« Par les monts, par les mers, et surtout par vos dieux,
» Aimez-vous, leur dirais-je, et vous plairez aux cieux. »
Mais, égarée, hélas! par leurs fureurs bizarres,
L'Imagination les a rendus barbares;
Tout est fourbe ou cruel dans ce vaste univers.
Je crois voir un grand temple, où cent cultes divers
De la crédulité se disputent l'hommage.
Tous ont leur sanctuaire, et, dans sa folle rage,
L'air troublé, l'œil hagard, chacun vante sa foi:
« Venez, croyez, priez, adorez comme moi;

» Brama, le seul Brama mérite qu'on l'honore;
» Lama, le seul Lama mérite qu'on l'adore;
» Ce crocodile est dieu, gardez de l'insulter;
» A ce dragon divin gardez-vous d'attenter;
» Moi, je vois Dieu dans l'air; moi, je le vois dans l'onde;
» Profanes, à genoux devant l'astre du monde! »

Et dans le même temple, aux pieds des mêmes dieux,
Que de cris obstinés! que de chocs furieux!
Un mot, une syllabe enfante des volumes.
Que dis-je? Les poignards ont remplacé les plumes,
Et la terre se change en théâtre d'horreur.
Ces lieux mêmes, ces lieux où je peins leur fureur,
Tout n'y parle-t-il pas de nos guerres sacrées? (19)
A l'aspect de ces tours par les feux dévorées,
Assis sur ce tombeau, je rêve tristement;
Celui que dans son sein cache ce monument,
A dormi deux cents ans dans la nuit sépulcrale;
Voilà sa mitre encore et sa croix pastorale.
Vingt autres après lui, dans l'ombre descendus,
Régnèrent dans ces murs sur de pieux reclus.

La mort moissonne tout, et des races sans nombre
Tombent, tombent sans cesse en cet abîme sombre,
Hélas! et sur ces bords les mortels malheureux,
Suspendus un instant, se déchirent entr'eux!

Des Grecs plus modérés les dieux imaginaires
Rarement ont connu ces fureurs meurtrières;
Leur temple était paisible, et ces dieux fraternels
Loin de les diviser unissaient les mortels.
Eh! qui ne connaît pas ces pompes annuelles
Qu'offraient au dieu du jour cent nations fidèles?
A peine commençaient les danses de Délos,
Tous les Grecs accourus s'élançaient sur les flots;
Le zéphyr se jouait dans leurs voiles pourprées,
Les vagues blanchissaient sous les rames dorées;
Couronnés de festons, peints de mille couleurs,
Les vaisseaux sur les mers formaient un pont de fleurs.
Apollon accueillait le saint pèlerinage;
La Grèce tout entière inondait le rivage;
Tous aux mêmes autels priaient le même dieu,
Brûlaient le même encens, formaient le même vœu;

Et tous, conciliés par les mêmes mystères,
Attroupés en rivaux, se séparaient en frères.

Toutefois dans les camps, au milieu des combats,
Que le ciel ait souffert ces longs assassinats,
Mon esprit le conçoit; mais dans le sanctuaire,
Quels dieux ont pu souffrir un culte sanguinaire?
O Dieu bon! j'avais cru que tes puissantes mains
Avaient mis la pitié dans le cœur des humains;
Mais quelque nation que mon œil envisage,
Je rencontre partout ces pompes du carnage.
Les Grecs même ont connu ces cultes odieux.
O Français! rougissez pour vos tristes aïeux! (2)
Souvent encore aux lieux de ces horribles scènes,
Le voyageur, errant dans les vieilles Ardennes,
Rencontre avec effroi ces barbares autels.
Et toi, qui fus témoin de ces cultes cruels,
César, était-ce à toi de traîner ta victoire
Dans les sentiers battus d'une commune gloire?
Va, cours, du fanatisme heureux persécuteur,
Détruis l'autel, le dieu, le sacrificateur;

Et, vengeant et le ciel, et la nature, et l'homme,
Fais chérir une fois les triomphes de Rome.
Et vous, fiers Mexicains, souillés de plus d'horreur,
Tremblez; voici venir l'Espagnol en fureur.
Ah! qui pourrait compter les meurtres effroyables
Qu'exigeaient sur ces bords des dieux impitoyables? (21
Là, des lions d'airain, de feux étincelants,
Recevaient des mortels dans leurs gosiers brûlants;
Là, le sang qui ruisselle en éternel hommage,
Fait au ciel qu'il invoque un éternel outrage;
Et nul n'a droit d'entrer dans ce temple inhumain,
Que d'un meurtre récent il n'ait souillé sa main.
Nature, tu n'as donc plus d'abri sur la terre?
Le fanatisme affreux te fait partout la guerre.
Ah! sans doute, abhorrant ce culte criminel,
Tu te réfugias dans le cœur maternel:
Non, de ces dieux cruels la fureur l'en exile,
Et la nature a fui de son dernier asile.
Des mères, aux autels de ces dieux redoutés,
Leurs enfants dans les bras.... Cruelles, arrêtez!

Avez-vous oublié, saintement inhumaines,
Vos amours, vos serments, vos plaisirs et vos peines?
Quel démon inhumain proscrit ces jeunes fleurs?
Ah! voyez leur sourire et regardez leurs pleurs,
Et cessez d'immoler à d'horribles chimères,
Les doux fruits de l'hymen et le saint nom de mères!
Hélas! où sont les temps où d'un rayon de miel,
D'un peu de lait, de fruits, on apaisait le ciel? (22
Mais du moins au milieu de ces cultes barbares,
Chez le Scythe inhumain, chez les cruels Tartares,
Quels que soient leur esprit, leurs costumes, leurs dieux,
Une idée adoucit ces tableaux odieux:
C'est qu'au pied des autels, auprès de la vengeance,
Partout le repentir rencontre l'indulgence,
Partout la consolante et sublime raison
Accueille le remords; et la religion,
Près d'un dieu qui punit, montre un dieu qui pardonne.
Sans lui, le crime aveugle au crime s'abandonne,
Et l'affreux désespoir, égaré sans retour,
Produit par les forfaits, les produit à son tour.

Mais détournons nos yeux de ces tableaux funestes ;
Muse, qui fus admise aux délices célestes,
Dis comment du pardon le consolant espoir,
Rendit un cœur coupable au bonheur, au devoir;
Parle ; et que l'homme impie, oubliant le blasphême,
A ce récit touchant soit attendri lui-même.

Dans l'Espagne naquit une jeune beauté,
De qui le cœur ardent, mais long-temps indomté,
Du plus brûlant amour sentit enfin la flamme ;
Alvar, malgré son père, avait séduit son âme.
Son père, dans l'excès de son ressentiment,
Sous les yeux de sa fille immola son amant,
Et du même poignard dont s'arma sa colère,
Sa fille à son amant sacrifia son père.
Ainsi, par deux forfaits un instant a dissous
Et les nœuds les plus saints, et les nœuds les plus doux.
L'amour fut de tout temps barbare en sa vengeance.
Mais de ce jeune cœur qui peindra la souffrance?
Nul ne fut confident de son affreux secret;
Un hameau renferma sa honte et son regret.

Une femme, en ces lieux, son unique ressource,
Témoin de ses malheurs, en ignorait la source;
Jamais un être humain n'offrit dans l'univers
Des contrastes si grands et des traits si divers;
Quelquefois se plongeant dans un profond silence,
Son âme du remords domtait la violence;
Mais ce pénible effort, pour contraindre son cœur,
Faisait de son visage un spectacle d'horreur.
Tout à coup il changeait; et tel que dans l'orage,
Un doux rayon s'échappe à travers un nuage,
Dans ses traits altérés par son affreux tourment,
Un souris triste et doux se montrait un moment.
Osait-elle pleurer? une douleur sans charmes,
N'arrachait de ses yeux que de pénibles larmes.
Tout à coup, ô douleur! ô supplice nouveau!
De ses jours innocents l'intéressant tableau
Lui rappelait cet âge où d'une tendre mère
Les baisers la cédaient aux baisers de son père:
Alors un trouble affreux agitait ses esprits;
Elle errait, se roulait, tournait, poussait des cris;

Dans les champs, sur les monts, dans la forêt profonde,
Fuyait, précipitait sa marche vagabonde,
Et, lasse enfin, tombait sans force et sans couleur.
Ces courses cependant soulageaient sa douleur.
Mais rentrait-elle seule en son obscur asile?
C'est là que moins distraite et non pas plus tranquille,
Son crime sur son cœur semblait s'apesantir;
Là, dans un long tourment elle croyait sentir,
Goutte à goutte tomber sur son cœur solitaire,
Le sang de son amant et le sang de son père.
Tantôt, du bras fatal à l'auteur de ses jours,
Elle efface ce sang qui reparaît toujours;
Tantôt, d'un spectre affreux se croyant poursuivie:
« Cher Alvar, disait-elle, on attente à ma vie;
» Vois mon père irrité, vois le glaive assassin!
» Dieu! c'est le même fer dont j'ai percé son sein!
» Où l'a-t-il pris? » Alors, croyant voir la mort prête,
Comme pour fuir le coup elle baissait la tête.
Mais comment fuir son âme et le remords rongeur?
Tout lui peint son forfait, tout montre un dieu vengeur;

L'enfer s'ouvre, l'air gronde, un Dieu lance la foudre;
Et Dieu pardonnât-il, son cœur ne peut l'absoudre.
Quelquefois elle espère et veut le supplier,
S'agenouille, se lève, et renonce à prier:
Tant l'épouvante un Dieu vengeur des parricides!
D'autres fois cependant, dans ses courses rapides,
De loin elle observait le temple du hameau,
Ombragé d'un cyprès et d'un antique ormeau.
Il semblait qu'en secret une force invisible
L'attirait vers ce lieu consolant et terrible.
Elle approchait : soudain, par un Dieu courroucé,
Son cœur avec effroi se sentait repoussé.
Mais un jour que plus près de la demeure sainte,
Elle errait incertaine autour de son enceinte,
Un simple villageois, dans cet auguste lieu,
Venait d'ouvrir son âme au ministre de Dieu;
La sainte paix du cœur brillait sur son visage.
Ce calme la surprend, cet aspect l'encourage;
Elle s'approche, elle entre, elle avance à pas lents.
Tout à coup se découvre à ses regards tremblants,

Ce tribunal ouvert au repentir sincère :
« Ah ! dit-elle en pleurant, ce tribunal sévère
» Où les méchants de Dieu viennent subir la loi,
» A des pardons pour tous, mais n'en a pas pour moi. »
Au même instant paraît un vieillard vénérable,
C'était de ce hameau le pasteur respectable,
Qui depuis quarante ans sert son Dieu, fait le bien,
Reçoit peu, donne tout, et ne demande rien.
Chéri dans son hameau, respecté dans son temple,
Il prêche par ses mœurs, instruit par son exemple;
Des pères, des enfants il resserre les nœuds;
L'enfant même l'adore, et souvent dans ses jeux,
D'une timide main en passant il arrête
Le vieillard qui sourit en retournant la tête.
Des aveux, des remords, quel confident plus sûr?
Il écoute le vice et reste toujours pur :
Tel un auguste mont entouré de nuages,
Voit bien loin sous sa cime expirer les orages,
Tandis que son front calme habite dans les cieux.
A peine l'un de l'autre ils ont frappé les yeux,

Tous les deux arrêtés, dans un profond silence,
Sont prêts à se parler : l'un et l'autre balance;
Elle, avec un regard éloquemment muet,
Semble à la fois trahir et cacher son secret;
Lui, sans l'interroger (les âmes généreuses
Respectent le secret des âmes malheureuses),
Montrait cette pitié d'un ministre de Dieu,
Qui d'un crime caché semble enhardir l'aveu.
Au sacré tribunal ils arrivent ensemble;
Elle tombe à genoux, elle hésite, elle tremble,
Trois fois de son forfait veut soulever le poids,
Et sur son cœur trop faible il retombe trois fois.
Impatiente enfin du fardeau qui l'accable,
Elle laisse échapper cet aveu redoutable;
Et, la rougeur au front, du ministre des cieux,
Son repentir tremblant, interroge les yeux.
Tant de malheur l'émeut, tant de remords le touche.
Et des mots consolants sont sortis de sa bouche.
Alors elle respire, alors ses pleurs taris
Commencent à couler de ses yeux attendris;

Non plus ces pleurs cruels arrachés par la rage,
Qui de leurs flots brûlants sillonnaient son visage;
Mais ces pleurs bienfaisants, ces pleurs délicieux
Que donne aux cœurs touchés l'indulgence des cieux;
Semblables en leur cours à la douce rosée
Qui rafraîchit le sein de la terre embrasée:
Tourné tantôt vers elle, et tantôt vers le ciel,
Le prêtre enfin pardonne au nom de l'Éternel.

Ah! qui peut exprimer ce moment plein de charmes?
Elle offre à Dieu son cœur, ses prières, ses larmes,
Sent calmer ses tourments, ses remords douloureux,
Et s'accorde un pardon qu'ont accordé les cieux.

Dès lors quel changement dans la nature entière!
L'air reprend sa douceur, le soleil sa lumière:
Tel qu'un stérile arbuste à la terre arraché,
Son cœur dans l'abandon languissait desséché;
De joie et de bonheur un doux torrent l'inonde;
Elle renaît au ciel, elle renaît au monde;
Et, sûre d'y trouver un dieu consolateur,
Elle ose sans effroi descendre dans son cœur.

Enfin, que ne peut point le Dieu qui la rassure?
Elle entend sans frémir la voix de la nature.
Une boîte en son sein gardait fidèlement
Les traits jadis si doux d'un père et d'un amant;
Vingt fois d'espoir, de crainte et d'amour enivrée,
Elle essaya d'ouvrir cette boîte adorée,
Et vingt fois écoutant sa secrète terreur,
Sa main l'avait soudain fermée avec horreur.
Plus confiante enfin, elle ose davantage;
Du Christ, en son asile, elle adorait l'image;
Elle-même à ses pieds place les deux portraits;
Tremblante, elle s'essaie à supporter leurs traits.
Il semblait que du haut de la croix tutélaire,
Dieu réconciliait son amant et son père;
Elle-même espérant les revoir plus heureux,
Osait déjà les joindre et se placer entr'eux.
Son bonheur renaissait, quand ses forces lassées
Par le long sentiment de ses douleurs passées,
Succombèrent enfin; son simple et vieux pasteur,
A ses derniers moments vint soutenir son cœur.

Elle, serrant la main de l'ami qui la pleure :
« Adieu donc, je vais voir la paisible demeure
» Où le malheur repose, où le remords s'éteint.
» Malgré mon crime affreux Dieu sans doute me plaint.
» Un aveugle transport m'a fait commettre un crime,
» Mais au courroux d'un Dieu j'offre un Dieu pour victime;
» Je vais me présenter devant ses yeux vengeurs,
» Couverte de son sang, couverte de mes pleurs.
» O toi, dont mes malheurs ont troublé la famille!
» Ne sois pas plus que lui sévère pour ta fille;
» Et toi, mortel trop cher, cause de tant de maux,
» Ah! puissent nos trois cœurs!.. » En prononçant ces mots,
L'œil tourné vers les cieux où son espoir aspire,
Sans douleurs, sans regrets, doucement elle expire,
Et les anges en chœur ont prononcé son nom.
Charme heureux, charme pur de la religion
Qui, des faibles mortels mère compatissante,
Et plus que l'homme même aux hommes indulgente,
Sur le crime qui pleure exerce un doux pouvoir,
Et lui rend les vertus en lui rendant l'espoir.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

---

1) PAGE 206, VERS 7.

D'un dogme consolant destructeur odieux,
Éteins donc le soleil, éclipse donc les cieux,
Au cri du monde entier impose donc silence.

Si les plus sages philosophes, à l'exemple de Descartes, reconnaissent l'existence de Dieu dans la seule pensée de l'homme, il est tout simple que les grands poètes préfèrent à cette preuve métaphysique, celle que fournit le spectacle de l'univers. Les prophètes, inspirés par Dieu même, n'ont pas négligé cette preuve admirable d'une puissance surnaturelle. *Cœli enarrant gloriam Dei*, dit le Psalmite, dont l'Horace français, malgré son talent, n'égale point l'énergique précision :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur ; etc.

Racine fils, dans son poëme de la *Religion*, établit aussi les merveilles de la nature, comme les premières

preuves de l'existence de Dieu ; c'est là que son génie poétique, porté par le sujet, a pris son plus grand essor. Rien n'est plus digne en effet d'élever la pensée et d'enflammer l'imagination.

²) PAGE 210, VERS 2.

Ce peuple, jadis roi, qu'asservit un seul homme,
A peine délivré de l'auguste bourreau,
Entre le tyran mort et le tyran nouveau,
Ne respire un moment de ces destins funestes,
Que pour déifier ses détestables restes.

Cette dégoûtante idolâtrie serait sans doute moins odieuse, si le peuple-roi n'avait déifié que le grand homme qui l'asservit. Les Romains adoraient des dieux qui, d'après la croyance publique, avaient les vices de César, sans en avoir les vertus. D'ailleurs, les Jules, suivant les traditions qui contribuèrent à la grandeur de Rome, avaient une origine céleste ; le descendant de Vénus, devenu le maître du monde, semblait ne devoir quitter la terre que pour remonter aux cieux. La politique romaine ayant décerné les honneurs divins au fondateur de la ville, avait ses raisons pour ne pas les refuser au fondateur de l'empire ; et malgré la différence des siècles et des lumières, l'apothéose de César, après celle de Romulus, pouvait ne point blesser les idées religieuses du peuple. Depuis, cet hommage fut prodigué sans distinction aux monstres qui souillèrent le trône,

comme aux héros qui furent l'honneur de l'humanité. Mais quoique plusieurs empereurs aient eu des temples pendant leur vie, et que les Césars fussent en effet les premiers dieux de Rome, la raison déteste cette idolâtrie comme le dernier excès de l'adulation et de la bassesse, mais non comme le commencement d'un culte insensé. Tout prouve que l'imagination n'y avait aucune part, et qu'ici la superstition ne peut servir d'excuse à la flatterie.

3) PAGE 210, VERS 9.

L'aigle servile emporte au séjour du tonnerre
Cette âme, ainsi qu'au ciel, exécrable à la terre.

Dans l'apothéose des empereurs Romains on plaçait un aigle sur le bûcher, et cet oiseau s'élevant dans les airs au moment où on y mettait le feu, était censé emporter dans l'olympe l'âme du nouveau dieu. C'est ce qui fit dire à l'empereur Claude, au moment où il sentoit la mort s'approcher: « Je sens que je deviens dieu. »

4) PAGE 211, VERS 10.

En vain dans ses foyers, sur ses tapis de neige,
De son tambour magique il redouble le bruit,
La secrète terreur qui toujours le poursuit,
Trouble cette âme simple, et sous sa hutte obscure
Vient ajouter aux maux que lui fit la nature.

On trouve dans le *Voyage de Regnard en La-*

ponie, des détails curieux sur les pratiques supersti-tieuses des Lapons. Le principal instrument dont ils se servent dans leurs enchantements, est une espèce de tambour couvert d'une peau de renne, sur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures, et d'où l'on voit pendre plusieurs anneaux de cuivre et quelques morceaux d'os. Ils tracent vers le milieu du tambour une ligne transversale, au-dessus de laquelle ils mettent les dieux qu'ils ont en grande vénération, comme Thor, avec ses valets, et la déesse Seyta. Ils en tirent une autre un peu plus bas, comme la première, mais qui ne s'étend que jusques vers la moitié du tambour; là, on voit l'image de Jésus-Christ, avec deux ou trois apôtres. Au-dessus de ces lignes sont représentés la lune, les étoiles et les oiseaux; la place du soleil est au-dessous, avec les animaux, les ours, les serpents. Ils y représentent aussi quelquefois des lacs et des fleuves. Telle est la figure de ce tambour, instrument nécessaire de tous leurs sortilèges, et dont ils se servent principalement pour trois choses: pour obtenir une chasse ou une pêche abondante, pour les sacrifices, et pour savoir ce qui se passe dans les pays les plus éloignés.

A ces détails Regnard ajoute le récit d'une scène fort plaisante dont ses compagnons et lui furent les témoins. On leur avait amené le plus fameux sorcier du pays; pour leur donner une idée de son pouvoir et de sa science. « Sitôt, dit Regnard, que notre Lapon eut la

» tête pleine d'eau de vie, il prit son tambour et se mit à
» frapper dessus, avec des agitations et des contorsions
» de possédé. Nous lui demandâmes si nous avions encore
» père et mère ; il était assez difficile de parler juste sur
» cette matière ; nous étions trois, l'un avait son père,
» l'autre sa mère, et le troisième n'avait ni l'un ni l'autre.
» Notre sorcier nous dit tout cela, et se tira assez bien
» d'affaire, quoique ceux avec qui nous étions, qui
» étaient des Finlandais et des Suédois, n'en eussent au-
» cune connaissance qui nous pût faire soupçonner qu'ils
» auraient instruit le Lapon de tout ce qu'il devait dire.
» Comme il avait affaire à des gens qui ne se conten-
» taient pas de peu, et qui voulaient quelque chose de
» plus sensible et de plus particulier, que ce qui pouvait
» arriver par un simple effet du hasard, nous lui dîmes
» que nous le croirions parfaitement sorcier, s'il pouvait
» envoyer son démon au logis de quelqu'un de nous, et
» rapporter un signe qui nous fît connaître qu'il y avait
» été. Je demandai les clefs du cabinet de ma mère, que
» je savais bien qu'il ne pouvait trouver que sur elle, ou
» sous son chevet, et je lui promis cinquante ducats s'il
» pouvait me les apporter. Comme le voyage était fort
» long, il fallut prendre trois ou quatre bons coups d'eau
» de vie, pour faire le chemin plus gaîment, et em-
» ployer les charmes les plus forts et les plus puissants,
» pour appeler son esprit familier, et le persuader d'en-
» treprendre le voyage et de revenir promptement. Notre

» sorcier se mit en quatre ; ses yeux se tournèrent, son » visage changea de couleur, et sa barbe se hérissa de » violence. Il pensa rompre son tambour, tant il frappait » avec force, et il tomba enfin sur sa face, roide comme » un bâton. Tous les Lapons qui étaient présents, empê- » chaient avec soin qu'on ne l'approchât en cet état, » éloignaient jusqu'aux mouches, et ne souffraient pas » qu'elles se reposassent sur lui. Je vous assure que quand » je vis cette cérémonie, je crus que j'allais voir tomber » par le trou du dessus de la cabane ce que je lui avais » demandé, et j'attendais que le charme fût fini pour » lui en commander un autre, et le prier de me ménager » un quart d'heure de conversation avec le Diable. . . .
» . . . .
» Notre Lapon resta mort pendant un quart d'heure, et » revenant un peu à lui, il commença à nous regarder » l'un après l'autre, avec des yeux hagards. Après nous » avoir tous examinés fort attentivement, il m'adressa la » parole, et me dit que son esprit ne pouvait agir sui- » vant son intention, parce que j'étais plus grand sor- » cier que lui, que mon génie était plus puissant, et » que si je voulais commander à mon diable de ne rien » entreprendre sur le sien, il me donnerait satisfaction. » J'avoue que je fus fort étonné d'avoir été sorcier si long- » temps sans m'en apercevoir ; je fis mon possible pour » mettre notre Lapon sur les voies ; je commandai à mon » démon familier de ne point inquiéter le sien, et avec

» tout cela, nous ne pûmes savoir autre chose de notre
» sorcier. Il se tira fort mal d'un pas si difficile; il sortit
» avec dépit de la cabane; pour aller, je crois, noyer
» tous ses dieux et tous ses diables qui l'avaient aban-
» donné au besoin, et nous ne le revîmes plus. »

5) PAGE 212, VERS II.

Que de champs dévastés! que de sang et de pleurs!
Cruels, voulez-vous donc mériter vos malheurs?
Votre instinct était pur, et des accès de rage
Sont de votre raison l'horrible apprentissage.

L'instinct des nègres transportés dans nos colonies est, en général, aussi féroce que superstitieux. Les plus éloquentes déclamations philosophiques ne pourraient aujourd'hui prouver le contraire, après les évènements de Saint-Domingue que l'auteur a rappelés dans cet endroit: la morale et la religion qu'on prêchait aux nègres, avant la révolte, leur enseignaient au moins des vertus nécessaires. Le christianisme, en même temps qu'il ordonnait aux maîtres la douceur et l'humanité, commandait aux esclaves la patience et la soumission; et dans cet état des choses, le repos public était garanti et le bonheur n'était pas impossible. C'est en brisant les chaînes de la religion, comme celles de la politique, en voulant gouverner par la raison des hommes enfants, jusqu'alors contenus par la force, et toujours séduits par les fau-

tômes de l'imagination, que des novateurs insensés ont allumé l'incendie qui dévore Saint-Domingue. Ils ont voulu faire des nègres des philosophes déistes; ils en ont fait des singes et des tigres.

6) PAGE 214, VERS 4.

Mais l'intérêt surtout fut père de l'erreur;
Il calomnia tout jusqu'à l'astre du monde;
Et tandis qu'enrichi par sa chaleur féconde,
L'heureux Persan l'adore, en leurs déserts affreux
Les noirs peuples du Nil insultent à ses feux.

Ce dernier vers rappelle la strophe admirable de Lefranc de Pompignan, dans son *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau*.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts,
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants! fureurs bisarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussent d'insolentes clameurs,
Le dieu poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Au reste, les peuples de la Nubie et de l'Abyssinie n'ont pas tant de tort de maudire le soleil qui embrase leur pays, et qui en fait une solitude aride et brûlante partout où les eaux du Nil ne le fécondent pas. M. De-

lille a raison d'observer que l'intérêt seul dicte les imprécations de ces peuples sauvages, qui ne connaissent pas les bienfaits que l'astre du monde répand ailleurs. Ils l'accusent, mais ils ne le calomnient pas. Lefranc de Pompignan avait appelé ces clameurs insensées, *un crime impuissant;* M. de Laharpe a très bien fait de corriger le vers en mettant à la place, *cris impuissants.*

7) PAGE 214, VERS 19.

Sur les bords où vos mers reçoivent sur leur sein
D'heureux navigateurs un innombrable essaim,
O Maldives! combien j'aime la noble fête,
Qu'aux vents maîtres des mers tous les ans on apprête.

Les insulaires des Maldives offrent des sacrifices à un certain génie ou roi des vents. Voici en quoi ils consistent. On fait construire exprès de petites barques qu'on remplit de parfums, de gomme, de fleurs et de bois odoriférants. On met le feu à ces barques, qu'on abandonne ensuite au gré des eaux et des vents. Un nuage de fumée s'élève jusqu'au ciel, et porte une agréable odeur au génie des airs, qui, selon les idées de ces peuples, se trouve très flatté d'un pareil sacrifice. D'autres honorent le roi des Vents à moins de frais; ils se contentent de jeter dans la mer un certain nombre de coqs et de poules; mais tous ont un si grand respect pour lui, qu'ils ne manquent jamais, avant de s'embarquer, de lui faire des voeux fidèlement acquittés lorsqu'ils rentrent dans le port, qu'ils

ne se permettent pas même de cracher ou de lancer quelque chose contre le vent, et qu'en mer ils craignent de regarder derrière eux vers le point d'où le vent souffle.

Tous les voyageurs ont vu cette fête que M. Delille a si bien décrite, et ils se sont crus transportés au milieu de l'ancien archipel de la Grèce.

8) PAGE 216, VERS 14.

Et tout est dieu pour l'homme, excepté Dieu lui-même.

Bossuet a exprimé la même pensée de la même manière, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*.

9) PAGE 219, VERS 2.

Rois, princes, potentats, dominateurs du monde,
Attendez que du jour l'astre majestueux
Sèche de ses rayons purs et respectueux
Le rebut adoré des festins qu'il consomme,
Qui trahit dans un dieu les vils besoins de l'homme;
Voilà vos ornements, vos colliers, vos bijoux,
Et l'excrément divin vous enorgueillit tous.

Voltaire, en traçant d'un crayon cynique, les écarts honteux et les pratiques ridicules de la superstition humaine, avait dit avec moins de pudeur que M. Delille :

Plus loin du grand Lama les reliques musquées
Passent de son derrière au cou des plus grands rois,

Ce culte bizarre est établi dans une grande partie de

l'Asie, si l'on en croit les témoignages des voyageurs. Les vers par lesquels M. Delille a peint cette dégradation de l'espèce humaine furent autrefois très applaudis à l'Académie française, où l'on admira surtout la pompe poétique qu'il a su donner à un objet qui en est éloigné.

10) PAGE 221, VERS 17.

Déjà l'Ambition acquittant ses promesses,
Sur l'autel mercenaire entasse ses largesses.

Philippe de Macédoine, l'un des souverains les plus adroits et les plus ambitieux de l'antiquité, avait coutume de tirer grand parti des oracles en les disposant en sa faveur; et cette supercherie était tellement connue dans toute la Grèce, que lorsqu'ils s'exprimaient d'une manière favorable aux hommes puissants, on avait coutume de dire : la Sibylle *Philippise*.

11) PAGE 224, VERS 11.

Mais les grands, dans le fond d'un sanctuaire obscur,
Conservaient du vrai Dieu le culte toujours pur,
Et de vaines erreurs ils amusaient la foule.

C'est une opinion accréditée parmi les savants, qui ont tenté de débrouiller le chaos des fables égyptiennes, que les prêtres et les grands avaient une religion plus épurée, et que l'idée simple et sublime d'un dieu unique et créateur, était conservée dans le fond du sanctuaire où l'on

n'admettait que les initiés. Il est difficile cependant de savoir avec quelque certitude quels étaient les dogmes de morale et de religion, enseignés dans les mystères de Thèbes, qui donnèrent lieu sans doute aux mystères d'Élcusis. L'auteur de ce poëme dit avec raison:

Tandis qu'un peuple saint portait dans le saint lieu
La loi de l'Éternel et l'autel du vrai Dieu,
Des dieux menteurs du Nil, de leurs brillants génies
La Grèce dans son sein reçut les colonies.

Il est vraisemblable qu'elle en reçut aussi cette doctrine secrète, conservée successivement dans les temples d'Isis et de Cérès, et que les initiés de la Grèce eurent pour modèles et pour maîtres ceux de l'ancienne Égypte. Tout ce qui a percé des cérémonies pratiquées dans les mystères d'Éleusis, indique qu'il ne s'y passait que des choses simples, légitimes et honnêtes, telles que l'usage de certaines prières, des parfums et des fumigations. Mais rien ne prouve que l'idée de la divinité n'y fut point altérée par des croyances populaires; il paraît, au contraire, qu'on y offrait sur les autels de la myrrhe à Jupiter, du safran à Apollon, de l'encens au soleil, des aromates à la lune, et des semences de toutes les espèces, excepté des fèves, à Cybèle qui représentait la terre, et qui, parmi ses différents noms, comptait ceux de Tellus et de Vesta. Ainsi le polythéisme était admis par les initiés de la Grèce, qui rendaient même un culte religieux à des

hommes morts. « Puisque vous êtes *initié*, dit Cicéron, » vous savez que ceux d'entre les dieux à qui on donne le » premier rang, ont vécu sur la terre avant de monter au » ciel. » Au reste, il est possible que les initiations égyptiennes, en passant dans la Grèce, aient aussi changé de nature, et qu'elles se soient rapprochées de la mythologie de ce peuple ingénieux. Il ne résulte pas nécessairement des erreurs ou des fraudes pieuses d'Éleusis, qu'un culte plus pur et plus raisonnable ne fût pas offert au vrai dieu dans les temples d'Égypte, et l'on ne peut faire un reproche à M. Delille, d'avoir adopté cette opinion honorable pour la sagesse et la philosophie d'un peuple, à qui les nations les plus célèbres de l'antiquité durent les sciences, les arts et la civilisation.

12) PAGE 229, VERS 5.

Lorsque de mille états la folle idolâtrie
Dégradait la raison sans servir la patrie,
Le sénat s'emparant des superstitions,
Employa sagement leurs folles visions.

A mesure que Rome étendait ses conquêtes, et reculait les limites de sa domination, la politique du sénat associait, pour ainsi dire, les dieux des vaincus aux destinées des vainqueurs. Tous les cultes étaient reçus dans une ville qui devenait la métropole du monde; les temples se multipliaient avec les victoires, et dès que les

Romains furent maîtres de l'univers, ils eurent la sagesse de bâtir le Panthéon. Ils avaient reconnu que l'influence des opinions religieuses offrait les moyens les plus sûrs de gouverner les hommes; ils affectèrent de n'en rejeter aucune. Les empereurs suivirent, à cet égard, les maximes de la république. Aurélien, vainqueur de Zénobie, et conquérant de Palmyre, rapporta de Balbeck le culte du soleil, et lui fit élever un temple superbe sur le mont Quirinal; il voulut lui-même en être le pontife; et pour cacher aux peuples de l'Orient l'obscurité de sa naissance, il permit à ses flatteurs de publier qu'il était fils du dieu du jour. Il y avait peut-être moins d'orgueil que de politique dans cette fable qui nous paraît si ridicule. L'établissement du christianisme, dont l'esprit ne pouvait s'accorder avec tant de vaines superstitions, amena la première époque d'intolérance religieuse qu'on trouve dans les annales du peuple romain.

13) PAGE 231, VERS 1.

O Palès, disait-il, reçois mes sacrifices,
Protège mes brebis, protège mes genisses, etc.

Il est aisé de reconnaître dans cette prière une imitation de celle qui se trouve dans le quatrième livre des *Fastes d'Ovide*. M. Delille n'a conservé que les principaux traits du poète latin, et par cela seul il est supérieur à son modèle qui a gâté ce beau morceau par une excessive prolixité.

14) PAGE 231, VERS 15.

Il dit; et tout à coup un faisceau petillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant
Que trois fois, dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse :
Jeux charmants ! vous régnez encor dans nos hameaux.

Cet usage s'est, en effet, conservé dans nos provinces méridionales ; mais il se lie à des souvenirs et à un culte bien différents. C'est la veille de plusieurs fêtes que l'église célèbre, surtout celle de la Saint-Jean, qui est marquée dans nos hameaux par des feux de joie allumés sur les places publiques et devant les principales maisons. Les enfants parcourent les rues avec une gaîté bruyante, et *franchissent d'un pied léger* ces feux qui n'ont plus rien de profane, quoiqu'ils soient encore l'image des fêtes payennes et les vestiges d'une religion qui n'est plus.

15) PAGE 232, VERS 5.

Dirai-je quelle heureuse et sage politique
Joignit à tous les dieux de l'empire italique
Un dieu bien plus obscur et plus puissant encor?
Le dieu Terme est son nom.

Les fictions que les Romains ajoutèrent aux fables de la Grèce ont, en général, moins de grâce et d'intérêt. « Toute cette poussière latine, a dit Rivarol, disparaît

» devant la cendre poétique d'Ilion. » Il y a cependant une allégorie que Rome n'a point reçue de la Grèce, et qui méritait d'être rappelée ici comme une grande leçon de sagesse et de politique. C'est celle du dieu Terme. Quand Tarquin le Superbe voulut élever sur le capitole le temple que l'un de ses prédécesseurs, Tarquin l'Ancien, avait voué à Jupiter, il fallut pour le construire déplacer beaucoup de statues et de chapelles. On les éloigna de ce lieu sans éprouver aucune résistance; mais le dieu Terme, plus solidement établi par Numa, brava tous les efforts; il fallut le laisser au milieu du nouveau temple. Les pontifes publièrent que tous les dieux avaient respectueusement cédé leur place à Jupiter; mais que Jupiter lui-même, par respect pour le droit de propriété, avait consacré dans son temple la place du dieu Terme. — Il n'y a pas, je le répète, d'allégorie plus ingénieuse et plus juste dans toute la mythologie des Grecs, qui d'ailleurs honoraient un dieu protecteur des limites, sous le nom de Jupiter-Horius. Au reste, le culte du dieu Terme était simple et pur, comme la justice aux premiers âges du monde. On lui offrait du lait, des fruits, et quelques gâteaux. Les possesseurs des terres qui se touchaient, se rendaient près de la borne qui séparait leurs champs; ils l'ornaient d'une guirlande de fleurs, et la frottaient d'huile dans le dessein de la conserver plus long-temps. On immolait des agneaux qui servaient ensuite au repas des

familles réunies, et la concorde était toujours invoquée par les assistants. (Voyez la *Mythologie Comparée* de M. l'abbé de Tressan.)

16) PAGE 232, VERS 20.

Deux Graeques ont péri victimes de tes lois.

La loi agraire, dont ces deux hommes célèbres réclamèrent l'exécution, n'était pas précisément celle que proposaient, au milieu de nos calamités récentes, ces factieux obscurs qui déshonoraient tous les noms illustres et dénaturaient à la fois la législation, la morale et le langage. Elle ordonnait seulement que quiconque possédait plus de cinq cents arpents de terre, en fût dépossédé; que ses biens fussent répartis entre les citoyens les plus pauvres; et que les propriétaires fussent obligés à n'employer pour la culture que des hommes libres, pris dans le pays, au lieu d'esclaves, dont les travaux forcés dérobaient, pour ainsi dire, le salaire et la subsistance du peuple romain. Cette loi blessait les intérêts du sénat et de la noblesse; elle était contraire à la politique et au droit inviolable de la propriété; mais elle portait sur des principes généraux de justice et de bienfaisance, que les Gracchus étalaient avec une éloquence ambitieuse, et qui séduisait une multitude avide et turbulente. Les deux frères furent un moment les maîtres et les idoles du peuple; on sait la vengeance terrible que le sénat en tira: Tibérius Grac-

chus fut massacré au milieu de ses partisans, le jour même où il allait être continué dans le tribunat pour l'année suivante; et douze ans après, Caius Gracchus eut le même sort. Violemment soupçonné d'avoir eu part au crime qui priva Rome de Scipion-Émilien, il périt, comme Tibérius, de la main des patriciens, et il est probable que le sénat, composé des plus riches propriétaires, n'avait pas oublié ses anciens ressentiments contre celui qui avoit demandé le partage des terres. « Mais avant » d'expirer, a dit un orateur qui eût avec lui quelques » traits de ressemblance (1), il lança de la poussière vers » le ciel, en attestant les dieux vengeurs; et de cette » poussière naquit Marius; Marius, moins grand pour » avoir exterminé les Cimbres, que pour avoir anéanti » dans Rome l'aristocratie de la noblesse. » Il n'y avait qu'un homme merveilleusement disposé à tous les crimes et à toutes les fureurs de la révolution, qui pût louer Marius d'avoir bouleversé sa patrie, plutôt que de l'avoir défendue contre les invasions des barbares. Mais il est certain que les sentiments et la mémoire des Gracchus animaient tour à tour les factions du sénat et du peuple, qui firent couler tant de sang sous les mains cruelles de Marius et de Scylla.

---

(1) *Mirabeau*, discours prononcé en 1788 dans l'assemblée des états de Provence.

17) PAGE 238, VERS 7.

Que dis-je, ô dieu du jour, est-il quelques mortels
Qui ne t'aient consacré des temples, des autels ? etc.

Le soleil a été le premier et le plus universel objet de l'idolâtrie; c'était le *Baal* des Chaldéens, le *Moloch* des Chananéens, le *Beelphegor* des Moabites, l'*Adonis* des Phéniciens ou des Arabes, le *Saturne* des Carthaginois, l'*Osiris* des Égyptiens, le *Mithras* des Perses, le *Dyonysius* des Indiens, et l'*Apollon* ou le *Phébus* des Grecs et des Romains. Cet astre a aussi été adoré sous son propre nom. Les anciens habitants du Pérou ne reconnaissaient pas d'autre divinité, et ils regardaient leurs empereurs comme ses descendants. On peut aussi mettre au nombre des adorateurs du soleil, les Virginiens, les habitants de la Floride, des Apalaches, et enfin les Lapons, les Natchès et les Tensas, peuples du Mississipi.

18) PAGE 240, VERS 5.

Dieu, le vrai Dieu s'avance; il veut que je publie
De sa religion la sublime folie.

Le poète a voulu consacrer ici une expression de l'un des pères de l'église, qui a appelé le mystère de la rédemption : *stultitiam crucis.*

19) PAGE 244, VERS 12.

Ces lieux mêmes, ces lieux où je peins leur fureur,
Tout n'y parle-t-il pas de nos guerres sacrées? etc.

M. Delille fit autrefois ces vers dans une abbaye du Poitou; il était loin alors de penser que des causes à peu près semblables étaient sur le point d'avoir les mêmes résultats dans les mêmes lieux.

20) PAGE 246, VERS 12.

O Français! rougissez pour vos tristes aïeux!
Souvent encore aux lieux de ces horribles scènes,
Le voyageur, errant dans les tristes Ardennes,
Rencontre avec effroi ces barbares autels.

Presque toutes les anciennes superstitions ont été souillées par des sacrifices humains. Celles des druides n'étaient pas moins cruelles. On a cru reconnaître dans la forêt des Ardennes des monuments de leur culte féroce, qui, long-temps après la conquête des Gaules par J.-César, bravaient encore les lois et la puissance romaine. Il n'est peut-être aucun peuple, sous aucun climat, qui n'ait payé ces tributs sanglants au fanatisme, jusqu'au temps où la religion chrétienne, en s'établissant sur la terre, adoucit les moeurs, épura l'impie crédulité des hommes, et leur donna la véritable idée de la divinité.

21) PAGE 247, VERS 3.

Et vous, fiers Mexicains, souillés de plus d'horreurs,
Tremblez ; voici venir l'Espagnol en fureur.
Ah! qui pourrait compter les meurtres effroyables
Qu'exigaient sur ces bords des dieux impitoyables!

Les Mexicains immolaient les prisonniers de guerre à leurs idoles. Il est possible que les Espagnols les aient calomniés, en écrivant que cette coutume barbare ne se bornait point, dans le Mexique, au sacrifice des prisonniers; mais il paraît trop certain qu'elle y était généralement suivie, et que nulle part ces assassinats pieux ne furent commis en plus grand nombre, avec plus de pompe et de férocité.

22) PAGE 248, VERS 7.

Hélas! où sont les temps où d'un rayon de miel,
D'un peu de lait, de fruits on appaisait le ciel!

Ce culte innocent et doux, qui fut celui des patriarches, dans les premiers âges du monde, a été perfectionné par la religion chrétienne, la seule, comme je l'ai déjà dit, qui ait banni de la terre ces abominables superstitions, qui faisaient couler le sang humain sur les autels. On accuse l'esprit de la philosophie moderne d'être ennemie du christianisme; cependant cette philosophie, dont le titre le plus respectable est d'avoir quelquefois défendu les

droits de l'humanité, a puisé dans l'Évangile tous ses préceptes de justice, de modération et de bienfaisance universelle, dont elle a voulu faire honneur à la raison. Si le culte le plus noble et le plus pur, le plus digne des regards du ciel et le plus conforme à la dignité de l'homme, a succédé généralement à des pratiques absurdes, barbares ou sacrilèges, c'est à la religion chrétienne que la philosophie en doit l'hommage; et c'est ce qui prouve son origine céleste, aux yeux même de cette raison orgueilleuse qui lui doit ses plus sublimes pensées et ses sentiments les plus généreux.

FIN.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 29, après le huitième vers, *ajoutez :*

Tels sont de nos pensers la source et les progrès ;
Tels, sous mille couleurs, se montrent les objets.

Page,	vers.	
31	14,	d'un œil, *lisez :* d'un cœur.
36	8,	sur l'onde. Au départ, *lisez :* sur l'onde, au départ.
41	15,	Prête de, *lisez :* tout près de.
41	17,	la moisson, *lisez :* sa moisson.
107	11,	les bras d'Azélie, *lisez :* le bras d'Azélie ?
108	3,	les moments, *lisez :* ces moments.
165	4,	de sa mère, *lisez :* d'une mère.
209	6,	leur courroux, *lisez :* le courroux.
213	1,	la solitude, *lisez :* leur solitude.
215	3,	le bâton, *lisez :* le bandeau.
215	13,	adieu donc, *lisez :* adieu, doux.
229	1,	leur portique, *lisez :* son portique.
229	5,	j'aime, *lisez :* j'arme.
231	16,	les arts, *lisez :* ces arts.

TOME DEUXIÈME.

18	11,	dans la pensée, *lisez :* dans sa pensée.
31	14,	dieux, *lisez :* des cieux.
37	13,	ton charme, *lisez :* son charme.
45	14,	les pleurs de Henri, *lisez :* l'âme de Henri.

46 Au lieu des vers 18 et suivants, *lisez* ceux-ci :

Heureux si quelquefois sa voix enchanteresse
N'eût dans de faux sentiers égaré la sagesse !
Par lui du faux honneur tomba le préjugé.

Pag.,	lig.	
58	4,	dans le, *lisez :* dans la.
[illegible]	12,	dirons-nous, *lisez :* disons-nous.

872435

